



**KARL OVE KNAUSGAARD**

Fin de combat

DENOËL  
& D'AILLEURS



Fin de combat

DU MÊME AUTEUR

- La Mort d'un père. Mon combat*, Livre I,  
Denoël, 2012 ; Folio, 2015
- Un homme amoureux. Mon combat*, Livre II,  
Denoël, 2014 ; Folio, 2016
- Jeune homme. Mon combat*, Livre III,  
Denoël, 2016 ; Folio, 2017
- Aux confins du monde. Mon combat*, Livre IV,  
Denoël, 2017 ; Folio, 2018
- Comme il pleut sur la ville. Mon combat*, Livre V,  
Denoël, 2019 ; Folio, 2020

Karl Ove Knausgaard

# Fin de combat

MON COMBAT

LIVRE VI

roman

*Traduit du norvégien  
par Christine Berlioz et Laila Flink Thullesen,  
Jean-Baptiste Coursaud et Marie-Pierre Fiquet*

DENOËL

La partie huit a été traduite par Christine Berlioz et Laila Flink Thullessen,  
« Le Nom et le Nombre » par Jean-Baptiste Coursaud,  
et la partie neuf par Marie-Pierre Fiquet.  
Les extraits de *Mein Kampf* ont été traduits par Brice Germain.

En dépit de notre vigilance et de tous nos efforts,  
nous n'avons pu retrouver tous les ayants droit des textes cités.  
Nous invitons ceux-ci à se faire connaître auprès  
du service éditorial des Éditions Denoël.

Titre original :

*Min kamp, Sjette bok*

© 2011, Karl Ove Knausgaard & Forlaget Oktober A/S Oslo  
Tous droits réservés

Couverture : Constance Clavel.

Image : © Jonathan Stead/Millennium Images, UK.

*Et pour la traduction française :*

© Éditions Denoël, 2020

## HUITIÈME PARTIE



À la mi-septembre 2009, je pris la route de la petite maison de campagne de Thomas et Marie, située entre Höganäs et Mölle. Thomas devait prendre des photos de moi pour les prochains romans. J'avais loué une voiture, une Audi noire et, dans la matinée, je roulais en direction du nord sur l'autoroute à quatre voies, empli d'un intense sentiment de bonheur. Le ciel était bleu et parfaitement dégagé, le soleil brillait comme en été. Sur ma gauche s'étendait l'Öresund, qui étincelait, sur ma droite s'étiraient des champs de chaume dorés et des prés, séparés par des clôtures et par de petits ruisseaux bordés de rangées d'arbres feuillus, de temps à autre se profilait la lisière de la forêt. J'avais le sentiment que ce jour n'aurait pas dû exister, c'était comme une oasis au milieu de ce morne paysage d'automne et la pensée que les choses n'auraient pas dû être ainsi, que le soleil n'aurait pas dû briller autant, que le ciel n'aurait pas dû être aussi lumineux, éveillait une sorte d'inquiétude au milieu de ma joie. Je remarquai cette pensée mais l'occultai dans l'espoir qu'elle allait disparaître toute seule et je repris le refrain de *Cat People*, diffusé par la radio, je profitai alors à ma gauche du spectacle de la ville que créaient les grues, les cheminées d'usine, les entrepôts. Je longeai la zone industrielle de Landskrona, comme j'avais longé quelques minutes plus tôt Barsebäck, avec au loin la silhouette caractéristique et

toujours aussi effrayante de sa centrale nucléaire. La prochaine ville était Helsingborg; la maison de campagne où je devais me rendre se trouvait à une vingtaine de kilomètres de là.

J'étais en retard. Resté longtemps assis dans la grande voiture fraîche à l'intérieur du parking, je n'arrivais pas à comprendre comment la démarrer et je ne *pouvais* pas retourner à l'agence de location pour leur demander comment faire, de peur qu'ils ne me reprennent le véhicule si je leur révélais une telle incompétence. Je restai donc assis à parcourir le manuel en le feuilletant dans tous les sens, en vain, aucun renseignement sur la mise en marche. J'examinai le tableau de bord, puis la clé, qui en fait n'était pas une clé, mais une simple carte noire en plastique. J'avais ouvert la voiture en appuyant dessus et je me demandais s'il ne fallait pas faire la même chose pour lancer le moteur. En tout cas il n'y avait pas de démarreur près du volant. Et ça alors, c'était quoi? Était-ce une fente?

J'y insérai la carte noire et la voiture démarra. La demi-heure qui suivit, je tournai en rond dans le centre de Malmö pour trouver la bonne sortie. Quand je réussis enfin à gagner l'autoroute, j'avais presque une heure de retard.

Alors que Landskrona disparaissait derrière une colline, je tâtonnai sur le siège passager à la recherche de mon portable, je le trouvai et composai le numéro de Geir A. C'était lui qui à l'époque m'avait présenté à Thomas, ils s'étaient rencontrés dans un club de boxe où Thomas travaillait sur un livre de photos et Geir consacrait une thèse à ce sport. C'était un duo mal assorti, pour parler poliment, mais ils se respectaient beaucoup.

— Salut, p'tit gars, dit Geir.

— Salut, dis-je. Tu peux me rendre un service?

— Bien sûr.

— Tu peux téléphoner à Thomas pour lui dire que j'aurai une heure de retard?

— Bien sûr. T'es en voiture?

— Oui.

— C'est une bonne nouvelle.

— Oui, ça change ! Mais, là, je dois doubler une remorque.

— Et alors ?

— Je ne peux pas téléphoner en même temps.

— Ton extraordinaire aptitude à faire plusieurs choses à la fois serait un bon sujet pour un chercheur. Mais bon. À bientôt.

Je raccrochai, accélérâi et dépassâi la longue remorque blanche, qui fit un écart à cause de l'appel d'air. Un peu plus tôt pendant l'été, j'avais amené toute la famille à Koster et j'avais presque causé deux accidents sur le trajet, l'un en raison d'un aquaplaning à trop grande vitesse, qui aurait pu très mal finir, l'autre, moins grave, mais qui m'avait quand même secoué : dans un bouchon près de Göteborg, obligé de changer de file, je n'avais pas vu la voiture qui arrivait et le choc avait été évité uniquement parce que l'autre conducteur avait eu le réflexe de freiner. Le coup de klaxon furieux qui s'était ensuivi m'avait fait froid dans le dos. Cet épisode me fit perdre le plaisir de conduire, il me restait toujours une petite peur, probablement salutaire, mais quand même, le simple fait de doubler une remorque m'ôtait tous mes moyens, je devais me forcer à le faire, et après une telle épreuve je me sentais toujours angoissé pendant plusieurs jours, une sorte d'état d'ivresse. Que j'aie passé mon permis et que j'aie l'autorisation de rouler pour de vrai, mon cœur s'en moquait, il restait figé dans le passé, à l'époque où, dans l'un de mes cauchemars récurrents, je me trouvais dans une voiture et me mettais au volant sans savoir conduire. Tétanisé par l'angoisse sur les routes norvégiennes en lacets, menacé par l'arrivée imminente de la police, je dormais au fond d'un lit, l'oreiller et le bord de la couette trempés de sueur.

Je sortis de l'autoroute et pris la nationale vers Höganäs. La chaleur extérieure était perceptible, à cause de l'excès de lumière, du ciel voilé et des scintillements que les rayons du

soleil avaient parsemés. Le monde était grand ouvert, j'en avais la sensation, et aussi celle qu'il tremblait.

Après dix minutes, je tournai pour me garer sur le parking d'un supermarché et je descendis de voiture. Ah, quelle bouffée d'air ! Il renfermait le bleu de la mer mais n'était pas chaud comme en été, il y avait une brise qui apportait de la fraîcheur et du calme. En marchant sur l'asphalte vers le supermarché, où les drapeaux extérieurs pendaient tristement, l'air me rappela la sensation que j'avais éprouvée quand, un jour brûlant d'été, j'avais effleuré de la main un pan de marbre dans une ville italienne – une fraîcheur subtile et surprenante.

J'achetai en cadeau pour eux une barquette de framboises, pour moi un paquet de cigarettes et du chewing-gum, je posai la barquette sur le siège passager. À peine cent mètres après le supermarché, la route descendait vers la mer, étroite, bordée de haies qui entouraient les petites maisons d'été peintes en blanc. Thomas et Marie vivaient tout au bout, avec la mer à l'ouest et un grand pré à l'est.

Quand je claquai la portière de la voiture derrière moi, Thomas traversa la pelouse, les jambes nues. Il me donna l'accolade, il était l'une des rares personnes à le faire sans que cela me gêne. Pourquoi, je ne savais pas. Peut-être simplement parce qu'il avait quinze ans de plus que moi, et que, même si on ne se connaissait pas très bien, il m'avait toujours manifesté de la sympathie.

— Salut, Karl Ove, dit-il.

— Ça fait longtemps, dis-je. Quelle belle journée !

Nous traversâmes la pelouse. L'air était totalement immobile, les arbres étaient totalement immobiles, le soleil couronnait la mer et dardait ses rayons brûlants sur tout le paysage. Cependant il régnait toujours une sensation de fraîcheur. Cela faisait longtemps que je n'avais ressenti une telle paix.

— Tu veux un café ? demanda Thomas, comme nous nous arrêtions à l'arrière de la maison.

L'été précédent, il y avait construit une terrasse en bois, semblable au pont d'un navire. Elle s'étendait depuis le mur jusqu'à la haie épaisse, infranchissable, qui projetait une ombre fixe sur plusieurs mètres.

— Avec plaisir, dis-je.

— Installe-toi, j'arrive.

Je m'assis, remis mes lunettes et penchai la tête en arrière pour capter le plus possible le soleil, j'allumai une cigarette pendant que Thomas remplissait la carafe d'eau au robinet de la petite cuisine.

Marie sortit. Elle avait remonté ses lunettes de soleil sur son front et elle clignait des yeux. Je lui annonçai que ce matin j'avais lu quelque chose la concernant dans le *Dagens Nyheter*, un article qui reprenait un débat sur l'art auquel elle avait participé. Je ne me souvenais plus de ce que l'on y disait d'elle, même si j'essayai de me le rappeler, mais heureusement elle ne me le demanda pas, elle dit seulement qu'elle allait y jeter un coup d'œil à la bibliothèque, où elle se rendait justement.

— Est-ce que ton livre est déjà sorti ? s'enquit-elle.

— Non, il sort samedi, en fait.

— C'est bien !

— Oui.

— À plus tard alors, dit-elle. Tu restes déjeuner ?

— Volontiers ! répondis-je avec un sourire. J'ai apporté aussi le manuscrit de Linda. Je te le donnerai plus tard.

Marie avait travaillé à l'école d'écriture de Biskops-Arnö et accepté de relire le manuscrit de nouvelles que Linda venait de terminer.

— Parfait, lança-t-elle en rentrant.

Un instant plus tard, une voiture démarra de l'autre côté de la maison. Thomas revint avec deux tasses à café et un plateau de muffins. Il s'assit près de moi, nous discutâmes un peu, il alla chercher son appareil photo et prit quelques clichés pendant que nous poursuivions notre conversation sur d'autres

sujets. La dernière fois que je lui avais rendu visite, il était en train de lire Proust, ce qu'il faisait encore, me dit-il ; juste avant que je n'arrive il était sur la terrasse en train de lire la mort de la grand-mère. C'est l'un des plus beaux passages, dis-je. Oui, fit-il en se levant pour me photographier sous un autre angle. Je me remémorai le peu dont je me souvenais de cette scène. Comment cette mort était arrivée sans prévenir. Un instant la grand-mère était dans un fiacre qui devait la promener dans le jardin du Luxembourg, l'instant d'après elle avait une attaque à laquelle elle allait succomber quelques heures plus tard. Ou peut-être quelques jours ? La maison pleine de médecins, l'inquiétude écrasante qui imprégnait l'atmosphère dans cette première étape de la douleur, quand l'apathie est encore traversée par une lueur d'espoir. La mort arrive à l'improviste, c'est son aspect le plus bouleversant.

— Bon, dit Thomas. Et si tu approchais ta chaise de la haie ?

J'obéis. Il rentra pour voir les photos à l'abri de la lumière. J'allai chercher le café dans la cuisine et y jetai un coup d'œil au passage.

— Elles sont bien. Si ça ne te dérange pas d'avoir un grand nez...

Je souris et sortis. Thomas ne tenait pas à m'embellir ni à capter une expression particulière, bien au contraire, il voulait saisir mon expression quand j'étais détendu et que je ne prenais pas la pose.

Il ressortit sans son appareil photo et s'installa au soleil.

— On a fini ? dis-je.

— Oui. Ça a l'air bon. Je te prendrai peut-être en pied un peu plus tard.

— D'accord.

On entendait des voix étouffées de l'autre côté de la haie. Je croisai les jambes et regardai le ciel. Il était sans nuages.

— Je suis allé à l'hôpital rendre visite à l'un de mes meilleurs amis avant de venir ici, dit-il. Il s'est cassé le cou.

— C'est horrible.

— Oui. On l'a trouvé sur la place Gullmarsplan, au centre de Stockholm. Personne ne sait ce qui lui est arrivé, il était juste couché là par terre.

— Il a repris connaissance ?

— Oui. Il peut parler et il a l'esprit clair. Mais il ne se souvient de rien. Il ne comprend même pas ce qu'il faisait à Gullmarsplan.

— Il avait bu ?

— Non, non, pas du tout. C'est une maladie. Une fois, il lui était déjà arrivé presque la même chose, il avait perdu connaissance dans son appartement et s'était réveillé totalement confus. Mais, cette fois-ci, les conséquences sont beaucoup plus graves. J'ai bien peur qu'il ne s'en sorte pas.

Je ne savais pas quoi dire et je hochai la tête. Nous restâmes silencieux un moment, puis Thomas me regarda.

— On va faire un tour ?

— Volontiers, répondis-je.

Quelques minutes plus tard, nous refermions le portillon derrière nous et nous commençâmes à traverser les pâturages qui descendaient en pente vers la plage de galets et les vagues qui s'abattaient sur le rivage. Des vaches à longues cornes se tenaient sur une petite hauteur et nous observaient. Bien qu'il y ait des maisons à cinquante mètres de là et, derrière, une route à forte circulation, on avait l'impression de traverser une lande déserte. C'était la mer qui avait créé ce spectacle inhabituel, le pré qui tombait à pic sur la plage. Ce genre de terrain étant parmi les plus chers du coin, on ne l'utilisait pas comme pâturage.

— Là-haut, il y a des installations qui datent de la guerre, dit Thomas en indiquant de petites constructions basses en béton un peu plus loin. Tu vois, le Danemark est tout près.

— On en trouve aussi là où j'ai grandi. Mais elles appartenaient aux Allemands.

— Ah bon? dit-il en sortant son appareil photo pour prendre une photo de moi, le profil tourné vers la mer.

— Nous allions y jouer quand j'étais petit. C'était surtout les bunkers dans la forêt qui nous attiraient. C'était génial! Les années soixante-dix. Un peu plus de trente ans seulement après la guerre.

Le vent était plus fort ici, à découvert, mais les vagues qui s'abattaient sur la plage étaient basses et engourdis. Les vaches avaient recommencé à paître. Elles laissaient des bouses partout derrière elles, certaines molles et flasques, d'autres sèches et durcies.

— Là-bas, il y a quelque chose de très rare, dit Thomas en m'indiquant un petit bassin dans un marais plein de roseaux, à l'abri de la mer derrière une butte.

— Qu'est-ce que c'est?

— Tu vois l'eau, là-bas?

J'acquiesçai.

— Une espèce de crapaud y vit, que l'on ne trouve nulle part ailleurs en Suède. Il ne vit qu'ici. Dans ce petit trou d'eau.

— C'est vrai?

— Oui. On le trouve peut-être aussi en Finlande. Le crapaud sonneur à ventre de feu, c'est son nom. Avec un peu de chance, on va pouvoir en entendre quelques-uns. On croirait des petites cloches. J'ai écouté un jour une émission de radio, ils avaient enregistré le son produit par les crapauds d'ici et l'avaient comparé à celui des crapauds de Finlande. On va les écouter?

Nous nous arrê tâmes un peu avant l'eau. Aucun bruit, sinon celui du vent qui soufflait dans nos oreilles et le murmure léger de la mer.

— Rien, dit-il. On ne les entend pas chaque fois, d'ailleurs il y en a de moins en moins. Autrefois, en fait il n'y a pas si longtemps, l'eau recouvrait entièrement cet endroit. Puis on a construit tout près, et du coup le niveau de l'eau a commencé à baisser.

— Pourquoi est-ce qu'on ne les trouve qu'ici ?

— Je ne sais pas. Apparemment ils sont morts partout, sauf ici, où les conditions doivent être particulièrement favorables.

— C'est vraiment bizarre.

— Oui. Dommage que tu n'aies pas pu les entendre ! C'est un son très étonnant.

Nous marchâmes un peu, jusqu'à ce qui avait été autrefois une petite ville de pêcheurs et qui était devenu un lotissement de résidences d'été. Toutes les maisons anciennes avaient été rénovées, tous les jardins embellis avec la même méticulosité, dans les allées stationnaient des voitures neuves, étincelantes. Pour rentrer, nous suivîmes le chemin qui passait au milieu, puis nous nous réinstallâmes dans le petit espace à l'arrière du jardin, que nous avons quitté une heure plus tôt. Thomas refit du café, Marie préparait le repas.

Durant le déjeuner, omelette, pommes de terre rôties, pain et bière, nous parlâmes de Jon Fosse. Marie traduisait ses pièces en suédois et venait justement d'en terminer une qui devait être montée au théâtre national Dramaten un peu plus tard à l'automne. Fosse est un écrivain qui a commencé par décrire le monde tel qu'il est, le cauchemar social réaliste des états de fait inaccessibles que l'on trouve dans ses premiers romans, emplis de névrose et de panique, il a dépeint ensuite le monde tel qu'il est vraiment, à la fois sombre et ouvert. Passer du monde tel qu'il peut être pour un individu isolé au monde tel qu'il est entre nous tous, c'est l'évolution de son travail d'écrivain. Se tourner vers Dieu et le divin en est la suite logique. Tous ceux qui se confrontent aux conditions de l'existence doivent à un moment donné affronter cet aspect. L'humain a une limite intérieure et une limite extérieure, entre les deux se trouve la culture, qui nous révèle à nous-mêmes. Chez Fosse, elle est discrète, presque imprécise, ouverte aux forces extérieures, au vent et à l'obscurité, qui s'emparent des êtres humains sur lesquels il écrit. C'est en cela qu'ils ont

quelque chose de prémoderniste, car tout ce dont nous remplissons notre temps, tous les journaux, toutes les émissions de télévision, le tourbillon politique, les actualités, les bavardages et ragots sur les célébrités, qui constituent notre monde, en tout cas le mien, les personnages de Fosse ne s'en préoccupent absolument pas. La limpidité de ses dernières œuvres a été qualifiée de minimaliste, sa noirceur rappelle Beckett, mais il n'y a rien de minimaliste chez Fosse, c'est plutôt essentialiste, ce n'est en aucun cas semblable à Beckett, qui est dur, ironique, désespéré, et dont la noirceur est froide et sarcastique, tandis que la noirceur est, chez Fosse, chaleureuse, confiante, dépourvue d'ironie. Peut-être parce qu'elle vient de ses propres profondeurs, contrairement à Beckett ?

Je ne pouvais rien dire de tout cela à Thomas et à Marie, parce que, comme pour toute la littérature que je lis et tout l'art que je vois, je le saisis autrement que par la pensée. Je sais que Fosse est comme ci, Beckett comme ça, sans pouvoir l'expliquer.

— Comment ça se passe avec ton oncle ? dit Thomas. Il est encore furieux ? La dernière fois, tu nous as dit qu'il allait te faire un procès.

— Rien de nouveau. Le livre est sous presse. S'il y a un procès, ce sera après sa parution. Il a menacé aussi de tout balancer aux journaux. C'est surtout ça que je crains. Que les journalistes cherchent une histoire à tout prix.

— Mais s'il veut que personne ne lise ce que tu as écrit, ce n'est pas très logique d'en parler à la presse, intervint Marie en portant sa fourchette à la bouche. Si ?

— Non, mais plus rien n'est rationnel dans cette affaire. » Je repoussai mon assiette et me renversai en arrière. « Merci pour le repas, dis-je. C'était délicieux !

J'avais envie de fumer mais j'attendais qu'ils aient fini de manger.

Thomas leva la tête et me regarda.

— Tu peux fumer si tu veux, dit-il.

— Merci.

J'allumai une cigarette et observai par-dessus la haie verte la ligne bleu foncé de la mer qui luisait à l'horizon, la lumière du soleil y éliminait tout, comme une bombe, et le ciel s'en dégageait, plus clair en raison de la légère brume.

C'était vraiment une journée magnifique.

Ils commencèrent à débarrasser, je laissai ma cigarette au bord du cendrier et je les aidai, posai les assiettes sur le plan de travail près de Marie, qui commença à les rincer. Elle approchait des soixante ans mais paraissait plus jeune, comme c'est le cas pour beaucoup d'écrivains ; de temps en temps, furtivement, on apercevait les marques de l'âge sur son visage. L'expression du visage et le visage lui-même sont deux dimensions différentes, imbriquées, un peu comme ces dessins qui représentent une chose quand on regarde les ombres, et autre chose quand on regarde le reste de l'image, il me semble, bien qu'un visage soit infiniment plus complexe qu'un dessin. Non seulement il change d'une heure à l'autre selon les humeurs qui le traversent, mais aussi d'année en année selon le lien que l'on a avec lui. Le visage de ma mère, par exemple, qui est pour moi la plupart du temps toujours le même, c'est « maman » que je vois, comme elle a toujours été, mais si elle tourne un peu la tête, à mon grand effroi, je vois qu'elle est une vieille dame maintenant, une femme qui approche des soixante-dix ans et qui n'a peut-être pas plus de dix ans à vivre encore. Puis elle se retourne et dit quelque chose, et c'est de nouveau « maman » que je vois.

J'allai m'asseoir dehors, ma cigarette continuait à se consumer, je la plantai entre mes lèvres et tirai dessus si fort que le filtre devint chaud, je regardai vers le ciel puis en direction de Thomas qui sortait de la maison, un panier de framboises dans les mains.

— Avant, on pouvait entendre le rossignol ici, dit-il en

s'asseyant de l'autre côté de la table. Il n'y a pas si longtemps en fait.

— Qu'est-ce qui s'est passé? dis-je.

Il haussa les épaules.

— Ils ont juste disparu.

Sur le chemin du retour, une heure plus tard, le soleil était bas au-dessus du Danemark, de l'autre côté du Sund, et je pensai aux rossignols qui avaient disparu. C'était un début parfait pour le roman que je voulais écrire quand *Mon combat* serait terminé. Un homme âgé, qui a fait son temps, s'occupe dans son jardin sur l'île de Gotland, il s'assoit à l'ombre, lit, fait de longues promenades dans la forêt ou le long des plages immenses et va se coucher tôt tous les soirs. C'est l'été, le soleil brille toute la journée, la végétation est sèche et brûlée, il est tout seul, il n'y a pas d'autre être humain dans le voisinage. Il se souviendrait d'une conversation qu'il avait eue autrefois, il y a plus de trente ans, au soleil, dans une maison de vacances proche de la côte de l'Öresund, quand son ami Thomas, mort maintenant comme tant de ses vieux amis, lui avait parlé des rossignols disparus. C'était la première fois qu'il en entendait parler. Un peu plus tard, il avait vu un documentaire à la télévision sur les abeilles qui avaient disparu aux États-Unis. Elles s'étaient volatilisées soudainement, personne ne savait pour quelle raison, qu'elles aient cherché de nouveaux territoires ou qu'elles soient mortes tout simplement. Un dimanche, alors qu'il se trouvait en famille dans la grande forêt de hêtres près de la ville où il habitait alors, ils avaient vu plusieurs centaines de chauves-souris mortes éparpillées sur le sol. On parlait dans les journaux de cas similaires, de nuées d'oiseaux qui étaient tombés du ciel, d'énormes bancs de poissons qui flottaient morts sur la mer. Quelque chose était arrivé à la planète et personne ne savait quoi. Pour les poissons, s'agissait-il d'une éruption volcanique sous-marine, de gaz qui s'en étaient exhalés et

qui les avaient tués? Ou bien étaient-ce les hommes? Pour les oiseaux, s'agissait-il d'une maladie qui s'était répandue parmi eux? Pourquoi alors tombaient-ils tous en même temps? Étaient-ils en proie à une sorte de stress? Le saumon sauvage disparaissait, d'aucuns pensaient que c'était à cause du saumon d'élevage. Certaines espèces de papillons s'éteignaient, était-ce parce que l'environnement s'était transformé à tel point qu'ils étaient désormais incapables de s'y adapter? Et depuis un ou deux étés, de grandes colonies d'oiseaux avaient cessé de venir dans les sites de nidification le long de la côte nord. Pourquoi, personne n'en savait rien.

Avant de se coucher, il écrit toujours quelques pages dans un carnet, surtout pour lui-même, les jours qu'il passe ici sont si semblables que, sans ses notes, ils s'écouleraient en une masse uniforme. Il consigne ce qu'il fait, comment il se sent, ce qu'il voit, et il y mêle des événements de sa vie antérieure, qui surgissent à l'improviste.

C'était avec cette idée que je jouais tout en conduisant. Pour être libre l'après-midi, j'avais passé la matinée avec les enfants, je les avais nourris, habillés, et conduits au jardin d'enfants. En partant tôt de chez Thomas et Marie j'avais bien en tête de grappiller un peu de temps dans un café à Helsingborg. Je tournai à gauche, filai à travers une zone industrielle qui débouchait d'abord sur un lotissement puis sur de longues rangées de maisons mitoyennes des deux côtés de la route, puis le long d'une colline escarpée, et là je trouvai le centre-ville, avec le spectacle de la mer étincelant sous le soleil bas.

J'étais déjà venu là avec Linda et les enfants, c'était notre première expédition après que j'eus obtenu le permis de conduire. Étant fiché à la banque, je ne pouvais ni emprunter de l'argent ni louer une voiture en Suède, Linda avait donc loué la voiture à son nom, une sorte de minibus énorme et difficile à manier, avec lequel nous étions entrés dans la ville, moi le cœur battant, c'était presque un miracle que j'arrive à

le manœuvrer, mais content, c'était un tel sentiment de liberté de conduire mon propre véhicule, comme si la vitesse résolvait tous mes problèmes. Je savais donc qu'il y avait des places de parking un peu plus loin près du port et je m'y rendis tout doucement.

Un énorme bateau de croisière était amarré un peu plus loin, au-delà de la jetée. Il semblait pouvoir accueillir des milliers de passagers. Je fermai la voiture et marchai. De l'autre côté du Sund, incroyablement proche, se dressait ce qui devait être le château d'Elseneur. À l'idée de voir la demeure d'Hamlet, je frissonnai. Je cherchai à occulter tout ce qui s'était ajouté depuis, voitures, bateaux et maisons, à ne voir que le château au milieu du paysage, à penser à l'immensité des distances à cette époque, à me rappeler combien les hommes occupaient peu de place alors dans le monde, quels grands espaces vides les séparaient. Je regardai le château où le fils du roi, accablé de désespoir à la mort de son père, probablement assassiné par son oncle, gisait couché sur le dos dans son lit, les yeux fixés au plafond, torturé par l'implacable absurdité qui s'était interposée entre le monde et lui. Ses amis, Rosencrantz et Guildenstern, assis sur un banc dans la cour du château, projetaient de longues ombres sur le sol pavé, ivres de lumière et d'ennui.

Je restai un moment à regarder le château puis je marchai le long du quai vers la ville. À certains endroits, des touristes s'appuyaient contre la balustrade et observaient l'eau bleu glaciaire. C'était peut-être les poissons qui nageaient en rond ou peut-être l'eau profonde qui les attirait.

Le centre-ville se trouvait derrière une colline escarpée; des villes de Scanie où j'étais allé, c'était la seule qui comportait des dénivelés. Cela donnait une idée de l'espace totalement différente. Je suivis la voie piétonne au bout de laquelle se trouvait un parc; là, sous de grands arbres ombreux, je m'installai dans un pavillon pour prendre un café. Des gens assis

aux tables voisines parlaient anglais avec l'accent américain, des passagers du bateau de croisière certainement.

J'observai la frondaison des arbres. Les feuilles n'étaient pas jaunies, mais le vert n'était pas intense ni riche comme en été, il était plus sec, plus pâle. Des bruits venus de la ville m'enveloppaient, portés par l'air. Les pneus sur l'asphalte, les moteurs qui vrombissaient, les pas, les voix, les rires.

*Hamlet* a été écrit à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. La première édition conservée date de 1603. Quelques années plus tôt, j'aurais encore cru que cela s'était passé il y avait très longtemps. Je ne le pensais plus. Le XVII<sup>e</sup> siècle, ce n'était que quelques générations en arrière. Goethe, par exemple, avait dû rencontrer des gens nés au XVII<sup>e</sup> siècle. Pour Hamsun, Goethe devait être un homme mort une génération seulement avant sa naissance. Et pour moi, Hamsun était un homme mort une génération seulement avant ma naissance.

Non, le XVII<sup>e</sup> siècle, ce n'était pas si éloigné.

Une serveuse vêtue de noir traversa la route, un plateau à la main. Le café lui-même se trouvait dans un bâtiment de l'autre côté de la rue. Elle franchit rapidement les deux marches qui menaient au pavillon, s'arrêta devant moi, déposa sur la table une tasse de café, un petit pot de lait et un sachet de sucre. Je lui donnai trente couronnes et lui dis que c'était bon. Elle ne comprit pas et commença à fouiller dans la poche de son tablier à la recherche de monnaie, je l'arrêtai d'un geste de la main, en disant non, non. Merci, dit-elle, et elle fila.

Le café était âcre, il avait sûrement été fait des heures auparavant. Les gens ne boivent pas de café quand il fait chaud.

Je tirai une bouffée de ma cigarette et observai les toits de l'autre côté de la rue, une cheminée recouverte de zinc renvoyait le rayonnement du soleil, mais sans que l'on puisse percevoir les mouvements de la lumière, comme si c'était le zinc qui l'émettait, telle une source intarissable. Les ardoises gris

foncé tout autour, les escaliers de secours qui plongeaient dans les arrières-cours.

Il y a une ligne d'horizon dans la vie de tout le monde, celle de la mort, elle est là quelque part entre la deuxième et la troisième génération avant nous et entre la deuxième et la troisième génération après nous. Nous sommes là, nous et nos proches, entre ces deux lignes. À l'extérieur se trouvent les autres, les morts et ceux qui ne sont pas encore nés. Là, la vie ouvre une bouche béante et vide, sans nous. C'est pour cela qu'un personnage comme Hamlet est d'une telle importance. Il a été inventé, quelqu'un l'a fait naître de son écriture, lui a donné des pensées et des actes, ainsi qu'un espace pour penser et agir, mais la fiction n'est plus une frontière valable, n'est plus une différence valable dès que l'on franchit la ligne d'horizon de la mort. Hamlet n'est ni plus vivant ni moins vivant que les figures historiques qui ont occupé autrefois une place sur terre ; d'une certaine façon, elles deviennent toutes fictives. Ou, puisque Hamlet est fait de mots et d'idées et les autres de chair et d'os, n'est-ce pas lui seul, et sa forme d'existence, qui peut défier le temps et l'oubli ?

Va-t-il quitter son lit dans sa chambre glaciale, monter le petit escalier, gagner le toit, sortir, aller vers la rambarde ? Que voit-il alors ? Le Sund bleu, la terre verte de l'autre côté, la plaine qui s'étend de plus en plus loin. À quoi pense-t-il ? Ça, c'est l'œuvre de Shakespeare. La terre apparaît à Hamlet comme un cap sans vie. L'air, le superbe dais, le magnifique firmament, la merveilleuse voûte céleste, le faite royal orné de flammes d'or, qu'il décrit à ses deux amis Rosencrantz et Guildenstern, tout cela ne lui paraît plus qu'une émanation de vapeur nauséabonde et morbide. Et l'humanité ne lui semble plus qu'une quintessence de poussière. C'est ce qu'il voit du haut du château. Le mot anglais pour « vapeur », *vapour*, est utilisé à la fois pour désigner l'esprit obscurci et le lieu qui

s'ouvre alors entre le monde et l'assombrissement de l'esprit, c'est ce qui ressemble le plus à un gouffre.

Je sortis mon portable de ma poche et composai le numéro de Linda. Elle répondit immédiatement.

— Ça va? dis-je.

— Très bien. Nous sommes au parc. Il fait tellement beau! Heidi a refusé de marcher un moment, mais ça s'est arrangé. Tu rentres quand?

— Bientôt. Je suis encore à Helsingborg. Ça va prendre une petite heure. Et après il faudra que je rende la voiture et que je rentre à pied. J'achète quelque chose en route?

— Non, je crois qu'on n'a besoin de rien.

— OK. À tout de suite alors. Salut.

— Salut.

Je restai un moment le portable à la main, à regarder la rue. Deux femmes en jupe et sandales, avec des sacs en tissu léger, passaient sur le trottoir. Derrière elles, un homme à vélo, avec un enfant sur le siège, cramponné à son dos. Ils portaient tous les deux un casque. L'homme, des lunettes et un costume. Je pensai à Heidi et souris. Elle voulait sans cesse être portée. S'il n'avait tenu qu'à elle, elle n'aurait jamais parcouru un seul mètre toute seule. Elle avait toujours été comme ça. J'étais si proche d'elle à sa naissance. Vanja était jalouse et s'accrochait à Linda tant qu'elle pouvait tandis que j'avais tout le temps Heidi dans les bras. Jusqu'à ce qu'elle ait un an et demi et que John arrive. Alors cette proximité entre nous s'était évaporée. De temps à autre, j'en éprouvais une légère nostalgie. Mais c'était comme cela avec les enfants, tout se déroulait par phases, et ces phases avaient une fin. Ils deviendraient bientôt des adultes et ceux qu'ils avaient été, enfants, ceux que j'avais aimés, auraient disparu. Certes, j'avais des photos d'eux, âgés d'un an tout au plus, et je pouvais ressentir la nostalgie de ce qu'ils étaient alors et que je ne retrouverais plus. Mais ils remplissaient tout maintenant, ils occupaient nos journées à

tel point qu'il n'y avait pas place pour de tels sentiments. Tout était dans le présent avec eux.

Avec un soupir de soulagement, une heure plus tard, je glissai la clé de la voiture dans la boîte aux lettres d'Europcar ; que la voiture et moi soyons entiers après toute une journée sur la route, cela n'allait pas de soi. Au-dessus de moi, le soleil faisait étinceler la haute flèche noire de l'église Saint-Pierre, mais la rue que j'empruntais était froide et pleine d'ombre. Je marchai aussi vite que je pouvais, parce que j'avais toujours un peu mauvaise conscience d'être loin de ma famille, ou plutôt de laisser Linda seule avec les enfants. C'était dans mes gènes. Je longeai la galerie Hansa, puis le magasin HiFi Klubben, puis le kiosque d'Orvar, traversai la rue, allai vers le canal à travers le petit parc, passai devant les magasins de décoration Granit et Designtorget, franchis le pont et m'engageai sur la rue piétonne au bout de laquelle se dressait l'hôtel Hilton blanc crème. Il y avait beaucoup de monde dans les rues, les terrasses des deux cafés étaient remplies, des filles assises par groupes de deux ou trois bavardant, des garçons parlant fort et paradant, et aussi quelques hommes de mon âge plus attentifs à leur langage corporel et à leurs vêtements. Ils savouraient tous cette journée d'été inespérée. J'étais à la fois détendu et excité ; une sensation positive, mais qui masquait l'angoisse.

Notre appartement se situait sur la place, de l'autre côté de l'hôtel Hilton. Un flot continu de gens passait depuis tôt le matin jusque tard le soir devant la porte de notre immeuble, coincé entre le magasin Søstrene Grene et un traiteur chinois. Sur la place murmurait une fontaine dont nous entendions toute la nuit le doux bruissement et un énorme fast-food octogonal qui diffusait des chansons sentimentales et des tubes des années quatre-vingt pour ses clients, des gens qui ne venaient pas de la ville pour la plupart et qui, assis aux tables, se gointraient de saucisses et de hamburgers, des tas de sacs

de courses entre les jambes. Sur les bancs situés un peu plus loin se tenaient les SDF. L'appartement était tout en haut de l'immeuble, au septième étage. Un jour, Vanja avait jeté un briquet du balcon, il avait atterri juste à côté d'un couple et avait explosé. Ils avaient fait un saut de côté et regardé en l'air, vers le balcon où je cherchais à leur faire signe en montrant que ce n'était pas fait exprès, que c'était juste un accident, pas de quoi se fâcher...

Je regardai la balustrade là-haut. Sortis mon trousseau de clés de ma poche, encore un autre souvenir – y était accrochée une photo plastifiée de Vanja et moi aux Canaries, à l'occasion d'une sortie en bateau pour aller voir des dauphins. Elle a trois ans et me tient par la main, arbore un chapeau blanc et un frémissement d'excitation parcourt son visage. Je plaçai le badge orange sur le lecteur près de l'entrée, poussai la porte après le clic, pénétrai dans le hall, appuyai sur le bouton de l'ascenseur et consultai mon portable en attendant. Personne n'avait cherché à me joindre. Je m'en doutais. Les seuls qui auraient pu me téléphoner, c'était Yngve, maman, Tore, Espen et Geir Angell. Ils avaient chacun leurs horaires et aucun d'entre eux n'avait l'habitude de m'appeler à cette heure-ci. Je parlais avec Yngve et maman environ une fois par semaine, avec maman c'était souvent le dimanche soir. Je parlais avec Espen tous les quinze jours, avec Tore une fois par mois. Avec Geir A. une ou deux fois par jour. C'était toute ma vie sociale en dehors de ma famille. Mais cela me suffisait, c'était exactement ce qui me convenait.

L'ascenseur arriva, j'y entrai et appuyai sur le bouton du haut, m'étudiai dans le miroir tout en glissant lentement dans les entrailles de l'immeuble à travers cet étroit puits sombre. Mes cheveux avaient bien poussé pendant l'été et je portais désormais une barbe clairsemée. Sa taille n'était pas très impressionnante, il n'y avait presque rien sur mes joues, si bien que chaque fois que je me voyais dans un miroir, je me

demandais si ça me donnait l'air idiot ou pas. C'était difficile, en fait impossible à dire, je n'avais aucun critère pour en juger. Si je posais la question à Linda, elle se contentait de répondre que ça m'allait bien. Mais est-ce qu'elle le pensait vraiment ? Ah, impossible de le savoir. Bien sûr, il n'y avait personne d'autre à qui je puisse poser une question aussi intime et narcissique. Une ou deux semaines auparavant, j'avais donc rasé ma barbe. Le lendemain, au jardin d'enfants, Ola, le seul homme de mon âge, doyen de l'université de Malmö et père de Benjamin, aujourd'hui le meilleur camarade de jeu de Vanja, m'avait regardé et demandé si j'avais changé quelque chose. N'avais-je pas eu quelque chose de poilu sur le visage ? C'était de l'ironie, il ne voulait même pas employer le terme de barbe, et je me dis que j'avais bien fait de la raser. Mais le vendredi suivant, je fis développer des photos de l'été précédent. J'étais assis avec Vanja, Heidi et John dans un café du centre commercial Triangeln où nous avons l'habitude d'aller tous les vendredis après le jardin d'enfants, ils avaient droit à une glace et je buvais un café ; cet après-midi-là, j'avais un tas de photos que je leur montrais les unes après les autres. Sur l'une d'elles, j'étais debout sur une plage d'Österlen en Scanie avec John dans les bras. J'étais vraiment bien pour une fois, pensai-je, quelque chose dans la barbe et les lunettes de soleil qui me donnait un air... oui, très *masculin*. Et avec John dans les bras, je faisais particulièrement... *père*.

Après cela, je décidai de me laisser repousser la barbe. Mais là, au cours de mon odyssee à travers les étages, je doutai à nouveau. Le lendemain je devais me rendre à Oslo pour des interviews autour du lancement du premier volume de *Mon combat*. Je me tracassais pour des histoires de chemises, de vestes, de pantalons, de chaussures, de coiffure et bien sûr de barbe. Ces dernières années je ne m'en étais pas soucié, ne m'étais jamais demandé comment j'allais m'habiller, j'enfilais juste quelque chose quand je sortais, c'est-à-dire quand j'allais

chercher ou déposer les enfants, ou quand nous sortions avec eux le week-end. Je ne connaissais qu'une poignée de personnes dans cette ville et leur opinion sur moi m'importait peu. Cela me donnait la liberté de traîner dans de vieux pantalons avachis, de larges manteaux couverts de taches, des bonnets affreux et des tennis, mais maintenant, en cette fin d'été, alors que la parution se rapprochait et que les premières interviews depuis cinq ans allaient avoir lieu, tout avait changé.

Je me retournai par automatisme quand l'ascenseur s'approcha du septième étage, après trois ans à cet endroit, je savais exactement combien de temps cela prenait. Je sortis dans le couloir encombré de l'attirail de nos enfants : deux poussettes, un marchepied de poussette, la trottinette de Vanja, le vélo à petites roues de Heidi, et j'ouvris la porte de l'appartement.

Des manteaux et des chaussures jetés par terre, des jouets éparpillés partout, le bruit de la télévision dans le salon.

Je retirai mes chaussures et mon manteau et entrai. Heidi et Vanja, blotties l'une contre l'autre dans un fauteuil, regardaient la télévision. John était au milieu de la pièce, vêtu seulement d'une couche, une petite voiture à la main, il leva les yeux vers moi. Linda était assise sur le canapé en train de lire un journal.

Le tapis était sens dessus dessous, il y avait des animaux en peluche partout, des monceaux de livres et de jouets en plastique, des feutres et des feuilles sur lesquelles ils avaient dessiné.

— Ça s'est bien passé ? me demanda-t-elle.

— Oui, oui. J'ai failli rentrer dans quelque chose quand j'ai remis de l'essence. Tu sais, dans ce minuscule sous-sol. Mais ça a été. Tu as le bonjour de Thomas et de Marie.

— Tu lui as bien donné mon manuscrit ?

J'acquiesçai.

— Comment ça va, les filles ? dis-je.

Aucune réaction. Leurs têtes blondes ne bougèrent pas, rivées à la télévision. Elles étaient assises dans le même fauteuil : elles étaient donc amies ce soir.

Je souris, elles se tenaient par la main.

— Papa sous-sol? dit John.

— Non, dis-je. Papa a conduit une voiture aujourd'hui.

— Papa au sous-sol!

— Tu as faim? me demanda Linda. Il reste des choses à manger.

— OK, dis-je en allant à la cuisine.

Leurs assiettes étaient restées sur la table, celles des filles étaient pleines, elles n'avaient encore presque rien mangé ce soir. Au début, Linda et moi, nous nous étions disputés à ce sujet, je voulais un peu de discipline pendant les repas, qu'elles restent assises à table jusqu'à ce qu'elles aient fini leur assiette, mais Linda avait un avis contraire, elle soutenait que face à tous les interdits alimentaires mieux valait autant que possible laisser place à une attitude libre et spontanée. J'avais alors pensé qu'elle avait raison, cela semblait horrible d'associer contrainte et nourriture, donc depuis toutes ces années nous les avons laissées faire comme elles voulaient. Quand nous rentrions du jardin d'enfants et qu'elles hurlaient qu'elles avaient faim, on leur donnait du pain, une pomme, des boulettes ou ce qui leur plaisait, et quand le repas était prêt, elles restaient à table le temps qu'elles voulaient. Généralement trois minutes, pendant lesquelles elles picoraient dans leur assiette, avant de se laisser glisser de leur chaise et de disparaître dans le salon ou dans leur chambre, tandis que, assis l'un en face de l'autre, Linda et moi continuions à manger.

Je me servis des pâtes et des boulettes de viande, le plat national suédois, coupai une tomate en petits morceaux, ajoutai un peu de ketchup et m'assis. Ma première année à Malmö, j'en avais discuté avec un père du jardin d'enfants. Comment ils faisaient pour le dîner? Non, ils n'avaient aucun problème, avait-il dit. La petite restait à table et finissait son assiette. Comment diable avaient-ils obtenu ce résultat? avais-je demandé, tout en pédalant à ses côtés, nous nous dirigeons

vers Linhamnsfeltet pour aller jouer au football, comme tous les dimanches matin. Elle sait que c'est obligatoire, avait-il répondu. Comment le sait-elle? avais-je demandé. Nous l'avons matée. Elle doit demeurer à table jusqu'à ce qu'elle ait tout fini, quel que soit le temps que ça prendra. Une fois, elle est restée à table toute la soirée. Elle a pleuré et crié, elle ne voulait absolument pas manger, c'est sûr! Mais finalement elle a cédé, elle a tout fini et a eu l'autorisation de quitter la table. Je crois qu'elle a passé trois heures devant son assiette! Après cet épisode, il n'y a presque plus eu de problème. Il me regarda en souriant. Savait-il ce qu'il me révélait de lui? pensai-je, mais je ne dis rien. C'est pareil quand elle s'entête et fait une crise, poursuivit-il. J'ai vu que parfois tu avais des petits problèmes avec Vanja. Oui, dis-je, qu'est-ce que tu fais, toi, dans ce cas-là? Je la tiens fermement, répondit-il. Sans violence. Je la tiens fermement jusqu'à ce que ça passe, peu importe le temps qu'il faudra. Tu devrais faire la même chose. C'est efficace. Oui, avais-je dit, il va falloir que j'y songe.

Ce qu'il y avait d'incroyable dans cette conversation, pensai-je tandis que je mettais la nourriture tiède dans ma bouche, c'est que je les avais pris – les deux parents – pour des parents « alternatifs », c'est-à-dire cool. Il portait leur dernier-né dans une grande écharpe, et un jour, au jardin d'enfants, je l'avais entendu discourir sur les avantages comparés de l'écharpe et du porte-bébé. Ils attachaient une importance démesurée à une alimentation saine sans additifs, les vêtements de leurs enfants étaient autant que possible faits de matières naturelles et ils étaient parmi les plus actifs aux réunions du jardin d'enfants. Qu'eux justement utilisent des méthodes d'éducation inflexibles et dignes des siècles passés me sidérait. Ou confirmait ce que je pensais, puisque j'avais déjà observé combien leur fille aînée, celle qui jouait souvent avec Vanja, était une enfant facile. Elle ne s'asseyait jamais dans la poussette, marchait partout où ils allaient, au contraire de Vanja,

qui suppliait de s'asseoir dans le landau derrière Heidi à peine passé la porte du jardin d'enfants.

Cela m'arrivait parfois d'essayer de la mater et bien sûr cela finissait toujours par marcher, mais je me sentais mal après. Était-ce vraiment une bonne solution ? D'un autre côté, c'était *pour son bien* qu'elle devait demeurer assise à table avec nous, *pour son bien* qu'elle devait marcher, *pour son bien* qu'elle devait s'habiller toute seule, *pour son bien* qu'elle devait se brosser les dents et se coucher à l'heure.

Vanja était allée une fois chez eux pour rester dormir la nuit avec leur fille, c'était une première. Quand j'allai la chercher le lendemain matin, ils me dirent que tout s'était bien passé, mais à la tête de Vanja, qui s'accrochait à moi, je compris que cela n'avait pas été aussi simple. Le père me raconta qu'il y avait eu un petit incident, mais que tout avait été réglé, n'est-ce pas, Vanja ? Qu'est-ce qui était arrivé ? demandai-je. Eh bien, elle avait redemandé à manger, et quand on lui en avait donné, elle n'en avait plus voulu. Elle avait donc dû rester à table jusqu'à ce qu'elle ait fini son assiette.

Je le fixai.

Était-il devenu fou ?

Non, il était déjà en train de chercher les chaussettes de Vanja pour m'aider, et je ne dis rien, même si j'étais furieux. Comment avait-il pu croire qu'il avait le droit d'obliger *mon* enfant à obéir à *ses* idées fixes ? Je pris les chaussettes qu'il me tendait, les enfilai à Vanja qui les tira l'une après l'autre, attrapai son manteau en espérant de tout mon cœur qu'elle le mettrait toute seule, pour ne pas avoir à subir son regard critique.

Linda était folle de rage quand je le lui racontai. Moi, j'étais revenu à de meilleurs sentiments, ce n'était pas si grave, et Vanja avait probablement appris de sa confrontation à des règles différentes chez des gens différents de nous.

— Ce n'est pas tant ça, le problème, dit Linda. C'est leur critique sous-jacente. Cela m'exaspère. Ces deux-là m'exaspèrent.

Tu devrais entendre à quel point elle est contente d'elle. Incroyable.

— Ils ont d'ailleurs invité Vanja à une course dans la forêt, dis-je. Le week-end prochain, au Pildammsparken.

C'était le genre d'activité auquel nous n'aurions jamais pensé. Pour Vanja, c'était génial. Elle avait le droit de mettre un dossard avec un numéro, de courir avec un tas d'autres enfants sur un sentier forestier, et elle recevrait une médaille et une glace sitôt passée la ligne d'arrivée.

Ce fut moi qui la conduisis à la ligne de départ, avec son amie du jardin d'enfants et sa mère, pendant que Linda était avec Heidi à l'arrivée. Vanja était fière d'avoir un numéro sur la poitrine, et quand on eut crié GO ! elle s'élança aussi vite que ses petites jambes le pouvaient. Je courus doucement avec elle sous les arbres, au milieu de la foule des parents et des enfants, mais, après environ cent mètres, elle ralentit et s'arrêta bientôt complètement. Je suis fatiguée, me dit-elle. Son amie et la mère de celle-ci étaient bien entendu déjà loin devant nous. Elles s'arrêtèrent pour nous attendre. Allez, cours, Vanja, lui dis-je. Elles nous attendent ! Allez, on court ! Et on se remit en mouvement, Vanja en se dandinant un peu, et moi, de travers, comme un quadrupède. Nous les rejoignîmes et nous continuâmes un bout de chemin à leur côté, avant que l'amie et sa mère ne prennent à nouveau de l'avance et que nous soyons encore loin derrière. Elle filait comme l'éclair, cette gamine, pensai-je. À mes côtés, Vanja, tout essoufflée, finit par s'arrêter. On ne peut pas marcher un peu, papa ? demanda-t-elle. Mais oui, dis-je, on va marcher un peu. Elles nous attendirent patiemment jusqu'à ce que nous soyons à leur niveau, nous continuâmes ainsi une centaine de mètres et la situation se répéta. Allez, cours, Vanja, lui dis-je. Ce n'est plus loin maintenant. Tu vas y arriver ! Et Vanja serra les dents et se remit à courir, c'était sans doute la perspective de la médaille et de la glace à l'arrivée qui lui donnait des forces nouvelles. Son amie

était devant nous, à une vingtaine de mètres, elle courait avec aisance et grâce ; si nous ne l'avions pas retardée, elle aurait déjà terminé depuis longtemps. Elle se retourna pour faire signe à Vanja, mais en reprenant sa course elle trébucha. Elle tomba de tout son long et se toucha aussitôt le genou en pleurant. Sa mère se pencha sur elle. Nous nous rapprochâmes. Arrivée à leur niveau, Vanja voulut s'arrêter. Allez, Vanja, cours ! lui dis-je. On y est presque ! Cours le plus vite possible ! Et Vanja m'obéit, courut de toutes ses forces et doubla son amie qui saignait du genou. Moi près d'elle, elle dépassa un enfant puis un autre, elle fila comme l'éclair jusqu'à l'arrivée !

Derrière nous, l'amie se releva et s'approcha en boitant. Un organisateur passa une médaille au cou de Vanja, un autre lui donna une glace. J'ai gagné, maman ! cria Vanja à Linda qui s'avavançait en souriant avec le landau et Heidi qui marchait à côté. C'est seulement à ce moment-là que je pris conscience de ce que j'avais fait, je rougis jusqu'aux oreilles comme je n'avais jamais rougi auparavant. Nous l'avions dépassée en courant ! Pour arriver les premiers ! Pendant qu'elle, cette gentille enfant qui s'était arrêtée pour nous attendre pendant tout le trajet, était par terre, le genou en sang !

Derrière nous, elle recevait sa médaille et sa glace. Heureusement elle semblait avoir retrouvé sa bonne humeur. Son père nous rejoignit.

— On peut dire que tu tenais absolument à gagner ! dit-il en riant.

Je rougis à nouveau mais je me rendis compte qu'il n'avait pas compris ce qui s'était vraiment passé. Que même dans son imagination la plus folle il ne pouvait soupçonner un adulte de se conduire ainsi. Il riait, parce que pour lui c'était impensable que j'aie poussé ma fille à courir pour battre sa fille, contrairement à toutes les lois du sport. Après tout, les enfants n'avaient même pas quatre ans.

Sa femme arriva et dit la même chose, que je tenais visi-

blement à gagner. Tous deux étaient persuadés que c'était Vanja qui avait continué et que moi je n'avais pas réussi à la freiner. Ils pouvaient comprendre qu'une fillette de quatre ans n'ait pas montré d'empathie envers sa camarade. Mais qu'un adulte de presque quarante ans ne l'eût pas fait, cela ne les effleurait pas.

Je brûlais de honte mais je ris poliment.

Sur le chemin du retour, je racontai toute l'affaire à Linda. Elle rit comme elle n'avait pas ri depuis des mois.

— En tout cas, nous avons gagné! m'exclamai-je.

Cette histoire avait deux ans. John avait alors un mois à peine, Heidi presque deux ans et Vanja trois ans et demi. Je m'en souvenais aussi nettement parce que nous avions pris de nombreuses photos ce jour-là. John avec sa grosse tête et ses minuscules yeux plissés de bébé, en train de gesticuler dans le landau, agitant ses petites jambes et ses petits bras nus, Heidi avec ses grands yeux, son petit corps et ses cheveux blonds, Vanja avec son petit visage bien dessiné et son mélange caractéristique d'émotion et de désir. À cette époque tout comme aujourd'hui, je n'arrivais pas à les relier à moi, je les voyais surtout comme trois petites personnes qui partageaient ma maison et ma vie.

Ce qu'ils avaient et que je n'avais plus, c'était une place importante, d'une évidence lumineuse, dans leur propre vie. Je me rappelais souvent comme ils s'éveillaient chaque matin à eux-mêmes et à leur monde, comme ils y vivaient toute la journée, acceptaient les choses comme elles venaient, sans jamais se poser de questions. Quand nous attendions Vanja, j'étais très inquiet à l'idée de la contaminer de ma mélancolie. J'en avais parlé un jour à Yngve, qui m'avait répondu que les enfants sont heureux à la naissance et continuent à l'être, qu'ils se tournent toujours vers le bonheur et que, s'il n'y avait pas de problèmes, ils seraient toujours joyeux. Même quand tout

n'était pas facile pour eux, et que d'une façon ou d'une autre cela leur pesait, qu'ils étaient perturbés ou en colère, ils restaient eux-mêmes, les choses étaient comme elles étaient, et ils l'acceptaient. Un jour, ils regarderaient en arrière et poseraient les mêmes questions que moi, pourquoi cela s'est-il passé comme ça autrefois, pourquoi est-ce comme ça maintenant, quel est le sens de ma vie?

Ah! mes enfants, mes enfants adorés, si seulement vous pouviez ne jamais vous poser ces questions! Si seulement vous pouviez toujours comprendre que vous vous suffisez à vous-mêmes!

Mais cela ne se passera sûrement pas ainsi. Toutes les générations vivent leurs vies comme si elles étaient les premières, font leurs propres expériences, traversent les années, et alors que le savoir s'accroît, le sens profond décroît, ou s'il ne décroît pas, du moins perd-il son évidence naturelle. C'est ainsi. On peut se demander si cela a toujours été le cas. Dans l'Ancien Testament, où tout s'exprime par l'action et dont les récits sont liés à la réalité physique, et dans les épopées de la Grèce antique, où les vies se déroulent de façon semblable et concrète, le doute ne vient jamais de l'intérieur, en tant que condition essentielle de l'existence, mais toujours de l'extérieur, il fait suite à un événement, par exemple une mort subite, et est donc lié aux conditions extérieures et temporelles du monde. Mais dans le Nouveau Testament, il en est tout autrement. Sinon comment expliquer la part d'ombre dans l'âme de Jésus, qui le pousse finalement à aller à Jérusalem et à y fermer les portes les unes après les autres jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une, la plus évidente? Ses derniers jours peuvent être interprétés comme la volonté d'éliminer tous les choix, comme s'il n'était pas lui-même responsable des événements, de cette longue agonie sur la croix, comme s'il se livrait à la volonté des autres. Le même état d'esprit apparaît chez Hamlet, son âme est elle aussi obscure, et il court consciemment à sa propre perte, comme s'il

s'abandonnait à la force du destin. Pour le roi Œdipe, c'est le destin dont il n'a pas conscience, mais dans le cas d'Hamlet et de Jésus, c'est un choix qu'ils font, ce sont eux qui décident de la direction. Œdipe est aveugle, Hamlet et Jésus voient, les yeux grands ouverts dans l'obscurité.

Je me levai, rinçai mon assiette et la mis dans le lave-vaisselle que nous avait cédé ce même couple – ils avaient déménagé et n'en avaient plus besoin. En fait, ils nous avaient beaucoup aidés. Et nous, qu'avions-nous fait pour eux ?

Pas grand-chose. Je les avais écoutés patiemment, elle et lui, j'avais posé des questions et je m'étais efforcé de m'intéresser à ce qu'ils me racontaient. Je l'avais initié au football le dimanche. Et je lui avais donné un exemplaire dédicacé de mon précédent roman. Mais deux jours plus tard, il m'avait dit qu'il l'avait donné à un oncle « qui s'intéressait aux livres ». C'était un cadeau, mec ! pensai-je, sans le dire ; s'il ne l'avait pas compris tout seul, cela ne servait à rien de le lui expliquer.

Quand on a des enfants, on fréquente des gens avec lesquels on n'a aucun point commun, avec lesquels on ne se comprend absolument pas. Un jour, il me dit que sa femme et lui aimaient se parler le soir, pour me signifier à quel point c'était une chose extraordinaire et même remarquable de se parler. Par la suite, je m'amusais souvent à proposer à Linda de « nous parler ». C'était devenu une sorte de plaisanterie entre nous. Ils en faisaient sûrement eux aussi dans notre dos. On a quand même continué à se voir jusqu'à ce qu'ils déménagent, surtout moi ; je passai un certain nombre d'après-midi à l'aire de jeux avec lui à l'écouter disserter sur la nature du monde, pendant que les enfants s'amusaient.

Un jour, il feuilletait, sur le banc où nous étions assis, un livre de Wolfram qui traitait apparemment de certains modèles récurrents, depuis les feuilles jusqu'aux deltas fluviaux, et de différentes courbes statistiques. Je l'associé tout de suite

à Thomas Browne et à son traité du xvii<sup>e</sup> siècle sur la disposition en quinconce, le modèle du dé à cinq faces, qui se retrouve dans la nature, ce qui correspondait à ce que je venais de lire dans le livre que Geir Angell était en train d'écrire, et qui expliquait comment tous les systèmes complexes – société, Bourse, phénomènes météorologiques ou circulation routière – s'effondrent un jour ou l'autre à cause de l'instabilité que le système génère lui-même. Ce dernier point m'avait frappé car les modèles que ces catastrophes créent sont les mêmes dans les créations humaines, comme dans la nature. Le ciel était bleu, et infini comme il peut l'être en bord de mer, et même si le soleil était bas, l'air était toujours chaud. Le bac à sable, pourvu d'équipements impeccables si caractéristiques de la Suède, était entouré d'un terrain de gravier fin avec un bassin large mais peu profond au milieu duquel des gamins jetaient des brassées de feuilles. Derrière le terrain de gravier, il y avait un pré, et un peu plus loin des habitations. L'herbe verte étincelait sous le soleil. Je dis que cela semblait intéressant, cette idée de modèles venant de différents domaines qui se correspondaient si bien. Il approuva et commença à parler de l'évolution. Il dit que les organismes et les systèmes complexes qui nous entourent sont très simples en réalité, et qu'il fallait le comprendre à la lumière de la durée incommensurable de leur évolution. Un million d'années, dit-il, c'est déjà trop pour que nous puissions le concevoir. Essaie alors de penser à ce que signifient vingt millions d'années. Ou soixante millions. Mais le temps en lui-même est simple. Le principe de l'évolution est simple lui aussi. Il repose sur l'optimisation, c'est-à-dire comment faire du mieux possible. Le plus efficacement possible. Dans la nature, tout y tend. Quand la glace craque, la fissure suit les points les plus fragiles. Quand le verre se casse, c'est le même processus. Les brisures suivent les points les plus fragiles.

— Mais cela se fait en dehors de toute volonté, dis-je. C'est purement mécanique. Une loi de la nature.

— Une loi? Ne parlons pas de lois. Cela perturbe la pensée. L'essentiel est ce qui se produit. Un verre se casse où il est le plus fragile. Une branche se casse là où elle est le plus fragile. C'est l'optimisation qui est le point le plus important. Les feuilles ont besoin de soleil, alors elles cherchent la meilleure façon d'avoir du soleil. Si les branches doivent les soulever, alors les branches le font. Si tu installes des obstacles sur un chemin emprunté par des fourmis, c'est d'abord la panique, mais la panique n'est qu'apparente. En effet, si tu reviens un peu plus tard, tu verras que les fourmis se sont frayé un nouveau chemin – le plus court – à travers les obstacles. Elles optimisent. Aucune des fourmis ne sait que c'est la voie la plus courte qu'elles suivent, tout comme la glace ne sait pas qu'elle se casse à l'endroit le plus fragile.

Il se redressa, posa les mains sur ses genoux, secoua un peu la tête pour remettre ses cheveux en place. Sa fille était accroupie devant la clôture en bois d'une vingtaine de centimètres qui entourait l'aire de jeux et elle y alignait des petits cailloux. Le soleil faisait briller son pantalon en ciré jaune. Vanja était occupée à grimper sur le train de bois peint en rouge. À genoux, elle se retourna pour me regarder. Le vent rabattait ses cheveux sur son visage, elle les repoussa, le vent les ramena. Je lui fis signe et me mis à chercher Heidi du regard. Elle était assise sur la petite banquette à l'intérieur du train. Sa position était exactement la même que celle de mon voisin, une main sur chaque genou. *Petite femme*, pensai-je, les mots que Linda employait souvent pour parler d'elle. Puis elle se leva et passa la tête par la fenêtre du train, observa les gamins qui ramassaient des feuilles sous les arbres de la prairie pour aller les jeter dans le bassin.

Je me laissai aller contre le banc. Dans l'allée qui longeait le parc, à une cinquantaine de mètres de là, apparut une femme rondelette qui marchait en tenant son vélo par le guidon. Au-dessus d'elle, les arbres balayés par le vent projetaient sur

le chemin une alternance de lumière et d'ombre. À quelques mètres de hauteur, dans la rangée d'immeubles derrière l'allée, sur un balcon pas plus grand qu'une petite caisse ou qu'une cage, un homme et une femme, un verre à la main, regardaient vers le parc. En bas, deux hommes franchirent la porte d'entrée en transportant une table. Un troisième, qui attendait sur le trottoir, jeta une cigarette par terre, monta sur la plateforme d'une camionnette et en ressortit aussitôt en portant une couverture grise. Dans le ciel bleu au-dessus d'eux se profila un avion impossible à distinguer de la traînée blanche qui le suivait.

Le monde est vieux mais simple, pensai-je, et tout y est ouvert.

À cette idée je sentis mon âme s'alléger. J'entendis alors Heidi hurler et je tournai les yeux vers le train de bois. Elle gisait sur le ventre, la tête dans le sable. Je courus la relever et je regardai si elle avait du sang sur le visage, mais tout allait bien, elle ne s'était apparemment pas blessée. Elle avait fait trois mauvaises chutes dans le mois, par deux fois sa bouche avait violemment heurté le bord puis la surface de la table, il y avait eu du sang partout, et on avait dû la conduire d'abord aux urgences, puis chez le dentiste. Depuis ces événements, elle se touchait la bouche chaque fois qu'elle se faisait mal, quel que soit l'endroit du choc. Cette fois-ci elle n'avait rien. Je la serrai contre moi, elle posa en pleurant la tête sur ma poitrine mais la releva bientôt et se mit à regarder tout autour d'elle, je pus alors la reposer par terre. Quand je retournai m'asseoir sur le banc près de lui, qui s'était replongé dans son livre, je perçus un mouvement au-dessus de moi qui me fit lever la tête. C'était une feuille qui tombait. Ou plutôt, qui ne tombait pas. Elle tournoyait comme l'hélice d'un hélicoptère et volait lentement dans les airs.

Penser à cette scène me rappela un texte que j'avais lu quelques mois plus tôt, extrait de *Passage de la ligne*, un échange

entre Heidegger et Jünger où ce dernier avait écrit une analyse sur les modèles qui m'avait beaucoup impressionné et qui s'était ajoutée à mes autres représentations avec une telle intensité et une telle fièvre que j'avais tout noté sur une feuille vierge sous le titre *Le Troisième Reich* dans l'idée que cela pourrait servir de base à un nouveau roman.

Je ne me souvenais plus de ce que j'avais écrit et j'allai dans le salon consulter le livre. Linda posa le journal quand j'entrai.

— Tu pars à quelle heure demain ? dit-elle.

— L'avion décolle à sept heures, répondis-je. Donc, cinq heures.

— Tu es nerveux ?

— Un peu. Mais ça sera pire demain.

Je laissai mon regard glisser sur les dos des livres de la bibliothèque. Tous ceux du bas avaient été repoussés et enfoncés, certains au point de disparaître. C'était l'œuvre de John, et cela faisait un bail que je ne passais plus mon temps à les remettre à leur place après son intervention, il ne s'écoulait pas deux heures avant qu'il ne recommence. Voyons. H... H... H... là ! Jünger/Heidegger, *Passage de la ligne*.

— Le bain ! dit Vanja.

— Fais des phrases complètes, lui dis-je.

— Le bain ! répéta-t-elle en regardant Linda.

— « Je voudrais bien... », dis-je.

— Je voudrais prendre un bain, reprit-elle.

— Tu veux bien leur donner ? demanda Linda.

— D'accord. Mais toi, tu les couches ?

Elle acquiesça.

— Laisse-moi cinq minutes, dis-je à Vanja.

Et je continuai à chercher le passage dans le livre que j'avais en main. La citation ne se trouvait pas dans le texte de Jünger comme je l'avais cru, mais provenait d'une entrée de son journal qu'Anders Olsson citait dans la postface.

En rentrant par la plage, nous découvrîmes un banc de coquillages. Aucune des moules, aucun des bigorneaux qui s'étaient nichés là ne dépassait la taille d'un haricot, beaucoup étaient plus petits qu'un pois – mais ils créaient tout un univers, avec ses ovales, ses cercles et ses spirales, à peu près de la largeur d'un pied. Des obélisques, des arches gothiques et romanes, des pointes, des lances, des pieux, des couronnes d'épines, des oliviers, des ailes de dindon en éventail, des morsures, des râpes, des escaliers en colimaçon et des rotules... tout ce monde créé par les vagues.

— Le bain tout de suite! dit Vanja.

— T'es un vrai bébé ce soir! fis-je.

— Le bain! dit Heidi.

— Le bain! dit John.

— Je regarde juste un truc dans ce livre et on y va. Laissez-moi cinq minutes.

J'avancai jusqu'aux pages blanches à la fin et je lus ce que j'y avais écrit.

*Lucrèce – De la nature des choses*

*Nazisme*

*Afrique*

*Bombe atomique*

*Un homme seul à Gotland*

*Eugénisme*

*Atomes*

*sciences de la nature*

*biologie*

*espèces*

*matérialisme*

*Titre : Le Troisième Reich*

*Aristocrate*

*Masse*

*Hölderlin*

*Heidegger*

*Jünger*

*Mishima*

*Le corps, le sang*

*le biologique*

*le lumineux, l'ouvert*

*le saint*

*l'obscur*

*Les modèles de l'univers, le grand et le petit  
Faust  
Animaux que l'on peut contrôler  
Albertus Seba  
Amérique déjà découverte mais laissée en paix*

C'était tout.

Je croyais me souvenir d'une liste détaillée d'idées précises, d'un univers d'où pourrait sortir un roman, et il n'y avait rien d'autre que mes habituels coups de cœur pour certains mots et pour les représentations qu'ils éveillaient en moi. « Le corps », « le sang », « biologie », « bombe atomique ». Et Lucrèce, *De la nature des choses*, que l'on retrouvait dans toutes mes notes depuis la moitié des années quatre-vingt-dix.

Mais c'était un *roman*. Un vrai. Un monde dépeint par les choses matérielles et les choses mécaniques, sable, pierre, coquilles, atomes, planètes. Rien de psychologique. Rien de sentimental. Une histoire qui était différente de la nôtre mais qui lui ressemblait. Ce serait une dystopie, un roman sur les derniers jours, racontés par un homme seul dans sa maison, entouré de la terre sèche et brûlante de la fin de l'été. Et j'avais une vue claire du dénouement, j'en avais déjà parlé à Linda, qui avait été enthousiaste, c'était génial, fantastique. Je tenais un *roman* !

— Alors, on le prend, ce bain ? dis-je en rangeant le livre sur l'étagère.

Les filles glissèrent de leur fauteuil et coururent vers la salle de bains.

— Oui ! cria John en se précipitant à leur suite.

Quand j'arrivai, elles avaient déjà arraché leurs vêtements et se tenaient toutes nues devant la baignoire. J'attrapai la bouteille de Cif sur l'étagère du haut, ôtai son bouchon vert et vaporisai le produit abrasif au fond de la baignoire.

— Un requin ! dit Heidi, penchée sur le rebord d'émail.

C'était la forme créée par les striures du produit qui l'avait inspirée.

— Tu trouves que ça ressemble à un requin ? dis-je.

Elle approuva.

— Si un requin arrive, il faut lui donner un coup sur le museau, dit Vanja. Comme ça, il aura peur.

Elle montra de la main comment taper sur le museau. Je mouillai une éponge au robinet du lavabo et commençai à récurer la baignoire. Je rinçai à la douche, et observai l'eau qui chassait le produit désintégré en petits nuages, j'enfonçai le bouchon en métal et caoutchouc, je réglai la température de l'eau, la vérifiai en passant la main sous le jet, puis me redressai.

— OK, dis-je. Allez hop !

Pendant que Vanja et Heidi grimpaient dans la baignoire, je déshabillai John. Il tendit une main, dans l'autre il avait un canard en plastique. Quand j'eus dégagé un bras, il le fit passer dans l'autre main.

— Bravo, John ! dis-je en lui ôtant son haut.

Je le jetai dans le panier à linge sale d'où jaillissaient comme des fleurs les habits de couleurs vives, lui baissai son pantalon, le lui enlevai, ainsi que le scratch de sa couche, et le soulevai pour le mettre dans la baignoire, où il se mit aussitôt à taper dans l'eau.

— J'ai vu une sorcière aujourd'hui dans la rue, papa, dit Heidi.

— Ce n'était pas du tout une sorcière, dit Vanja. C'était une vieille dame.

— Et si *c'était* vraiment une sorcière ? dis-je en m'accroupissant devant elles.

— Les sorcières, ça n'existe pas, dit Vanja.

— Tu en es bien sûre ?

Elle me regarda en souriant.

— Oui, répondit-elle.

Je vis qu'elle n'en était pas tout à fait certaine.

— Et si j'étais un magicien? dis-je.

— T'es qu'un papa ordinaire! dit Heidi.

Je ris et me redressai. Ils avaient maintenant de l'eau jusqu'au ventre. Ils adoraient prendre un bain tous les trois et ils avaient toujours adoré cela. Je me demandais bien pourquoi. C'était peut-être dû au changement de milieu, au fait de se trouver subitement plongé dans un autre élément? Heidi posa les mains sur un bord de la baignoire, les pieds sur l'autre et fit le pont en criant *regarde, papa*<sup>\*1</sup>! Puis elle se laissa retomber avec un gros plouf en un panache de gouttes qui m'éclaboussèrent.

— Ne fais pas cela! criai-je. Ça pourrait être dangereux! Regarde, maintenant, je suis tout mouillé!

Elle éclata de rire. John rit aussi. Vanja se prépara à faire la même chose que Heidi.

— Non, dis-je.

— Juste une seule fois!

— D'accord alors, dis-je en reculant un peu.

Le plouf fut encore plus fort cette fois; autour de la baignoire le sol était trempé. Ils étaient tous les trois morts de rire. Quand John fit mine de les imiter, je le pris par le bras pour qu'il se rasseye. Non, non, dis-je. Oui, oui, dit-il. Non, dis-je. Oui, dit-il. Oui, dis-je, non, dit-il, et j'évitai ainsi le pire.

— On se lave les cheveux maintenant.

— D'abord John, dit Vanja.

— OK. Tu as entendu, John?

— Veux pas.

— Bien sûr que si, dis-je en appuyant doucement sur ses épaules vers l'arrière pour qu'il mette la tête dans l'eau.

Il se tendit d'abord, puis, comme je continuais à le serrer, il se mit à pleurer et à se débattre. Je relâchai mon étreinte.

— Ça va aller.

1. Les enfants parlent parfois en suédois. Nous avons choisi de le signaler par l'italique suivi d'un astérisque. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

Il continuait à hurler. J'attrapai le flacon de shampoing à l'étiquette *Cars* et qu'il avait lui-même choisi, je versai l'épais liquide rouge dans la paume de ma main. Quand ses cheveux furent lavés, je fis lever les enfants, pris trois gants de toilette sur l'étagère, y mis du savon et les lavai entre les jambes. Ce geste m'apparaissait comme une agression, j'y pensais chaque fois que je le faisais. Si quelqu'un entraît et me surprenait, il me prendrait sûrement pour un père pervers en train de s'activer avec un gant de toilette entre les jambes de ses filles. C'était une pensée qui n'était pas étonnante chez un homme qui avait vécu la peur hystérique de l'inceste, typique des années quatre-vingt, je le savais, mais cela ne m'aidait pas, cette sensation ne me quittait pas, et quand elles se rasseyaient et que je rinçais les gants et les tordais avant de les faire sécher sur le radiateur, j'étais toujours un peu soulagé que personne ne soit entré dans la salle de bains et n'ait assisté à cette scène.

— Tu ouvres la bonde, Vanja?

— Attends encore un peu, papa!

Je secouai la tête.

— L'heure d'aller au lit est passée depuis longtemps.

— *S'il te plaît, papa\**, dit Vanja.

— *S'il te plaît, papa\**, dit John.

— Non. Fais-le maintenant. Sinon c'est moi qui le fais.

Vanja soupira et retira le bouchon. L'eau se mit à tourbillonner. Quand elle était petite, Vanja avait peur du petit maelström qui se formait autour de la bonde, j'avais compris qu'elle croyait que c'était une bête, et dès que j'enlevais le bouchon, elle se hissait hors de la baignoire aussi vite qu'elle pouvait, comme si on la poursuivait. Ni Heidi ni John n'avaient accordé d'importance à ce tourbillon.

Quand je lui tendis la main, Vanja la saisit et sortit de la baignoire, je la séchai avec une grande serviette que j'enroulai autour d'elle avant qu'elle s'en aille. Je répétais l'opération avec Heidi, j'aimais les sécher quand elles se tenaient tranquilles,

attendant que j'aie fini, comme un cheval que l'on bouchonne – c'était tout à fait ça, me dis-je. John se rassit dans la baignoire pour jouer avec le bouchon, il le mettait, l'enlevait, le remettait, le retirait encore et encore. Il protesta quand je le soulevai, se débattit comme un chat furieux mais se tint tranquille sur le sol pendant que je le frottai.

J'essayai le sol avec sa serviette puis je l'accrochai sur le séchoir au-dessus de la baignoire et rejoignis les enfants dans le salon. Linda avait mis Heidi et Vanja en pyjama. Les deux grandes serviettes étaient en boule sur le sol.

— Je sors consulter mes mails, dis-je. Ça te va ?

Un peu plus tôt dans l'été, la connexion à Internet avait cessé de fonctionner, soit on n'avait pas payé, soit il s'agissait d'un problème technique. J'avais résolu la question en traitant tous mes mails depuis un cybercafé sur la place.

— Oui, répondit-elle. Je réfléchis pour savoir si on manque de quelque chose pour le petit déjeuner. Tu pourrais l'acheter quand tu sortiras ? Du lait peut-être ? Et du pain ?

— Je n'avais pas l'intention de faire les courses, dis-je.

— Non, je comprends, n'y va pas.

— Mais si. Je peux bien le faire. Du lait et du pain, alors.

Sur la place, l'air était vif et piquant et je remontai la fermeture de ma veste avant de gagner le cybercafé un peu plus loin de l'autre côté de la rue. J'y allais au moins deux fois par jour, beaucoup de choses se jouaient en ce moment, plusieurs manuscrits faisaient l'aller-retour entre la maison d'édition et moi, et je les avais aussi envoyés à tous ceux que j'avais mis en scène, ils me faisaient part de leurs réactions à des moments différents. Le premier tome était terminé, il sortirait dans deux jours. Le deuxième était en voie d'achèvement, il fallait maintenant qu'il soit relu et corrigé, et les personnes concernées auraient alors la possibilité de le lire. Quand j'y pensais, au fond de moi-même je m'embrasais. Doute, culpabilité et

angoisse, ces sentiments me consumaient, et la seule manière de les maîtriser était de penser qu'ils ne savaient encore rien, qu'il ne s'était encore rien passé, mais c'était de moins en moins efficace, car le jour approchait où je serais obligé de donner le manuscrit à Linda et où elle commencerait à lire ce que j'avais écrit sur notre vie. La seule chose qu'elle savait déjà, c'était que j'avais écrit sur nous. Elle ne savait ni quoi ni de quelle façon. Elle avait dit que je devais aller droit au but, que je ne devais rien cacher, que pour elle le pire qui puisse arriver, ce serait que je la dépeigne comme ennuyeuse, grise, molle, *en mes*, une « mauviette » en suédois, et chaque fois que je lui disais que je tremblais à l'idée qu'elle lise mon texte, elle m'assurait que tout se passerait bien. Il n'y a rien dont tu puisses avoir peur, ajoutait-elle. Je supporterai tout ce qui est écrit, tant que ce sera vrai. Mais Linda était une romantique, elle acceptait les trahisons et les petites disputes du quotidien tant que l'on y trouvait aussi la description de quelque chose de plus grand, comme notre amour et notre bonheur. Elle pouvait passer en quelques minutes d'une rage extrême à des déclarations d'amour enflammées à mon égard, alors que moi j'emmagasinais et accumulais les griefs, les insatisfactions et la frustration, qui sédimentaient au fond de moi, comme des fossiles de sentiments, et qui assombrissaient mon être intime de plus en plus intensément, jusqu'à ce qu'à la fin je sois aussi dur qu'une pierre, inaccessible à la tendresse et à l'amour. J'en avais parlé dans le roman et, cela, je ne savais pas si elle me le pardonnerait. D'être vue de cette façon.

Qu'est-ce qui m'avait pris d'écrire cela ?

J'avais été si troublé. Comme si je m'étais perdu en moi-même, seul avec ma frustration, ce démon noir qui était gigantesque à ce moment-là, et aucune issue ne me semblait possible. De moins en moins d'échappatoires, de plus en plus de noir. Pas la noirceur existentielle, inhérente à la vie et à la mort, le bonheur éclatant ou le chagrin éclatant, mais la

noirceur mesquine, l'ombre à l'intérieur de l'âme, le petit enfer personnel d'un petit homme, ce noir si petit qu'il n'avait pas de nom, même s'il avait tout envahi.

Si j'écrivais à ce sujet, je devais dire la vérité. Linda était d'accord. Mais elle ne savait pas en quoi consistait cette vérité. Une chose était d'apprendre ce que son mari cachait de sombre au fond de lui, une autre de le lire dans un roman. Car c'était bien de notre vie qu'il s'agissait. De la sienne, celle de Linda, et de la mienne, celle de Karl Ove. C'était ce que nous possédions, en fait tout ce que nous possédions.

Ah, nom de Dieu, quelle situation de merde ! Être obligé de lui donner ce manuscrit et de lui dire : allez, lis, ça va sortir dans un mois.

Je m'arrêtai au passage piéton en attendant le feu vert. Le grand centre commercial venait de fermer, puisque de moins en moins de gens y venaient, sauf au McDonald's ou au Burger King, où des groupes de jeunes traînaient toujours, des immigrants pour la plupart. Beaucoup étaient venus d'Iran jusqu'à Malmö, je le savais, c'était le peuple que l'on appelait autrefois les Perses. Les mêmes qui, il y a deux mille cinq cents ans, sous Xerxès, étaient partis en campagne contre les Grecs.

Justement, quelques semaines auparavant, j'avais lu un roman d'Eyvind Johnson, *Les Nuages sur Métaponte*, qui datait de 1957. C'était l'un des ouvrages les plus caractéristiques du modernisme que j'aie lus, en tout cas parmi ceux qui se sont penchés sur l'Antiquité, comme *Les Cantos* d'Ezra Pound, *La Mort de Virgile* d'Hermann Broch et *Ulysse* de James Joyce, ou *Les Rameurs d'Ithaque* de Paal Brekke. Comme ceux-ci, Johnson s'intéressait à l'espace qui sépare l'« alors » des Anciens et le « maintenant » des Modernes, mais, plus qu'eux peut-être, il était fasciné par l'époque intermédiaire. Le roman débutait en Italie du Sud, un peu après la guerre et ce qui s'était ensuivi, et il retraçait en majeure partie le voyage d'un écrivain suédois sur les traces d'un archéologue français qu'il

avait rencontré dans un camp de concentration allemand, en y insérant les événements qui s'étaient déroulés dans ce même paysage quatre cents ans avant notre ère. Un grand domaine, son propriétaire, ses esclaves, dont l'un s'échappe et se retrouve au beau milieu d'un champ de bataille, au fin fond de l'Asie, tout cela décrit dans les moindres détails. Même le déplacement massif de populations depuis les rivages méditerranéens jusqu'à Babylone, à travers un paysage toujours plus hostile, était décrit de manière précise et efficace. Mais le plus étrange pour moi dans ce livre n'était pas la campagne militaire de l'Antiquité ni les anciens quartiers d'esclaves, qui remontaient si loin dans le temps que l'on percevait les efforts de l'écrivain pour les faire revivre, mais plutôt le village italien en 1947. Le paysage est désert et abandonné, les événements sont minuscules et presque inexistantes, et même si je savais qu'un autre tempérament littéraire, par exemple celui d'un auteur latin, comme García Márquez, Vargas Llosa, Cela ou pourquoi pas Cervantès, aurait pu décrire exactement ce même paysage dans son intensité naturelle, ces gens qui tremblaient d'amour et de désir, pour donner l'impression aux lecteurs d'être transposés dans ce monde, c'est précisément la distance de Johnson par rapport à ce qu'il décrit, les populations, leurs activités et leurs sentiments, qui est le point de mire de ce qu'il recherchait peut-être, c'est-à-dire le laps de temps énorme qui nous sépare de l'Antiquité, et le sentiment d'absurdité qui en découle. Rien ne s'y passe, les gens ne sont que des invités dans un paysage qui ressemble aux abysses d'un océan de temps. Parfois, un événement grave se produit, par exemple la guerre deux ans auparavant, mais la vérité reste toujours la même, ce qui ressort des passages sur la campagne militaire antique, dépourvue de toute insinuation de grandeur, d'héroïsme ou de valeur historique, on retombe toujours sur des détails, tels le grincement d'une roue, la poussière autour des sabots des chevaux, les rêves de richesse d'un individu, la réprobation de

la chute et de la fuite d'un autre. Mais c'est du roman, on s'y attend. Ce qui est inattendu, c'est la description de l'Italie d'après-guerre, qui dépeint une ambiance dont nous sommes loin, mais dont le roman est très proche, contrairement à celle de l'Antiquité. Quand je le lisais, l'Italie de 1947 me semblait plus étrange que l'Italie d'avant J.-C., certainement parce que cette dernière reposait sur une littérature que je connaissais, tandis que la première ne reposait que sur la vie qui se déroulait alors et qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Nous sommes si loin maintenant de l'époque où vivaient nos parents et nos grands-parents. Aucune période n'a connu de changements aussi radicaux que la nôtre, c'est difficile à imaginer, la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle n'a presque aucun rapport avec la première, comme si elles appartenaient à deux mondes différents.

J'aperçus de loin l'entrée du cybercafé. Une nouvelle bouffée d'angoisse me submergea. Ce dernier mois, j'avais reçu des mails épouvantables à cause du roman que j'avais écrit et je savais qu'il y en aurait d'autres, mais j'ignorais de qui. J'éprouvais la même angoisse par rapport au téléphone; chaque fois qu'il sonnait, je tremblais. Il en était ainsi depuis le soir où quelqu'un avait demandé à parler avec le « violeur verbal » Karl Ove Knausgaard, mais c'était il y a sept ans et l'anxiété s'était affaiblie en même temps que le souvenir; depuis le livre, elle revenait avec une nouvelle violence, puisque ce que j'avais écrit parlait d'autres gens, je ne pouvais plus rien contrôler, et ce que je provoquais chez eux, ils pouvaient le provoquer chez moi, je le savais; tout ce que j'avais fait pouvait être utilisé contre moi. Tant que c'était privé, tant que cela restait entre eux et moi, je pouvais le gérer. C'était affreux, je vivais l'enfer, paralysé sur une chaise ou dans mon lit des heures d'affilée, mais je savais que cela passerait, que tôt ou tard j'en viendrais à bout, et j'étais capable de faire la part des choses dans cette affaire. Mais si cela devenait public... Si quelqu'un le livrait à la presse... Je ne savais pas si je le supporterai.

Le feu passa au vert, je m'engageai sur la chaussée, le vent me soufflait les cheveux sur les yeux, je les repoussai sur le côté, les glissai derrière mes oreilles d'un geste que je savais féminin, mais que je faisais toujours, puis je me dépêchai de traverser, descendis les trois marches qui menaient au cybercafé, ouvris la porte et entrai. Il faisait presque noir à l'intérieur, à l'exception de la lumière qui provenait d'une rangée d'écrans appuyés contre le mur devant lesquels de nombreux jeunes étaient en train de jouer. Ils s'apostrophaient en criant, apparemment la plupart d'entre eux jouaient au même jeu qui, comme d'habitude, mettait en scène des soldats dans un monde hostile, une ville, l'enceinte d'une usine, un désert ou une forêt.

Le gars assis à l'ordinateur le plus proche leva la tête.

— *Tiens!* dit-il. Où étais-tu passé toute la journée, l'écrivain? On t'a attendu!

— Hello. Tu as un ordinateur libre pour moi?

— Prends le numéro neuf.

— Merci, dis-je en me dirigeant vers le numéro neuf.

Je tirai la chaise et m'assis. Je me connectai à Internet et tapai mon adresse mail. Pendant les deux ou trois secondes avant que mon courrier n'apparaisse, je retins mon souffle. Puis la liste de noms s'afficha, les mails non lus en gras, et je les parcourus d'un coup d'œil.

Rien de dangereux.

Une proposition de la part d'une émission télévisée, une autre d'une librairie d'un centre commercial à Sørlandet, une autre d'une librairie d'Oslo et une autre encore d'une université populaire du centre du pays. Je demandai à Silje, de la maison d'édition, qui m'avait transmis les demandes, de refuser poliment. Elle m'écrivait aussi pour me signaler un changement qui concernait l'interview du lendemain. Le journal *Aftenposten* s'était retiré et le *Bergens Tidende* avait changé de journaliste, et finalement mon emploi du temps ressemblait à ceci :

- 9 heures - 9 h 45 : Agence de presse NTB  
Gitte Johannssen  
Maison d'édition
- 9 h 45 - 10 h 20 : *Bergens Tidende*  
Finn Bjørn Tønder, interview  
par téléphone  
Maison d'édition
- 10 h 30 - 11 h 15 : *Fædrelandsvennen*  
Tone Sandberg  
Étoile
- 11 h 15 - 12 h 15 : *Morgenbladet*  
Håkon Gundersen  
Étoile
- 12 h 15 - 12 h 45 : déjeuner
- 12 h 45 - 13 h 30 : *Dagsavisen*  
Gerd Elin Stava Sandve  
Étoile
- 14 h 30 - 15 h 15 : *Søndagsavisa*  
Gry Veiby  
Enregistrement sur NRK
- 15 h 15 - 15 h 45 : NRK *Radiofront*  
Siss Vik  
Enregistrement sur NRK

Le programme était presque le même que pour mon précédent roman, *Un temps pour tout*, cinq ans auparavant. Si l'on regroupait toutes les interviews, le temps consacré aux médias ne dépassait pas une journée. Les journaux *Dagbladet* et *Dagens Næringsliv* m'avaient interviewé à Malmö quelques jours plus tôt, l'*Aftenposten* avait annulé, *VG* n'était pas intéressé, tout était donc réglé.

Au départ, il avait été question que le *Bergens Tidende*

envoi Siri Økland, c'était un peu dommage qu'elle ne puisse pas venir, nous avons fait ensemble nos études de lettres à Bergen vingt ans auparavant – nous ne nous connaissions pas alors, mais nous nous étions toujours salués, et nous appartenions à la même génération, ce qui me rassurait. Si je ne me sentais pas en confiance lors d'une interview, j'arrivais à peine à parler, on était alors obligé de me tirer les mots de la bouche et ça se terminait toujours mal. Avant que le livre précédent ne sorte, le *Dagbladet* m'avait interviewé à Stockholm. Je n'avais parlé du livre à personne, je m'interrogeais sur son contenu et sur sa qualité; le photographe avait été présent durant tout l'entretien, il m'avait dit bien connaître Tore Renberg, nous étions assis au café Saturnus, il me regardait avec un petit sourire qui me donnait l'impression que tout ce que je disais, et je l'entendis à travers ses oreilles, n'était que pures idioties, l'arche de Noé, Caïn et Abel, les anges et le divin, aussi, après quelques minutes, je me fermai complètement, répondis aux questions de la journaliste seulement par oui ou par non et, si je tentais d'énoncer un quelconque raisonnement, c'était en rougissant. Je pensais sans cesse que je devrais lui demander de faire sortir ce photographe pour me sentir un peu plus à l'aise, mais je n'osai pas, alors les choses suivirent leur cours.

Dans les minutes qui avaient précédé l'interview, je m'étais mis à lire le journal intime de Gombrowicz; c'était la cinquième fois que j'essayais d'entrer dans ce texte, la cinquième fois que je lisais les dix premières pages, sans parvenir à aller plus loin, et cet après-midi-là j'avais renoncé. Mais la journaliste avait remarqué le livre et écrit une petite remarque à ce sujet : «Knausgaard lit Gombrowicz», qui avait servi de chapeau à l'article. Pendant des années, j'avais été poursuivi par cette déclaration. J'avais été contacté plusieurs fois par des journaux et des revues qui voulaient que je leur écrive un article sur l'écrivain polonais. Moi qui n'avais lu que les dix premières pages de son journal intime, mais aucun de

ses romans ni aucune de ses pièces de théâtre, je passais pour spécialiste de Gombrowicz! Pire encore, chaque fois que je rencontrais l'écrivain Dag Solstad, qui portait Gombrowicz au pinacle et le considérait comme l'un de ses auteurs favoris, parce que je ne lui avais pas avoué que je ne l'avais pas lu la première fois qu'il m'en avait parlé, je devais lui faire croire que j'étais un fin connaisseur de Gombrowicz. Un jour, il vint me dire qu'il était allé à un séminaire sur Gombrowicz à Stockholm et qu'il s'était étonné de ne pas m'y voir. Oh, j'étais trop occupé à ce moment-là, mais j'aurais bien voulu y aller, vraiment, répondis-je. Est-ce que le séminaire avait été intéressant? Etc., etc.

Je quittai Internet, me levai, déposai dix couronnes sur le comptoir, ouvrit la porte et gravis les marches pour m'enfoncer dans le crépuscule qui tombait et qui n'était percé que par les phares de voitures sombres et élégantes et le doux bourdonnement de leurs moteurs.

À mon retour, aucun enfant ne dormait. Ils crièrent papa, papa dès qu'ils entendirent le bruit de la porte. J'enlevai mes chaussures, accrochai mon manteau et m'encadrai dans l'ouverture de la porte de leur chambre.

— Vous dormez maintenant! ordonnai-je.

— Mais on n'a pas sommeil, dit Vanja, qui se faisait toujours leur avocate dans ce genre de situations. *On s'ennuie\**! On ne peut pas rester encore un peu debout? Juste un peu? Un tout petit petit peu?

— Non, l'heure d'aller au lit est passée depuis longtemps.

Heidi, qui dormait sur le lit du haut, se mit à genoux.

— *Un câlin\**, supplia-t-elle.

Je m'approchai d'elle, elle m'entoura de ses bras et posa sa joue aussi fort qu'elle put contre la mienne.

— *Câlin moi aussi\**! dit John.

Il était couché sur le dos dans son lit à barreaux, son oreiller dans les mains. Il le traînait avec lui partout où il allait. C'était

la première chose qu'il réclamait quand il rentrait de la crèche.  
*Mon doudou, veux mon noreiller\*!*

— Lève-toi si tu veux avoir un câlin, lui dis-je.

Il se redressa. Je lui fis un baiser sur l'oreille, il pouffa. Il était le seul de nos enfants à être chatouilleux.

— Vanja? dis-je.

— Seulement si on a le droit de se lever! dit-elle.

— Mais je ne le fais pas pour mon bien! répliquai-je. Je le fais pour ton bien!

— Alors d'accord, dit-elle en se penchant en avant.

Je la serrai contre moi, caressai son dos gracile.

— Ma gentille petite chérie. Dors maintenant. D'accord?

— D'accord. Mais ne ferme pas la porte!

— Promis.

Elle avait un peu peur du noir, pas beaucoup, mais suffisamment pour réclamer de la lumière pour s'endormir. Un jour, nous étions à la campagne chez la mère de Linda, Vanja pouvait avoir un an et demi, elle avait fait un cauchemar. Elle pleurait, et quand Linda lui avait demandé ce dont elle avait rêvé, elle avait dit qu'elle avait rêvé d'une bouée. Cela nous avait paru bizarre, mais quelques mois plus tard nous eûmes l'explication. Nous nous étions arrêtés dans un zoo devant un aquarium qui renfermait un varan géant. Quand Vanja posa les yeux sur lui, elle recula à toute vitesse en criant : « Une bouée! Une bouée! »

Elle s'était recouchée et me regardait droit dans les yeux.

— Bonne nuit, lui dis-je.

— Bonne nuit, dit-elle. Papa?

— Oui?

— Qui est-ce qui me couche demain?

— N'y pense pas pour l'instant. Maintenant, tu dors.

Vanja voulait que ce soit Linda qui fasse tout, et moi le moins possible. Le summum du bonheur pour elle était que sa mère la couche deux soirs de suite. C'était comme ça, je

n'étais que le numéro deux sur leur liste et il en serait toujours ainsi, si personne ne venait prendre ma place. Mais je ne m'en formalisais pas, elle était plus proche d'eux, tout simplement.

Je gagnai le salon, Linda, qui était en train de regarder la télévision, se tourna vers moi.

— J'ai oublié de faire les courses, dis-je.

— Aucune importance. Ils ne dorment toujours pas?

— Non.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je vais commencer à faire ma valise. Surtout décider ce que je vais mettre demain. Et toi?

— Je ne sais pas. Je suis un peu fatiguée. Je vais peut-être me coucher de bonne heure. Ce n'est sans doute pas une mauvaise idée, vu que tu ne seras pas là demain.

— C'est vrai. Mais c'est seulement pour deux jours. Et ta mère sera là.

— Oui, ce n'est pas ce que je voulais dire. Ça va bien se passer.

Je me rendis dans notre chambre, pris deux chemises, deux pulls, deux tee-shirts, deux pantalons et deux costumes, emportai le tas de vêtements devant le miroir du couloir et commençai l'essayage. On entendait encore des rires étouffés dans la chambre des enfants, j'en eus assez, j'entraî et allumai. Ils étaient tous les trois dans le lit de Vanja. J'attrapai John par un pied et un bras, le tirai rapidement à moi, le soulevai et le remis dans son lit, puis je fis la même chose avec Heidi, sans un mot, et avec des gestes très déterminés, à la limite de la brutalité.

— Voilà, dis-je. Maintenant vous dormez. Compris?

— Oui, papa, dit Vanja. Mais c'est eux qui sont venus dans mon lit. Je ne pouvais pas les en empêcher.

— Je vois ça, fis-je en éteignant la lumière.

— Méchant papa! dit John.

Je ne lui répondis pas, laissai la porte entrebâillée et me

remis à essayer les vêtements. Un jean noir Lindeberg, une chemise bleue et une veste grise Ted Baker. Les chaussures, une paire de Fiorentini+Baker, achetées comme tous les autres habits à Édimbourg une ou deux semaines plus tôt. J'avais été convié à un petit festival de littérature, Yngve et Asbjørn et des amis à eux s'étaient déplacés pour m'écouter, mais quand était venu le moment de quitter l'hôtel et de se rendre sur le lieu de la conférence, je leur avais demandé de ne pas venir. Ils avaient trouvé cela un peu bizarre, le festival avait été le prétexte de leur voyage, mais finalement ils s'étaient vite consolés en allant manger. Visiblement ils étaient aussi angoissés que moi à l'idée de me voir me ridiculiser. Yngve surtout, qui s'identifiait toujours à moi. On m'avait interviewé en même temps qu'un écrivain néerlandais d'une cinquantaine d'années, il était arrivé vêtu d'un excentrique costume à carreaux et parlait anglais à la perfection, il avait écrit un roman à partir de *La Divine Comédie* de Dante. Il s'appelait Marcel Möring et m'avait pris en charge sur scène. Il avait certainement perçu mon malaise et mon angoisse, et, plus tard, quand nous fûmes assis pour la signature de nos livres avec chacun un verre de vin et qu'il y avait devant lui une file de gens qui tous le félicitaient pour son anglais impeccable et lui disaient combien son livre avait vraiment l'air intéressant, alors que personne ne venait me voir, il me dit gentiment que lui aussi avait connu la même chose au début, que la règle de base était qu'il ne se passait rien à l'étranger, mais que ce n'était pas grave, que le plus important c'était de pouvoir voyager un peu partout dans le monde et de rencontrer des gens. Il me donna sa carte et disparut dans la nuit avec sa jeune épouse, pendant que, moi, j'échouai dans un bar pour y retrouver les autres Norvégiens. Le lendemain, Yngve vint faire les boutiques avec moi, il avait, à l'inverse de moi, un goût sûr pour les vêtements. S'il donnait son accord, j'achetais le vêtement, s'il faisait signe que non, je le remettais en place.

Je me regardai dans le miroir de face et de dos avec mécontentement, le pantalon n'allait pas très bien avec la veste, et je n'allais tout de même pas tomber dans ce foutu cliché de l'écrivain en costume. Qu'est-ce qu'il y avait de plus déprimant ?

J'ouvris la porte du placard et jetai un coup d'œil à mes autres vestes.

Un genre d'anorak, plutôt pas mal, mais qui ne convenait peut-être pas pour une interview destinée à la promotion d'un roman.

Il y eut soudain un bruit d'enfer dans la chambre des enfants, l'un pleurait, un autre hurlait. J'ouvris brutalement la porte et allumai.

— Maintenant ça suffit ! Au lit tout de suite !

C'était John qui pleurait, Heidi qui glapissait. Vanja se couvrait les oreilles au milieu du vacarme. J'attrapai John, cette fois-ci encore plus violemment, je le mis dans son lit où, s'agrippant aux barreaux qui faisaient penser à une prison, il continua à pleurer en me disant tout le mal qu'il pensait de moi. John m'a tapé ! cria Heidi. Je la soulevai et la remis dans son lit.

— John est encore petit. Et il avait sûrement une bonne raison. Il faut que tu dormes maintenant. Et ça vaut pour toi aussi, John, dis-je en le regardant.

— Méchant, hoquetait-il.

J'allai m'accroupir près de son lit.

— Je ne suis pas méchant. Mais il faut que tu dormes. Tu ne dois plus te lever. Tu as vu toi-même ce qui arrive. Tu te fais mal. Allonge-toi maintenant.

Bizarrement il m'obéit. J'éteignis la lumière, fermai la porte, me remis à l'essayage des vêtements, un habit après l'autre, en les combinant de différentes façons. Cela énervait Linda, je le savais, elle ne supportait pas tout ce qui avait un relent de vanité. Avant une prestation, je pouvais passer plus de temps à préparer ma tenue que ce que j'allais dire. Dès que je savais

que l'on allait me voir, je ne pensais plus qu'à cela. Que les vêtements soient chers ou bon marché, nouveaux ou vieux, ce n'était pas la question, ce qui m'importait, c'était leur assortiment, chemise ou pas chemise, et ce perpétuel regard sur moi-même, bien, pas bien, affreux, un peu mieux, peut-être celui-ci ?

Après une demi-heure – pendant laquelle je gardais en tête l'avis de Linda sur les essayages – je retournai la voir.

— Je peux y aller comme ça ?

— *Absolument*, dit-elle. *Ça te va très bien.*

C'est ce qu'elle disait toujours, mais j'avais besoin de l'entendre.

On entendit un grand boum qui provenait de la chambre des enfants.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont ce soir ? dit Linda.

Cette fois-ci, il me suffit d'ouvrir la porte et John détala sur le sol et Heidi en haut de l'échelle.

— Maintenant je parle sérieusement, dis-je. Si vous le refaites une seule fois, je me fâche très très fort.

Ils restèrent silencieux en me regardant avec de grands yeux. J'allai dans la salle de bains, trouvai des ciseaux sur l'étagère et entrepris de me tailler la barbe.

Des bruits de petits pas dans le couloir. Sûrement John ou Heidi.

— Va te recoucher ! hurlai-je.

— Je n'arrive pas à dormir ! dit Heidi dans l'embrasement de la porte.

— Viens, dis-je.

Je la soulevai et la portai dans son lit. J'attendis quelques secondes derrière la porte puis je l'ouvris et la vis qui commençait à descendre l'échelle.

— Remonte, lui dis-je. Retourne dans ton lit.

— Mais je ne peux pas, protesta-t-elle. Je n'arrive pas à dormir !

— Je sais ce qu'on va faire, dit Vanja. On se tient tous par les mains, on ferme les yeux et on part au pays du ketchup !

— D'accord, dis-je. Mais après vous dormez.

Ils le firent, se prendre par la main, fermer les yeux et rester complètement immobiles. À mon avis, ils avaient entendu parler du pays du ketchup au jardin d'enfants, je ne voulais rien savoir de cet endroit, il me donnait un fort sentiment de malaise, le ketchup est rouge, le rouge, c'est le sang, le sang, c'est la mort. À les voir allongés comme cela les yeux fermés...

Je retournai dans la salle de bains et continuai à me couper la barbe. De nouveaux bruits de pas dans le couloir, quelqu'un longeait la salle de bains pour se précipiter dans notre chambre. J'ouvris la porte violemment et Heidi, debout sur notre lit, se tourna vers moi.

— Maintenant tu vas aller te recoucher! hurlai-je. Tout de suite! Je t'ai laissé plusieurs chances. Allez. File dans ton lit. Plus question de te relever, compris?

Elle me regarda et se mit à pleurer.

Ah, Heidi.

— Je voulais juste aller chercher un livre! sanglota-t-elle. Les adultes n'ont pas le droit de se fâcher contre les enfants!

Elle me fit tellement de peine que j'eus du mal à ne pas pleurer. Heureusement elle ne réagit pas en piquant une des crises dont elle était capable et qui la laissaient inconsolable. Non, elle se contenta de pleurer, je la pris dans mes bras et étreignis son corps gracile puis je la ramenai dans leur chambre, allumai la lumière et dis que je voulais bien leur lire encore un livre à tous les trois. Heidi se pelotonna sur mes genoux, Vanja s'assit et se construisit un rempart de ses innombrables chiens en peluche tout en m'écoutant d'une oreille, alors que John se promenait par terre et jouait avec tout ce qu'il trouvait. Je leur lus un livre de la série Moumine le Troll – il se réveille pendant l'hiver, ses parents sont toujours en hibernation, il n'arrive pas à les en sortir et il part à l'aventure. Heidi se recroquevilla et posa une multitude de questions – pourquoi ils se moquent de lui? Ce n'est pas bien de se moquer des autres. Qu'est-ce

qu'il dit ici, papa? – tandis que Vanja riait sous cape de ces questions puérides et que John était plongé dans ses propres occupations sur le sol.

Une fois l'histoire terminée et la lumière éteinte, ils étaient calmés. Je rejoignis Linda qui regardait la télévision et qui s'étonna de leur comportement ce soir-là. Elle me signala que Heidi avait dormi deux heures après le jardin d'enfants et que John avait lui aussi beaucoup dormi pendant la journée. Je m'installai devant la télévision, les pieds posés sur la table basse.

Nous nous couchâmes une demi-heure plus tard. Nous nous souhaitâmes bonne nuit d'un baiser et éteignîmes. Je me sentais angoissé et sus tout de suite que j'aurais du mal à trouver le sommeil. Je m'inquiétais pour le lendemain matin, pour la liste d'interviews prévues, mais pas pour mes bonnes vieilles raisons habituelles, comme l'horreur d'avoir à parler, à occuper l'espace, d'être cité pour tout ce que je dirais ou de passer pour un idiot; cette fois-ci j'avais peur de ce que j'avais écrit. Ce roman qui sortait dans deux jours et qui avait pour titre *Mon combat, Livre 1*, je l'avais écrit en secret. Excepté Geir Gulliksen et Geir Angell, personne ne l'avait encore lu intégralement. Très peu de gens, dont Yngve, savaient sur quoi j'écrivais, sans pour autant en connaître le contenu précis. Après une année où la seule vue d'ensemble du texte avait été la mienne, le manuscrit était sur le point d'être publié. Quatre cent cinquante pages, l'histoire de ma vie, axée sur deux événements capitaux, la séparation de mes parents et la mort de mon père. Et les trois jours qui avaient suivi la découverte de son corps. Tout cela raconté avec les noms, les lieux et les événements authentiques. Quand il avait fallu que j'envoie le manuscrit à ceux qui y étaient mentionnés, j'avais commencé à entrevoir les conséquences de ce que j'avais fait. C'était à la fin du mois de juin. Yngve devait être le premier à le recevoir. J'avais écrit sur lui des choses que j'avais sincèrement pensées

et ressenties, mais que je ne lui avais jamais dites. Quand je m'installai devant mon PC et que je téléchargai le manuscrit en pièce jointe, j'éprouvai l'envie de tout laisser tomber. De téléphoner à la maison d'édition pour dire qu'aucun roman ne sortirait cette année non plus.

Je restai une demi-heure planté devant mon ordinateur. Puis je cliquai sur «envoyer», les dés étaient jetés.

Le lendemain, un dimanche, nous allâmes à la plage de Malmö, Ribersborg, il y avait beaucoup de monde, et nous nous trouvâmes un coin près de la jetée qui menait aux bains de Kallbadhus. L'édifice datait du début du XIX<sup>e</sup> siècle et avait été érigé sur des piliers à une centaine de mètres de la plage. John dormait dans sa poussette, Vanja et Heidi pataugeaient et ramassaient des coquillages, Linda et moi les observions, assis sur le sable. Une demi-heure après, John se réveilla et nous emmenâmes les enfants à la cafétéria des bains, trouvâmes une table à l'extérieur, donnant sur la mer qui brillait et étincelait, et nous installâmes pour manger une glace. On se serait cru sur un bateau, avec d'un côté le pont vers le Danemark, Turning Torso de l'autre, et la centrale nucléaire de Barsebäck qui se profilait dans la brume au nord-ouest.

Je voyais tout le spectacle : l'animation sur la longue plage de la ville, et sur le large sentier piétonnier où les gens filaient à toute vitesse sur leur vélo ou leurs rollers, la rangée d'immeubles des années cinquante ou peut-être soixante qui formaient le dernier rempart de la ville contre la mer, le grand capteur de lumière qui paraissait si peu impressionnant ici, dans le détroit entre la Suède et le Danemark. Les couples et les familles qui nous entouraient, habillés en tenue d'été et bronzés, le ciel si haut au-dessus de nous, dont le bleu était infini jusqu'au soir, quand il deviendrait gris et que les premières étoiles sembleraient traverser l'espace, révélant son immensité. Mes enfants assis tant bien que mal sur leurs chaises, avec leurs petites jambes, plongés dans leur propre monde ; la glace, les

serviettes, le jus ou la crème qui coulait. Linda qui essuyait les bouches avec les serviettes, ses yeux presque dissimulés par ses lunettes de soleil noires. Je voyais tout cela, mais comme dans un film dont je ne faisais pas partie, puisque mes pensées et mes sentiments étaient ailleurs. C'était à Yngve que je pensais, pas dans une situation précise, c'était plutôt lui qui occupait toutes mes pensées. C'était mon frère, nous avons grandi ensemble et j'avais recherché son soutien presque toute ma vie. Nous avons été si proches que, au lieu d'accepter ses faiblesses ou ses échecs comme j'acceptais les miens, je m'y identifiais et en prenais la responsabilité, mais d'une façon indirecte, à travers les sentiments qui m'envahissaient quand je le voyais faire ou dire quelque chose que je n'aurais pas voulu. Personne ne s'en doutait, surtout pas lui, comment aurais-je pu dire une telle vérité : parfois tu n'es pas assez bien pour moi ?

Qu'avais-je gagné à dire ce qu'il en était ? À dévoiler mes sentiments à son égard ? En échange, qu'avais-je perdu ? Il pouvait rétorquer va te faire foutre, je ne veux plus entendre parler de toi.

Que faire ? Tout arrêter ? Ou laisser les choses suivre leur cours et perdre un frère ?

J'allais laisser les choses suivre leur cours et j'allais perdre un frère.

Aucun doute là-dessus.

Pourquoi ?

Étais-je fou ?

Vanja et Heidi avaient mordu le bout de leur cornet et peinaient à lécher le reste de glace, qui avait fondu et coulait des deux côtés. John avait choisi un esquimau, ce qui avait paru plus facile au départ, il était si petit que même cela lui posait de gros problèmes. Ses doigts et son menton étaient rouges et luisants de glace fondue. Au moins ils étaient tous occupés.

— À quoi penses-tu ? dit Linda.

— À Yngve, dis-je.

— Je suis sûre que tout va bien se passer.

— Facile à dire.

Ce que j'avais écrit sur Linda était bien pire. Mais une chose à la fois.

Une nouvelle bouffée de terreur et de honte me submergea.

De retour à l'appartement, je consultai ma boîte mail deux fois par heure. On était dimanche, la boîte était restée vide toute la journée. Yngve était chez maman à Jølster, et c'était bien, il pourrait en parler avec elle, elle pourrait même adoucir sa réaction, me dis-je. Nous couchâmes les enfants et restâmes un peu sur le balcon, je consultai ma boîte une dernière fois avant d'aller me coucher : rien.

Le lendemain matin il y avait un mail de lui.

*Ton foutu combat en objet.*

Je partis sur le balcon sans l'ouvrir, m'y assis pour fumer et regarder la ville, transi de peur.

Mais je devais le lire.

Ce qui était écrit était écrit, que je le lise ou non.

Je pouvais laisser passer la journée, mais cela ne ferait que prolonger la souffrance, et le résultat serait le même.

J'éteignis ma cigarette, me levai, allai dans le salon, passai devant la cuisine où John était installé sur sa chaise haute, une cuiller dans chaque main, et où Linda lisait le journal, puis gagnai notre chambre, m'assis, plaçai le curseur sur le mail, deux clics et voilà.

*C'est juste pour te faire peur! Ça a été quelques jours intenses pour moi à passer toute ma vie en revue, à cause de ton texte, et à fouiller de vieux papiers et de vieilles lettres, les miennes comme les tiennes.*

*Je ne sais pas trop quoi dire de ton texte, ou de nos vies, ou de notre relation, et cette relation, faut-il absolument que je la considère d'un autre œil, ou peut-être pas? En ce qui concerne le texte,*

*il y a certains passages dont la publication me sera extrêmement douloureuse, même si je comprends pourquoi tu les as écrits.*

*Le passage avec toi, moi, Ingar et Hans m'a vraiment rendu malade. Que tu aies eu, et aies encore, honte de moi, je l'avais perçu et je le percevais encore. Et c'est vraiment une souffrance, parce que cela touche à une part de moi-même dont je suis douloureusement conscient – de ne pas toujours me sentir à ma place; de critiquer des choses auxquelles je n'ai pas vraiment réfléchi par moi-même; de préférer le personnage de celui qui lit Adorno plutôt que de lire Adorno. La médiocrité combinée avec une mauvaise image de soi et de hautes ambitions, ce n'est pas bon. Mais quand je relis cela, cela ne me semble pas si terrible... en fait cela te concerne toi, pas moi. Il n'y a donc pas de place pour toutes les fois où j'ai eu honte de toi!*

*« Nous nous regardons rarement dans les yeux » : ça va donc si mal entre nous ? Est-ce que nous nous regardons moins l'un l'autre que nous ne regardons les autres ?*

*Et le fait qu'Yngve et Espen se détestent aussi fort tous les deux ? En tout cas, de mon point de vue ce n'est pas vrai... Je croyais que c'était Tore et Espen qui ne s'aimaient pas.*

*Je vais lire la deuxième partie dans les prochains jours, tu me téléphoneras peut-être entre-temps ?*

*Yngve*

J'allai lui téléphoner dans le couloir. Il y avait beaucoup d'incertitude dans la tonalité de nos échanges. Il me redit ce qu'il avait ressenti à la lecture du roman, mais il n'était pas en colère, c'était plus comme s'il faisait son autocritique, et cela donnait à la situation un aspect que je trouvais presque insupportable, parce qu'il n'avait aucune raison de le faire. Que nous ne nous regardions pas dans les yeux et que nous ne nous serrions jamais la main, en fait que nous ne nous touchions jamais, nous ne pouvions pas alors en parler, c'était totalement impossible, mais quand, quelques semaines après cette conver-

sation, il vint me voir à Malmö avec ses deux enfants, Ylva et Torje, il me regarda en face et me tendit la main quand j'ouvris la porte. Sans aucune ironie, sans arrière-pensée, il voulait régler tout cela. J'eus les larmes aux yeux et je dus baisser la tête.

Une fois qu'Yngve eut lu le texte, je suspendis l'envoi à ceux que j'y avais aussi mentionnés. Je m'en empêchai tout l'été jusqu'au début d'août, un mois à peine avant la publication, où je me ressaisis. J'envoyai un mail à Jan Vidar pour avoir de ses nouvelles, je ne reçus une réponse que quelques heures plus tard, tout allait bien pour lui et sa famille, il devait partir pêcher le lendemain avec des amis, ils avaient l'habitude d'aller sur le plateau de Finnmarksvidda l'été. Je n'avais pas eu de contacts avec lui depuis plusieurs années, je l'avais vu pour la dernière fois quand j'étais à Kristiansand pour mettre en chantier un nouveau roman après *Ute av verden* («Hors du monde»). Cela faisait plus de dix ans. Dans le roman que j'étais sur le point de publier, il était l'un des personnages principaux. Nous avons été très proches de nos treize ans à nos dix-sept ans environ, puis nous nous étions éloignés. Cela avait été des années capitales. Nous avons déménagé à Tveit, je devais aller dans une nouvelle école, je ne connaissais personne, il était alors venu vers moi, nous étions devenus amis et nous passions tout notre temps ensemble, surtout au sein du groupe que nous avons créé. Quand je me mis à écrire sur cette période, elle me sembla beaucoup plus proche que je ne l'aurais soupçonné. L'ambiance de la maison, la forêt derrière, la rivière en contrebas, ce que nous avons fait ensemble, pas grand-chose tout compte fait, et pourtant tellement. Quel garçon Jan Vidar avait réellement été, cela m'apparut pour la première fois au moment où j'écrivais sur lui à Malmö, plus de vingt ans plus tard.

J'avais entré son nom sur Google, et il était sorti dans des concours de pêche, je découvris aussi un groupe dans lequel apparemment il jouait. Plusieurs de leurs morceaux étaient sur

le Net. Je les écoutai tous. C'était un groupe de blues, il y jouait de la guitare, ses solos étaient excellents. Comment avait-il fait? Quand nous jouions ensemble, c'était nul. Je n'avais pas amélioré mon jeu depuis, c'était le même que lorsque j'avais quinze ans. Mais lui, il était devenu virtuose. Puisque je ne l'avais pas vu depuis ces années, c'était difficile à comprendre. Pour moi, il avait toujours dix-sept ans.

Je lui envoyai le manuscrit et croisai les doigts.

Je l'envoyai aussi à un autre vieil ami, Bassen, j'y faisais peu allusion dans mon roman mais il avait beaucoup compté pour moi pendant cette période, et nous étions restés en contact, j'avais toujours son numéro de téléphone. Il lut tout d'une traite, n'eut aucune objection quant à l'utilisation de son nom, mais la conversation que nous eûmes fut tout de même inquiétante, il me dit que ce serait brutal et que je devais m'attendre à des procès. Cette éventualité ne m'avait jamais effleuré, et nous en discutâmes longuement. Il était criminologue, travaillait au Bureau central des statistiques, et connaissait bien son sujet. Je pensais qu'il exagérait mais le sérieux de son ton me prouva le contraire. Des poursuites en justice? Des dommages à verser? Tout cela parce que j'écrivais l'histoire de ma propre vie? Si quelqu'un protestait, je changerais le nom, ce n'était pas plus compliqué que cela.

Hanne était un autre personnage important, mon premier véritable amour, autrefois mon rayon de soleil et mon univers. Nous n'étions jamais sortis ensemble, et, hormis une brève rencontre à Bergen, nous ne nous étions plus revus. Elle aussi était dépeinte à travers mon regard immature chargé d'amour et de suffisance.

J'essayai de trouver son adresse, mais elle n'était ni sur le Net ni dans l'annuaire. Je rappelai Bassen – nous avions tous trois été dans la même classe –, il trouva un numéro qui devait être le sien, je téléphonai, personne ne répondit. Je rappelai plusieurs fois, en vain.

Tonje, avec qui j'avais été marié, n'apparaissait presque pas dans le roman, seulement dans les pages consacrées à la mort de mon père, mais je lui envoyai aussi le manuscrit en lui expliquant qu'il y aurait cinq autres tomes et qu'elle jouerait probablement un plus grand rôle dans l'un d'eux que dans celui-ci.

Pour finir, j'envoyai le manuscrit à mon oncle Gunnar. Il était plus jeune que mon père de dix ans, il était donc encore gamin quand son frère aîné s'était marié et était devenu père. Je retiens de lui l'image d'un jeune homme d'environ vingt ans, très différent de papa. Gunnar avait les cheveux longs, il savait jouer de la guitare, et il avait un bateau à moteur Mercury de vingt chevaux. Il avait un jour obtenu pour Yngve un autographe du joueur de foot de l'IK Start Svein Mathiesen, c'était génial, et je ne serais pas étonné que Yngve l'ait conservé. Gunnar était quelqu'un que Yngve et moi admirions beaucoup, nous espérions toujours qu'il serait là quand nous rendions visite à grand-mère et grand-père à Kristiansand, ou qu'il les accompagnerait quand ils venaient chez nous. Quand j'entrai dans l'adolescence, il était marié et avait sa propre famille, habitait dans un lotissement et passait les jours fériés d'été dans un cabanon acheté par grand-mère et grand-père en 1950 et dont il avait ensuite hérité. Il parlait beaucoup, avait toujours une blague à faire, physiquement il ressemblait à Yngve et on pouvait compter sur lui ; les dix dernières années de la vie de grand-père et grand-mère, c'était lui et sa femme qui avaient été présents pour les aider au quotidien. Quand papa commença à lâcher son emprise sur moi et sur tout le reste, le rôle de Gunnar dans ma vie changea. Il était bien sûr toujours le même, je pense, mais mon regard sur lui se transforma. Il était celui qui comprenait les choses. À cette époque, je commençai à écrire pour des journaux locaux, et je me fis remarquer, ce qui, je le vis, ne lui plaisait pas beaucoup, j'étais alors sur une mauvaise pente, je séchais l'école, buvais trop, fumais du hasch

de temps en temps – des excès inavouables que, pour je ne sais quelle raison, je pensais que Gunnar avait observés, contrairement aux autres personnes de mon entourage, et ma relation avec lui en fut marquée. Pendant les années qui suivirent mon départ de la maison à dix-huit ans, je n'eus pas beaucoup de contacts avec lui, mais quand je lui rendais visite, je voyais que ses enfants avaient confiance en lui, qu'aucune lueur de peur ne passait dans leurs yeux quand ils le regardaient, et cela m'inspirait beaucoup de respect à son égard. Quand j'eus une vingtaine d'années, alors que papa sombrait dans l'alcoolisme, Gunnar devint pour moi le parangon de la bonne conduite et de l'honneur, que, par contraste avec mon père, je voulais imiter, et je donnai ainsi à Gunnar presque le rôle de père, tout en me constituant une sorte de surmoi. Si la table de la cuisine était recouverte de bouteilles de bière et de bouteilles de vin, je pensais : qu'est-ce que dirait Gunnar s'il voyait cela ? Si pendant quelques mois j'avais manqué les cours, je me disais : qu'est-ce que Gunnar dirait ? Chaque fois que je faisais quelque chose de transgressif, Gunnar surgissait dans mes pensées. Cela n'avait rien à voir avec sa personne, cela venait de ce que je m'imaginai, moi, mais cette idée était bel et bien fondée : l'été où j'écrivis ce qui allait être le début de mon roman, je vivais chez ma mère à Jølster, j'avais vingt-huit ans et, un après-midi où j'avais rendu visite à la sœur de grand-mère, Borghild, et parlé avec elle de la vie à la campagne dans l'ancien temps, parce que je voulais utiliser ces informations dans mon roman, Gunnar avait fait irruption chez ma mère pour lui faire des reproches, comme quoi j'étais un vaurien et un fainéant dont on ne tirerait jamais rien. Mon père était incapable de me prendre en charge, donc c'était à ma mère de le faire, pensait-il, en tout cas elle ne devait pas encourager ce rêve irréalisable que j'avais d'écrire. Mais il y avait aussi de la souffrance dans ces reproches, me dis-je, et j'étais partagé : d'un côté, je voulais devenir écrivain et étais désireux de tout

sacrifier pour atteindre cet objectif, de plus j'étais attiré par la transgression et depuis mon adolescence je haïssais le monde des bourgeois et des conservateurs ; de l'autre, la transgression m'emplissait d'angoisse, et l'attraction qu'exerçaient sur moi la bourgeoisie, l'établissement et l'ordre était tout aussi puissante ; c'est essentiellement pour cette raison que je m'étais marié et avais finalement suivi le cursus universitaire. Mon père ne se souciait absolument pas de moi, c'est pourquoi, quand Gunnar débarqua pour condamner mon style de vie, il en ressortit tout de même quelque chose de positif : au moins se préoccupait-il de ce que je faisais.

Et peut-être lui aussi se sentait-il partagé. Quand papa mourut dans la maison de grand-mère et que je me rendis à Kristiansand pour tout nettoyer et m'occuper de l'enterrement, il m'invita à passer une journée dans son cabanon pour faire une pause, et nous fîmes une randonnée ensemble, au milieu des prairies et des arbres, il me raconta alors que papa avait été pour lui, et on aurait pu croire qu'il se rapprochait de moi en me livrant ces confidences. Plus tard cet été-là il avait à nouveau rendu visite à maman, ils avaient l'habitude de passer leurs vacances à quelques heures de route de chez elle, et il nous avait couverts d'éloges, Yngve et moi, en lui disant combien nous avions bien géré la situation à la mort de papa. Mais, quelques semaines plus tard, mon premier roman était sorti et du coup tout était redevenu comme avant. Mon père apparaissait dans le livre, ainsi que ses frères, pas ostensiblement mais suffisamment pour que tous les proches comprennent tout de suite qui avait servi de modèle à mes personnages. Par conséquent, quand j'envoyai le livre à Gunnar, j'y ajoutai une courte lettre où je décrivais rapidement ma relation avec papa et où j'exprimais tout le respect que j'avais pour lui en tant que père. Je le fis dans le désir d'adoucir sa réaction, parce que je savais comment il allait accueillir le roman. Le livre provoqua sa fureur, mais, au lieu de me téléphoner ou de m'envoyer une

lettre, il téléphona à ma mère pour me descendre en flèche. Elle refusa d'être tenue pour responsable de mes actes ou de mes écrits et lui dit que j'étais un homme adulte et qu'elle ne pouvait pas intervenir dans cette histoire. Il m'appela cependant six mois plus tard quand le roman obtint le prix de la critique, je séjournais alors dans un hôtel à Oslo et je venais juste de recevoir le prix quand un homme téléphona et se présenta sous un nom que je ne reconnus pas. Mais la voix m'était familière et je compris rapidement que c'était Gunnar au bout du fil, il s'était présenté sous le nom que j'avais donné à l'un des frères du père dans le roman. Il voulait me féliciter et, bien qu'il demandât si nous avions bu un peu de vin pour fêter le prix, ce fut en somme une conversation agréable. Nous nous revîmes ensuite à l'enterrement de grand-mère puis au moment de la liquidation de son héritage, et, un été, alors que j'étais chez maman avec Linda, Vanja et Heidi, il sonna à l'improviste à la porte, juste pour dire bonjour, nous dit-il, vous prendrez bien un café, proposai-je, non, non, on est en route vers le sud, répondit-il, entrez un moment, asseyez-vous cinq minutes, dis-je, non, on ne peut pas, du coup nous restâmes debout dans le jardin à échanger des formules de politesse pendant deux ou trois minutes avant qu'ils ne retournent à leur voiture et ne reprennent la route. Linda et les petites dormaient à l'étage, je lui demandai s'il voulait que je les réveille, pour qu'ils puissent au moins voir mes enfants, mais il refusa aussi, c'était trop de dérangement. Après leur départ, Linda et moi rîmes de ce petit intermède, puisque visiblement ils n'étaient venus que par devoir.

On en était là au moment de lui envoyer mon nouveau roman. Je savais qu'il n'allait pas être content, et l'imaginer en train de lire le livre m'emplissait de peur. Mais il n'y avait pas d'échappatoire. C'est pourquoi, le dernier jour du mois de juillet 2009, un mois et demi avant la parution du roman, je pris place devant mon PC et je lui écrivis une lettre.

*Cher Gunnar,*

*Cela fait longtemps depuis la dernière fois. J'espère que tout va bien pour toi et les tiens. Je suis allé à Kristiansand au printemps pour un séminaire sur le théâtre, et j'avais bien pensé passer vous voir, mais il a fallu que je prenne d'urgence l'avion pour me rendre à un enterrement à Alesund – la sœur de Sissel, Ingunn, était morte – et j'ai manqué de temps. Le beau-frère de Sissel, Magne, celui qui était marié avec Kjellaug, est mort lui aussi au printemps, l'année a été dure pour maman. Ici à Malmö tout va bien, nos trois enfants vont au jardin d'enfants maintenant et Vanja rentre à l'école à l'automne prochain, les années les plus difficiles de la petite enfance seront bientôt derrière nous.*

*Mais ce n'est pas pour te raconter tout cela que je reprends contact avec toi. C'est parce que j'ai écrit six romans autobiographiques – les trois premiers sortiront à l'automne, les trois autres au printemps suivant –, ils traitent de différentes périodes de ma vie et, par principe, tous les noms et les événements sont authentiques, ce qui veut dire que ce qui est raconté s'est vraiment passé, jusque dans les moindres détails. Le premier tome paraîtra fin septembre, il se divise en deux parties : la première se passe à Tveit pendant l'hiver et le printemps 1985, c'est-à-dire à l'époque où maman et papa se sont séparés et où papa a commencé sa nouvelle vie avec Unni; la seconde raconte les jours à Kristiansand après sa mort. Tu figures dans la première partie, tu me conduis chez un ami le soir du Nouvel An, ainsi que dans la seconde, quand Tove et toi venez nous aider à tout ranger et tout laver. L'image que tu donnes, toi, est évidemment sympathique, puisque c'est ce que je pense de toi, ce n'est pas là le point difficile et douloureux – il réside dans le fait que je rends publique toute la vie intime de notre famille, ce que ni toi ni les autres n'avez demandé. D'un autre côté, il s'agit d'un livre sur mon père et moi, c'est le sujet du roman, mes efforts pour le comprendre et ce qui lui est arrivé. Pour traiter ce sujet, je suis obligé de toucher au cœur, à cet enfer*

*qu'il a instauré à la fin, quand non seulement il s'est détruit lui-même et a détruit sa maison, mais aussi les dernières années de grand-mère, sans compter la façon dont il a nui à tous ses proches. Pourquoi s'est-il conduit ainsi? Qu'est-ce qui l'y a poussé? Était-ce latent chez lui depuis toujours, déjà là quand nous étions petits? Je ne sais pas si tu le sais, mais mon père a eu une sorte d'emprise sur moi pendant toute ma vie, même après sa mort, et pour raconter mon histoire, je suis obligé de creuser. Que cette histoire appartienne aussi aux autres, dont, et peut-être en premier lieu, toi, je le regrette vivement, mais je n'ai pas trouvé d'autre solution. Toute cette déchéance, tout ce naufrage, c'est l'œuvre de papa, il n'y a pas d'autre coupable, mais il m'est impossible de décrire la situation sans décrire aussi son entourage. C'est comme ça. Dans les jours qui viennent, je vais envoyer le manuscrit à tous ceux qui y tiennent un rôle. Yngve l'a déjà lu en entier, et maman aussi. Maintenant je te l'envoie à toi, il figure en pièce jointe. Si tu désires que ton nom soit changé et que ce qui touche à ton environnement reste anonyme, je le ferai bien sûr. Ce n'est pas difficile, mais le problème n'est pas là : il est que ce que tu souhaitais garder enfoui, loin du regard des autres, va désormais être mis en lumière et exposé publiquement. Je le répète, je suis désolé, mais il s'agit de mon père, c'est mon histoire que je raconte, et malheureusement, c'est à ça qu'elle ressemble.*

*Bien à toi,*

*Karl Ove*

Les premiers jours je consultai ma boîte mail plusieurs fois par heure. Chaque fois que le téléphone sonnait, l'angoisse me submergeait. Toujours rien. Je le pris pour un signe favorable, il avait lu le roman et réfléchissait à sa réponse et à sa réaction. Soit c'était là l'explication, soit il était parti dans son cabanon.

Ce n'est que le cinquième jour que j'eus de ses nouvelles. Quand je vis son nom dans ma boîte de réception, je quittai ma chaise et j'allai sur le balcon pour fumer et rassembler tout

mon courage. Les enfants étaient à la crèche, l'appartement était paisible, seul le bourdonnement de la ville me parvenait. Le pire qui puisse se produire, me dis-je, était qu'il soit furieux contre moi d'avoir écrit ce que j'avais écrit. Mais cela passerait. Il fallait juste faire avec jusqu'à ce que cela passe.

Je ne pouvais défaire ce que j'avais déjà fait. Non seulement j'avais pris cette décision, mais je l'avais tenue et j'avais travaillé pendant plus d'une année. La volonté d'un seul individu ne pouvait rien y faire.

Telles étaient mes pensées. Mais il en allait tout autrement de mes sentiments. Je ressentais la même chose que quand, petit, j'avais fait quelque chose de mal. Ce dont j'avais peur alors, c'était que papa se fâche. C'était le pire pour moi. Quand je quittai la maison et devins adulte, la peur était toujours là et je fis tout mon possible pour la réprimer. Papa ne vivait plus dans le voisinage, la crainte de sa fureur se projeta alors sur tous les autres : j'avais vingt ans et je redoutais toujours que quelqu'un ne se mette en colère contre moi. Cette peur ne disparut jamais. Quand je partis et déménageai à Stockholm à l'âge de trente-trois ans, la peur était toujours en moi. Linda, que je rencontrai alors, et avec laquelle j'eus des enfants ensuite, était pleine de tempérament et souvent déraisonnable lors de ses crises, je les laissai m'anéantir complètement, en effet, dès qu'elle élevait un tant soit peu la voix, l'anxiété m'envahissait et la seule pensée dont j'étais capable était qu'il fallait tout faire pour que celle-ci disparaisse. Même à quarante ans, assis sur mon balcon en cet après-midi d'août 2009, je craignais encore que quelqu'un ne se mette en colère contre moi. Comme je lui avais donné une bonne raison de le faire, j'étais bouleversé et submergé par la souffrance au point de ne pas savoir comment j'allais y survivre.

La peur panique que quelqu'un ne s'énerve contre moi était une peur d'enfance, elle n'appartenait pas au monde des adultes, elle était invouable, mais quelque chose en moi

n'avait jamais sauté le pas, n'était jamais devenu adulte, ne s'était jamais endurci comme il aurait fallu, si bien que ce sentiment infantile subsistait dans l'esprit de l'adulte que j'étais aujourd'hui. L'homme adulte, moi, était sous l'emprise de la violence des sentiments de l'enfant d'autrefois, cela pouvait faire si mal que c'en était insupportable, même si je me savais adulte, et que cette peur et tout ce qui l'entourait étaient profondément honteux. Comment était-ce possible? Si j'avais construit un moi fort et solide, qui se serait fait confiance, j'aurais pu dire : je fais ci ou je pense ça, et si un autre a une autre opinion, cela ne me touche absolument pas. S'il doit y avoir un conflit, eh bien, j'accepte le conflit. Mais je n'avais pas un moi fort et solide, il ne se faisait pas confiance, il s'était entièrement construit à partir de ce que les autres pensaient. Ce que je pensais moi-même était secondaire. Je vivais toujours dans le monde que papa avait érigé pour moi, où toutes mes actions consistaient essentiellement à ne pas faire quelque chose de mal. Ce qui était mal n'était pas fixé par des règles précises, mais par ce que lui, à tout moment, pouvait décider. J'avais transféré ces circonstances à ma vie d'adulte, où elles n'existaient plus ailleurs qu'en moi. Mais papa était mort, et ce depuis onze ans. Tout cela je le savais, mais ce savoir ne m'était d'aucune aide, il se frayait un chemin à travers ma conscience et n'en faisait qu'à sa tête. La seule chose que je pouvais faire, c'était l'affronter et le supporter.

Je me levai et retournai dans la chambre, où m'attendait l'ordinateur. J'ouvris le message. Il était court et semblait inoffensif.

*Bonjour, Karl Ove.*

*Aurais-tu l'amabilité de m'envoyer l'adresse mail de ton ou tes contacts dans ta maison d'édition?*

*Gunnar*

Je le lus plusieurs fois et essayai de le déchiffrer. Il n'avait pas écrit « Cher » comme moi je l'avais fait, mais, s'il avait été furieux, aurait-il commencé son message par « Bonjour, Karl Ove » ? Le point après mon prénom indiquait clairement le manque d'enthousiasme, sinon il aurait mis un point d'exclamation – ce qui, je le savais, ne correspondait ni à son tempérament ni à sa personnalité – ou du moins une virgule, ou alors rien. La virgule, ou son absence, aurait été neutre et normale, mais le point disait quelque chose, on aurait dit qu'il me claquait la porte au nez. L'emploi de « Aurais-tu l'amabilité » allait dans la même direction. « Aurais-tu l'amabilité » était formel, trop formel pour une relation oncle-neveu, je compris alors qu'il désapprouvait le manuscrit. En même temps, l'expression faisait partie des formules de politesse d'usage et elle semblait prouver qu'il n'était pas furieux, me dis-je, sinon ne s'en serait-il pas abstenu ? Le fait qu'il n'ait rien écrit avant de signer, ni « Salutations », ni « Bien à toi », ni rien d'autre d'amical, confirmait l'impression de la phrase d'ouverture, qu'il s'agissait d'une démarche neutre et formelle. Je savais qu'il ne m'avait jamais aimé, qu'il m'avait toujours considéré comme un poseur, quelqu'un qui voulait être différent des autres par principe, quelqu'un qui se prenait pour ce qu'il n'était pas, qui était dépourvu de tout sens de l'ordre et de la responsabilité, et les termes sobres de ce court message en disaient plus sur son mépris que sur ce qu'il pensait du roman. Qu'il demande mes contacts à la maison d'édition, c'était une bonne chose, cela montrait qu'il voulait leur exposer ses réclamations à eux, et pas à moi. J'avais redouté plus que tout une confrontation directe avec lui. S'il leur écrivait, ce ne serait sûrement pas pour les insulter.

J'écrivis l'adresse mail et le numéro de téléphone du directeur de la maison d'édition, Geir Berdahl, et ceux du directeur littéraire, Geir Gulliksen, et je les envoyai à Gunnar. Puis j'allai dans mon bureau. La masse de travail qui m'attendait

était énorme, impossible à évaluer. J'avais envoyé en avril mille deux cents pages à mon éditeur, nous étions convenus qu'il s'agirait d'un seul roman et qu'il paraîtrait à l'automne, mais il était devenu de plus en plus long et je pensais qu'il y aurait encore trois cents pages supplémentaires, ce qui soulevait la question de la forme sous laquelle il sortirait. J'en avais discuté par téléphone avec Geir Gulliksen. Était-il possible de publier un gros roman de mille cinq cents pages ? Tout était possible, répondit-il. On pouvait aussi envisager de le publier en deux tomes qui sortiraient soit en même temps, soit à quelques mois d'intervalle. Même si c'était plus rationnel et impliquait que je reçoive deux acomptes, ce qui avait une importance indéniable, notre situation financière ayant été, pour employer un euphémisme, chancelante ces dernières années, je préférerais pourtant le publier en un seul volume. Ce serait un scoop, le roman norvégien le plus long. Geir dit qu'il allait en discuter avec ses collègues de la maison d'édition et qu'il me rappellerait. Ce qu'il fit deux ou trois heures plus tard. Il m'annonça alors qu'il allait me faire une proposition de la part de Geir Berdahl, probablement irréaliste, que cela n'allait peut-être pas me plaire, mais que cela valait tout de même la peine d'y réfléchir.

— Dis-moi vite !

— Nous le publierions en douze tomes. Nous sortirions un livre par mois pendant un an. Nous pourrions trouver un arrangement avec les lecteurs qui le désireraient, peut-être un abonnement. Qu'en penses-tu ?

— C'est une idée fantastique ! dis-je. C'est magnifique !

— Oui, cela me plaît aussi. Mais ce ne sera pas facile pour nous. Il va falloir financer cette solution d'une manière ou d'une autre. Je vais y travailler, on va voir comment on pourra s'arranger.

— Ce sera comme pour Dickens ou Dostoïevski. Un roman-feuilleton ! J'aime bien l'idée que ça sorte en série. Le groupe

The Wedding Present a sorti un single tous les mois pendant un an, et à la fin de l'année ils les ont tous rassemblés dans un album. Ce sera comme un gimmick, mais pourquoi pas ?

— C'est un roman un peu spécial. Ce qui explique que nous lui réservions une place spéciale. Pense à la réception de ce roman ! Comment vont faire les critiques ? Réagiront-ils à chaque sortie ou quand tout sera publié à la fin de l'année ?

— C'est vraiment génial, Geir ! Salue Berdahl de ma part et remercie-le.

— C'est une bonne idée, et je vais essayer de la réaliser le mieux possible. Cela va me prendre un peu de temps. Mais disons que je m'en occupe et que l'on se rappelle dans quinze jours ?

Après avoir raccroché, je retournai à mon bureau et me mis à partager le roman en douze sections. S'il atteignait mille cinq cents pages, chaque partie comprendrait autour de cent vingt-cinq pages. Je repérai les endroits qui pouvaient clore une partie et où une autre pouvait commencer. C'était la première fois depuis toute cette année de travail que je ressentais quelque chose qui ressemblait à de la joie ou à de l'enthousiasme. Je me représentai la couverture d'un bel ouvrage, avec seulement le titre, comme au XIX<sup>e</sup> siècle. Des bulletins d'abonnement dans les journaux et les revues que l'on pourrait découper et envoyer à la maison d'édition, comme on le faisait dans mon enfance.

Presque trois semaines s'écoulèrent avant le coup de téléphone de Geir. Il me dit que cela ne marcherait pas pour les douze parutions, d'un point de vue pratique, que c'était impossible à financer. Il proposait une sortie en six fois. Trois à l'automne, trois au printemps suivant. Je regimbai, j'avais du mal à renoncer à l'idée des douze tomes à l'année, je le suppliai presque de reconsidérer la question, il comprenait, dit-il, mais c'était vraiment trop compliqué à monter, cela risquait de couler la maison, d'après ce que j'avais compris. Six volumes, ce

serait déjà difficile, mais il avait réussi à présenter tous les livres en même temps pour obtenir le soutien du ministère de la Culture afin de réduire le risque financier.

— Bravo, dis-je. Comment as-tu fait? N'y a-t-il pas un règlement qui stipule qu'une seule œuvre littéraire peut être achetée par auteur et par an?

— Si. J'ai dû argumenter un peu. Mais c'est un projet spécial. On m'a écouté.

Quand la décision fut arrêtée, je dus diviser à nouveau le roman. En principe, j'aurais pu réduire les parties de douze à six en les réunissant par deux, pour que chaque livre comporte deux cent cinquante pages. Mais comme ce nombre de pages correspondait à un roman norvégien moyen et que l'idée de l'abonnement et du feuilleton avait disparu, cela semblerait un peu bizarre d'arrêter abruptement le récit du premier volume pour le reprendre dans le deuxième. Six romans impossibles à lire séparément, ce n'était pas une bonne chose. Je devais redistribuer les parties autrement pour faire en sorte que chaque roman soit autonome, donc définir six romans que l'on pourrait lire aussi comme un long récit qui se suivait. Quand je m'y employai, le premier roman atteignit quatre cents pages, le deuxième cinq cent cinquante et le troisième trois cents. Je n'aurais ensuite plus de matière. Si je procédais ainsi, il me faudrait alors écrire trois nouveaux romans en dix mois. Mais c'était faisable, ces six derniers mois j'avais écrit à peu près dix pages par jour, ce qui voulait dire environ cinquante pages par semaine, puisque j'avais interdiction de travailler le week-end. Si je retranchais dix pages pour les contretemps, je produirais cent soixante pages par mois. Si j'écrivais plutôt une moyenne de cent cinquante pages, je passerais deux ou trois mois sur un roman et je pourrais finir trois romans dans les temps – j'aurais même un mois supplémentaire en cas d'imprévu.

Je brûlais presque d'impatience et d'excitation quand je m'installai devant mon ordinateur et me plongeai dans les

documents. Il était évident que diviser le texte en tomes indépendants ne se ferait pas tout seul, il fallait que je récrive les débuts et les fins, les passerelles et les transitions, que je déplace ou supprime certains passages, mais ce ne serait pas très difficile, les parties étant déjà différentes en elles-mêmes, puisque j'avais toujours essayé de me dépeindre au moment où les événements se produisaient et d'insérer les analyses au plus près possible de l'âge que j'avais. L'âge de dix ans correspondait aux petites choses de la vie, vingt-neuf à la musique pop, trente-cinq à la paternité. Excellent! Six romans! Ah, j'allais mettre le feu!

Cet après-midi d'août, lorsque je me mis au travail après avoir lu le bref message de Gunnar, le premier roman était presque prêt à être imprimé. Je venais, après avoir envoyé le livre au comité de lecture, de transformer ce récit, à l'origine fragmenté et éclaté, de l'année que j'avais passée seul avec mon père à l'âge de seize ans en un récit continu et cohérent, et la seule chose qui me restait à faire, me semblait-il, était de changer éventuellement quelques noms selon le souhait de certains. J'avais grosso modo terminé le deuxième roman, il restait juste à travailler la fin, ensuite Geir le lirait une dernière fois et, quand je l'aurais revu en tenant compte de ses remarques, ce roman aussi serait prêt à être imprimé. Le troisième demanderait encore beaucoup de travail. Il n'était pas terminé, il était beaucoup trop anecdotique, manquait de lignes directrices, de cohérence, sauf pour la chronologie.

Le plus grand défi, lorsque l'on écrit une autobiographie, semble être de choisir les éléments importants parmi toute la matière à traiter. Dans la vie, tout est important, tout est pertinent en soi, parce que tout existe, et tout coexiste – les seize grandes stations pétrolières au large du détroit de Galtesund dans les années soixante-dix, le prunier sous ma fenêtre, le travail de maman place Kokkeplassen, le visage de papa que j'apercevais quand il passait en voiture, l'étang où nous allions faire du patin en hiver, les odeurs de la maison des voisins, la mère

de Dag Lothar quand elle nous avait préparé un milkshake, la mystérieuse voiture qui stationnait un soir à Ubekilen, tout le poisson que nous mangions au déjeuner, le balancement des pins du voisin sous les violents vents d'automne, les accès de fureur de papa quand j'appuyais mon genou sur son siège dans la voiture, les gaufres du mardi, mon amour enflammé pour Anne Lisbeth, les ballons de football que maman et papa nous avait achetés lors de vacances en Allemagne, le mien avec des hexagones verts et rouges, celui d'Yngve avec des hexagones jaunes et rouges, comment, un jour au parc, nous avions shooté le plus fort possible en l'air pour essayer d'atteindre l'hélicoptère militaire qui passait alors à très basse altitude. Ce dernier souvenir avait apporté avec lui une foule d'autres souvenirs – ainsi, durant le voyage des parents en Allemagne, j'avais habité chez mes grands-parents paternels et Yngve chez nos grands-parents maternels, une semaine dont je me souvenais avec une incroyable acuité, surtout les jours que nous avons passés dans le cabanon. Comme une couronne tressée de souvenirs, imbriqués les uns dans les autres, toute mon enfance reposait en moi. Écrire avait consisté à repêcher ces souvenirs au fond de moi pour les transformer en mots et, tant que cette transformation se faisait de l'intérieur vers le « semi-extérieur », c'est-à-dire en retranscrivant les mots tels qu'ils me venaient, il n'y avait aucun problème, mais en faire un roman impliquait que les souvenirs soient exportés ailleurs, vers un autre, le lecteur. L'important, c'était la communication, autrement dit établir à partir du singulier une connivence, et le roman en était l'une des formes pertinentes. La poésie en était une autre, moins évidente, parce que pratiquée par un petit nombre. La qualité était liée à l'exclusivité et tout ce qui concernait la « grande » et la « petite » littérature, la littérature populaire et la littérature élitiste, entraient en jeu. Plus large était l'objectif du récit, plus forte était la connivence qui s'instaurait, plus il était facile de la saisir, et moindre devenait le défi, en ce sens que les

efforts et l'adhésion du lecteur devenaient plus légers. C'est là que survenait le problème de la simplification. Un roman qui doit parler sincèrement de la réalité ne peut être trop simple, il doit contenir un élément d'exclusivité dans son message, qui ne soit pas commun ni partagé par tous, en d'autres termes quelque chose de singulier, et il y avait un espace entre la singularité extrême du fou, dont les litanies sont intransmissibles et incompréhensibles à tout autre que lui-même qui les trouve incommensurablement pertinentes, et les formules et clichés du genre romanesque, devenus clichés parce qu'ils sont connus de tous ; et c'est dans cet espace que se déployait la littérature. L'idéal absolu pour un écrivain étant d'écrire un texte qui puisse fonctionner à tous ces niveaux. Les seuls qui, selon moi, y sont parvenus sont les auteurs des deux premiers Livres de Moïse, la Genèse et l'Exode, et Shakespeare. *L'Iliade* et *l'Odyssée* ont pu autrefois entrer dans cette catégorie, mais ce qui a eu alors un large écho, une épopée en vers, est maintenant caduc, comme si toute la pertinence du genre avait irrémédiablement sombré. Je ne pensais pas à toutes ces questions quand je travaillais mon propre texte, mais le problème était bien réel et tenace : comment transformer ces souvenirs presque inépuisables en un récit d'une seule pièce ? Et comment faire pour qu'il reste fidèle à la singularité de mes souvenirs ?

Je me plongeai çà et là dans mon texte mais je n'arrivais pas à rassembler mes idées, ni à lire vraiment ce que j'avais sous les yeux, je manquais totalement de concentration, je ne pensais qu'à Gunnar et à sa réaction. Après un quart d'heure infécond, je me levai et quittai mon bureau. Dans le couloir j'entendis l'ascenseur monter. C'était sûrement Linda ; à cette heure-ci, il n'y avait quasiment aucune activité dans l'immeuble. J'attendis sans bouger, entendis la porte de l'ascenseur s'ouvrir, et une seconde après elle fit irruption dans le couloir. Elle était vêtue de sa robe marinière bleu et blanc, elle avait mis de l'ombre à paupières et du rouge à lèvres. Elle portait un sac dans chaque

main et son petit sac à dos noir. Une aura de vivacité et d'énergie l'entourait ; après avoir posé ses sacs par terre, elle se haussa sur la pointe des pieds pour m'embrasser puis se pencha pour enlever ses chaussures rouges, tout en bavardant à propos de ses achats.

— Je suis allée à Granit, ils avaient les boîtes pour archiver les papiers dont je t'avais parlé, pour le courrier, une pour toi et une pour moi. Comme ça, les lettres et les factures ne traîneront plus partout. Tu veux voir ?

J'acquiesçai et elle sortit du sac deux boîtes qui ressemblaient à des tiroirs.

— Tu les trouves bien ?

— Très bien. Et dans ce sac-là, qu'est-ce qu'il y a ?

— Une robe de seconde main de chez Myrorna, une écharpe et une jupe. C'était pas cher, ça ne coûtait presque rien. » Elle sortit les trois pièces et les mit devant elle, l'une après l'autre. « C'est bien ? demanda-t-elle à nouveau.

— Oui, répondis-je.

— Ça ne m'a presque rien coûté.

— Ç'aurait été bien aussi si ça t'avait coûté quelque chose, dis-je. Ce n'est pas le problème.

— Quel est le problème alors ?

— Il n'y en a pas.

— Si, allez, dis-le. Au fait, tu as mangé ?

Je fis un geste de dénégation.

— On peut manger les spaghettis et les boulettes d'hier, on les réchauffe ?

— Oui.

— Mais dis-moi ce qu'il y a. Qu'est-ce que tu voulais dire ? Il y a quelque chose qui ne te plaît pas ?

— Non, ce n'était pas ça.

Elle fit face au miroir, tenant la robe devant elle.

— Elle est *vraiment* magnifique. On chauffe les restes au micro-ondes ?

— Je vais le faire.

J'allai dans la cuisine, sortis la sauce du réfrigérateur, la versai sur les pâtes, les disposai sur deux assiettes et en fis réchauffer une au micro-ondes tout en regardant par la fenêtre – les chatoulements de rouge des toits, qui semblaient incroyablement proches, le ciel bleu clair au-dessus. Je ressentis une pointe de mauvaise conscience qui remontait à mon enfance à l'idée de rester enfermé par un si beau jour. C'était une des choses que papa n'aurait pas tolérées. Dès qu'il faisait beau, il fallait absolument sortir. Moi, comme un imbécile, je tournais en rond sur le terrain sans trouver aucun camarade avec qui jouer, sans rien pour m'occuper, c'étaient les vacances, beaucoup étaient partis en excursion pour la journée soit en bateau, soit en voiture, ou bien ils vivaient de plus grandes aventures. Je ne pensais qu'à mes livres qui m'attendaient à l'intérieur et je marchais en pleurant et en m'apitoyant sur moi-même.

— Comment as-tu passé la journée? demanda Linda en se mettant à table et en étalant le journal devant elle.

— J'ai reçu un mail de Gunnar, répondis-je.

— Ah? Qu'est-ce qu'il dit?

— Rien. Il me demande seulement l'adresse de mon éditeur. Mais ça a suffi pour que je n'arrive plus à travailler.

— Tu ne devrais pas t'en faire autant.

Je respirai un grand coup. Elle me regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je ne pensais pas que tu aimais tellement faire les courses. Je pensais que c'était la pire des choses pour toi.

Elle me dévisagea.

— Parfois tu es vraiment pingre, dit-elle.

— Pingre?

— Tu n'es pas content pour moi? J'étais tout simplement de bonne humeur, et je me suis dit que j'allais m'acheter un petit truc pour partir en voyage. En plus, la boîte de rangement pour le courrier, cela fait des mois que j'y pense. N'est-ce

pas une bonne chose de réglée? Pour avoir un peu plus d'ordre dans la maison?

— Si.

— Très bien.

Elle continua à lire.

Me regarda.

— Tu achètes tous tes vêtements chez Spirit, du coup tu paies un pantalon mille cinq cents couronnes. Je ne t'ai jamais fait le moindre reproche.

— C'est parce que c'est avec mon argent.

— Que nous aurions pu utiliser à autre chose. Les vêtements que j'achète moi coûtent un tiers des tiens, si ce n'est un quart.

— D'accord, d'accord. Ce n'était pas pour l'argent. Oublie. La dernière chose dont j'aie envie, c'est ergoter.

— Je n'ai pas envie d'ergoter non plus.

Le micro-ondes tinta. Je sortis l'assiette et la posai devant elle au moment où elle se levait pour allumer la radio.

— Allez, on est réconciliés, dis-je en mettant l'autre assiette dans le micro-ondes, que je réglai sur quatre minutes avant de le refermer.

— Karl Ove, je t'aime. Bien sûr qu'on est réconciliés.

— OK.

Elle continua à lire le journal. La radio diffusait les informations. Un bourdonnement montait du micro-ondes, où l'assiette verte pleine de spaghettis tournait tranquillement. Je sortis des couteaux et des fourchettes, deux verres, et je remplis une carafe d'eau.

— C'est toi qui vas chercher les enfants aujourd'hui? demanda-t-elle.

J'attendis pour lui répondre qu'elle lève la tête et me regarde.

— Oui, dis-je en montrant le plus de réticence possible. Si tu ne peux pas, j'irai.

— Bien sûr que je peux. Mais j'ai déjà fait le matin. C'est à toi de faire l'après-midi.

Je baissai les yeux sans répondre. Le micro-ondes tinta à nouveau, je sortis mon assiette, la posai sur la table et commençai à manger. Linda me regarda, repoussa le journal, et se mit elle aussi à manger. J'avais fini au bout de quelques minutes, la nourriture était tiédasse et ne présentait aucun autre intérêt que celui de nous remplir l'estomac. Sans m'occuper de Linda qui continuait son repas, je me levai de table pour aller sur le balcon, où je m'affalai, les pieds sur la balustrade, me versai une tasse de café et allumai une cigarette. Dans notre couple, la règle de base était que nous partagions tout. Selon cette règle, il était juste que j'aie cherché les enfants si elle les avait accompagnés le matin. Il y avait quand même une différence : moi, pendant la journée, je travaillais, alors qu'elle non. Ce même jour, je m'étais levé à cinq heures et demie du matin pour pouvoir travailler avant que les enfants ne se lèvent, et je l'avais aidée à trouver leurs habits et à les préparer avant qu'ils ne partent au jardin d'enfants, puis je m'étais remis au travail, pendant qu'elle, elle était allée dans un café, avait acheté des vêtements et deux boîtes de rangement pour les papiers. Si l'on considérait que, dans une journée, le temps consacré aux enfants et celui consacré au travail représentaient chacun cinquante pour cent, je faisais donc soixante-quinze pour cent de l'ensemble, tandis que Linda n'en faisait que vingt-cinq. Quand nous nous disputions, d'ordinaire je le lui faisais remarquer. Mais je n'avais pas l'intention de me disputer avec elle, alors je m'étais abstenu.

Je regardai la ville. Sur le mur d'en face on voyait apparaître le logo de Mercedes, sans doute reflété par des rayons de soleil sur une voiture qui stationnait en bas – je n'en étais pas sûr, mais il me semblait que ce n'était pas la première fois, il devait donc s'agir d'un individu qui se garait toujours à la même place. Beaucoup, beaucoup plus loin, une grue se profilait au-dessus des toits. Je pouvais les distinguer, toutes les dénivellations étaient visibles ; si un homme marchait sur un

toit, je pouvais le voir, même s'il se tenait à des kilomètres, son corps sombre rendu net par la lumière du ciel.

J'écrasai ma cigarette dans le pot de fleurs retourné qui me servait de cendrier, vidai le fond de ma tasse de café et rentraï. Quand je passai près de la cuisine, je vis Linda au téléphone. Je m'arrêtai pour écouter avec qui elle parlait. Helena, devinai-je après quelques secondes. Elle croisa mon regard et me fit une sorte de petit salut en levant la main, je lui souris et me rendis dans la chambre pour consulter ma boîte mail. Il était deux heures et quart, je m'installai devant mon ordinateur. Je disposais d'une demi-heure avant de partir.

Aucun message.

Soulagé, je m'allongeai sur le lit et contemplai le plafond. Il était trop tard pour se mettre à quoi que ce soit. Une légère odeur de nourriture, plutôt nauséabonde, remplissait la chambre. Quand nous avions emménagé dans cet appartement, j'avais d'abord cru que cela venait de chez le voisin, mais j'avais compris ensuite que l'odeur, qui passait par le système de ventilation, provenait du fast-food chinois au rez-de-chaussée. Je me levai pour ouvrir la porte du balcon puis me recouchai. Les bruits de la ville montaient dans la pièce. Des pas se firent entendre dans le couloir, s'arrêtèrent devant les toilettes, une porte s'ouvrit et se referma. Le vieux saxophoniste qui avait l'habitude de s'installer près d'une statue à quelques mètres de notre porte d'entrée, là où le flot des passants qui traversaient la place était le plus fourni, se mit à jouer. Il jouait toujours le même morceau, un extrait d'une minute d'une mélodie quelconque, supposant sans doute que son public changeait constamment. Qu'un individu, sept étages plus haut, entende toujours les mêmes notes, pas seulement à longueur de journée, mais à longueur de mois, ne lui avait pas traversé l'esprit.

*Diii di daaa da dididi daaa.*

*Diii di daaa da dididi daaa.*

*Diii di daaa da dididi daaa.*

Je fermai les yeux. On tira la chasse d'eau dans les toilettes, la porte s'ouvrit, les pas s'arrêtèrent devant le miroir du couloir. Était-elle en train de s'admirer ou de fouiller dans le tas de lettres qui s'accumulaient sur la petite table contre le mur?

*Ba daaa!* C'était le bruit du téléphone quand on le replaçait sur sa base.

Avait-elle emporté le téléphone aux toilettes? Ou bien l'avait-elle posé précipitamment sur la petite table, et le remettait-elle seulement maintenant à sa place?

Elle vint jusqu'à la chambre.

J'ouvris les yeux et la vis dans l'embrasure de la porte.

— Je peux aller les chercher, dit-elle. Puisque tu seras tout seul avec eux pendant quelques jours.

— J'y vais, dis-je. De toute façon je n'arrive plus à travailler, comme ça tu peux faire ta valise ou ce que tu veux.

— Tu es sûr?

— Il faut que je te le répète?

— D'accord, d'accord. Tu vas les chercher, et moi je les conduis demain tôt avant de partir.

— Ton train part à quelle heure?

— À neuf heures et demie, répondit-elle en s'installant devant l'ordinateur.

Elle allait voir Helena et son nouveau mari Fredrik dans un coin perdu du centre de la Suède et y resterait jusqu'au week-end où Geir et Christina devaient nous rendre visite. Je ne connaissais pas Fredrik mais, d'après ce que j'avais entendu dire, il était l'exact opposé du précédent compagnon d'Helena, le charmeur et plutôt louche Anders. Fredrik était pompier, commandant des interventions de secours à Stockholm, il avait acheté une maison dans la région de Dalarna, l'avait démontée et transportée à Uppsala, où il l'avait reconstruite, planche par planche, si méticuleusement que l'on avait vu un reportage sur le sujet dans des magazines de décoration. C'était tout ce que je savais de lui. Et que Heidi, qui l'avait rencontré une

fois, en avait un peu peur. Elle l'avait pourtant coiffé quand ils étaient venus à la maison et Helena lui avait dit que c'était donc impossible qu'il lui fasse peur, mais Heidi avait répondu qu'elle avait peur de lui, même quand elle le coiffait. Helena en riait encore. Heidi l'adorait, se collait toujours contre elle pour être bien sûre de bénéficier de toute son attention, et elle lui racontait tout ce qui s'était passé depuis la dernière fois. Elle lui parlait aussi au téléphone et faisait souvent des dessins qui la représentaient. Heidi était attirée par tout ce qui brillait et étincelait, elle aimait plus que tout se faire belle, elle pouvait changer de tenue jusqu'à cinq fois par jour, et elle avait trouvé en Helena un vrai modèle de glamour.

— Ça va te faire plaisir d'être un peu seule ? dis-je.

Elle le reconnut franchement.

— Mais vous commencerez sûrement à me manquer après une ou deux heures de train. Tu es sûr que vous ne voulez pas venir avec moi ?

— Non, il faut que je travaille. En plus je pense que c'est bien pour toi d'être un peu sans les enfants.

— Tu as sûrement raison. Et Helena s'occupe toujours si bien de moi.

— Parfait, dis-je en me levant. Je crois que je vais y aller.

— Tu rentres directement à la maison ou tu passes à l'aire de jeux avant ?

Je haussai les épaules.

— Tu ne pourrais pas me téléphoner quand vous y serez ? Comme ça je pourrai vous rejoindre ?

— Si. À tout de suite.

— À tout de suite.

Nous allâmes à Magistratparken, le parc que les enfants appelaient le « parc normal ». Il nous arrivait aussi d'aller au « parc de l'araignée » dans Pildammsparken, au « parc du requin » près de Møllevangen, et à Lugnet, à quelques rues de la

maison. Il y en avait aussi un autre dans Pildammsparken, un autre plus bas dans Slottsparken, que nous appelions le « bois du troll », et un autre plus loin près de la caserne des pompiers, où nous allions rarement mais qu'ils aimaient bien parce que les équipements de jeu y étaient extraordinaires. L'essentiel de leur vie en plein air se déroulait dans ces parcs. Ils passaient le reste du temps à l'intérieur, soit au jardin d'enfants, soit à la maison. Je n'aimais pas trop cet état de fait, qui ne correspondait pas du tout à l'éducation que je voulais leur donner. Mais nous n'avions pas le choix, nous manquions d'argent pour acheter une maison, nous ne pouvions pas obtenir de prêt, car j'étais fiché à la banque. D'un autre côté, ils n'avaient absolument pas l'air d'en souffrir lorsque je voyais émerger leurs frimousses entre les feuilles d'un arbre qu'ils appelaient l'« arbre à grimper ». Je m'installai un peu plus loin sur l'un des trois bancs et feuilletai un journal que j'avais acheté pour m'occuper, tout en jetant régulièrement des coups d'œil sur tous les gamins présents de façon à toujours localiser les trois miens. Vanja était entièrement fiable, et je ne croyais plus que Heidi pourrait se sauver, mais John était encore imprévisible, il pouvait se mettre soudain à traverser la pelouse en direction de la route qui longeait le parc, et si, immergé dans ma lecture, je ne le suivais pas du regard, ce serait prendre le risque de ne plus le trouver parmi les autres petits quand je lèverais les yeux; en élargissant mon champ de vision, je pourrais alors découvrir une petite silhouette de cinquante centimètres au loin, en train de foncer tout droit vers la chaussée.

Pour l'instant il était bien là et il se dirigeait vers une balançoire en hurlant de toutes ses forces pour m'appeler. Je le rejoignis, l'installai sur la balançoire, que je tirai en arrière, et le regardai dans les yeux. Es-tu prêt? lui demandai-je. Oui, répondit-il avec le plus grand sérieux. Quand je le balançai, il rit. Dix fois, lui dis-je, et je commençai à compter. Lorsque je m'arrêtai à dix, il protesta et, quand il comprit que j'étais bien

décidé à le faire descendre, il s'accrocha à moi, une lueur de panique dans les yeux. Non, non, non! Je le mis par terre et il se coucha sur le ventre en cachant sa tête dans le sable et en hurlant. Lorsque je me rassis sur le banc, il pleurait toujours. Des sanglots à fendre le cœur, comme s'il était un orphelin battu qui n'avait rien mangé depuis une semaine. Je localisai Heidi et Vanja, allumai une cigarette et repris mon journal. Mon inconscient avait certainement enregistré la situation qui allait se produire, puisque, quelques secondes plus tard, j'abaissai mon journal : le père qui se dirigeait vers la balançoire avec son fils serré dans ses bras était en train de l'y installer. Un gros bonhomme lançait un petit bonhomme, comme un gros bateau lance à la mer un petit bateau, pensai-je. Mais juste en dessous de la balançoire, John était toujours couché de tout son long, et il n'avait pas du tout l'intention de se pousser. Je fonçai vers lui. Pousse-toi maintenant, lui dis-je. Il y a d'autres enfants qui veulent la balançoire. Il ne répondit pas, ses épaules étaient secouées de sanglots. Je le soulevai comme une tortue, le déplaçai de quelques mètres et le reposai à terre. Allez, lui dis-je, va jouer maintenant. Puis je retournai à mon banc. J'avais mauvaise conscience, j'aurais dû le reconforter un peu et arrêter ses larmes, mais d'une part sa frustration avait entraîné chez lui une réaction démesurée et je ne voulais pas qu'il croie que c'était la bonne manière d'affronter une difficulté, d'autre part ma stratégie était d'intervenir le moins possible dans leurs affaires quand nous étions dehors, je voulais qu'ils se débrouillent tout seuls.

Mais il n'y avait pas que les enfants pour réagir de manière démesurée. Quand je pensais à la façon dont j'avais traité Vanja, alors qu'elle était toute petite comme j'avais pu le voir sur les photos datant de cette époque, je me sentais écrasé de culpabilité. Comment avais-je pu me mettre dans une telle rage contre ce petit lutin? La sortir de son landau pour la reposer brutalement sur le sol, fou de frustration et de colère,

alors qu'elle n'avait qu'un an et demi et qu'elle n'y était pour rien? C'était la pensée la plus douloureuse qui soit. Comment avais-je pu me conduire ainsi? Qu'est-ce qui m'était passé par la tête? Comment pouvait-on perdre son sang-froid à ce point? Je ne voyais pas combien elle était petite, je n'avais plus aucun recul, Vanja, Linda et tout mon entourage étaient entraînés dans un chaos intérieur où le déraisonnable devenait raisonnable et l'injuste juste. Je n'avais aucun élément de comparaison, je n'avais que ces repères.

John avait cessé de pleurer, mais il était toujours couché face contre terre. Il fallait que je lui trouve une porte de sortie. La grande balançoire était justement libre, je lâchai mon journal et j'allai vers lui.

— On essaie la grande balançoire, d'accord?

— Ouiii, dit-il.

— Viens alors.

Il se releva et me suivit en essuyant ses larmes de la main, ce qui lui laissa une traînée noire sur les joues. La grande balançoire ressemblait à un panier, plusieurs enfants pouvaient y tenir, les miens en tout cas aimaient y monter et regarder vers le ciel pendant qu'ils se balançaient d'avant en arrière à toute vitesse. Quand je soulevai John pour l'y installer, Heidi et Vanja accoururent.

— On veut monter aussi!

— Il y a John avec vous, dis-je. Je ne peux pas balancer trop fort. D'accord?

— D'accord, dit Vanja.

— D'accord, dit Heidi.

Je les soulevai et tirai la balançoire en arrière autant que je pus.

— Prêts?

— Oui.

— Sûrs?

— Oui, papa. Vas-y! dit Vanja.

Je les balançai.

John cria pour m'arrêter.

— Veux pas!

J'arrêtai la balançoire, le soulevai et le descendis. Il me tendit les bras. Je l'ignorai, tirai la balançoire en arrière, il se mit à hurler.

— Oh, quelle tête de mule, lui dis-je en le soulevant.

Je le tenais d'un bras et je balançais les filles de l'autre. Son corps était délicieusement tiède. Il posa la tête contre mon épaule. La balançoire revint vers moi, je la poussai en arrière. Les filles étaient couchées sur le ventre, avec la tête qui dépassait, et elles regardaient vers la route. Leurs robes et leurs cheveux volaient dans le vent. Partout les petits rampaient, marchaient, sautaient, grimpaient, les parents les dominaient de leur taille, certains arborant des lunettes de soleil et tenant des portables, d'autres plongés dans les activités de leur progéniture. Au-delà de l'aire de jeux s'étendait une grande pelouse, de hauts arbres se dressaient tranquillement, gorgés de soleil, et projetaient des cercles d'ombre sur tous ceux qui avaient choisi d'aller au parc cet après-midi-là. Des jeunes pour la plupart, presque uniquement des Blancs. Beaucoup se prélassaient seuls sur l'herbe près de leur vélo ; à voir comment ils avaient roulé leur pantalon et enlevé leur chemise ou leur tee-shirt, on comprenait que c'était improvisé, une impulsion subite en quittant le travail avant de rentrer à la maison. D'autres étaient en groupes, pour la plupart des lycéens ou de jeunes étudiants. Il y avait aussi quelques couples couchés sur la pelouse, enlacés et complètement absorbés l'un par l'autre. À l'autre bout du Pildammsparken, derrière l'ancien stade de football, il y avait plus d'immigrés, des familles entières qui pique-niquaient dehors et qui passaient la soirée ici, et de temps en temps le son des tambours surgissait de la lumière du soleil comme de la profondeur d'un rêve. La façon dont les ombres s'allongeaient le soir et dont le soleil se couchait, ni sur la mer, ni sur

la forêt, mais sur la ville, avait aussi quelque chose de magique, pensais-je dans ces moments-là. Le monde se délitait en se gorgeant de soleil, je le ressentais, les relations entre les choses disparaissaient, tout se retrouvait sur le même plan. C'était la mission de la culture de définir les relations, les rapports de hiérarchie et de rassembler ce qui était éparpillé selon des modèles choisis pour leur donner du sens. C'est pourquoi nous avons les romans, les films, les séries télévisées, la poésie et le théâtre, et aussi les journaux, les informations à la télé et les revues hebdomadaires. Qu'une culture née dans un paysage écrasé de soleil, sous un ciel brûlant, le long d'une berge fertile, veuille classer le monde d'une autre façon et créer d'autres modèles qui fassent sens, c'était une évidence. Où se trouvait la différence, je ne le savais pas, elle était si grande que leur langue sonnait à mes oreilles comme si on se raclait la gorge pour cracher et que les lettres de leur alphabet ressemblaient pour moi davantage à une rangée de buissons dans le désert qu'à une écriture, mais j'avais le pressentiment que ce devait être impénétrable pour commencer et que les choses s'ouvriraient ensuite à mesure que la langue deviendrait compréhensible, sans que ce soit jamais naturel, comme pour nous, et que sûrement ce ne serait jamais possible ni souhaitable de tout comprendre. Parce que le rôle essentiel que la culture a joué dans les relations entre les hommes, ce tissu de crispations, d'exacerbations et d'exclusions, était si fin et complexe que la plupart des gens appartenant à cette culture n'étaient habitués qu'aux nuances qui concernaient leur propre couche sociale mais ne connaissaient que superficiellement celles des autres. Mais tout avait sa signification particulière, c'était la définition de la culture. Le tissu d'un pantalon signifiait quelque chose, la largeur de la jambe de pantalon signifiait quelque chose, le motif du rideau de la fenêtre signifiait quelque chose, des yeux soudain baissés signifiaient quelque chose. La manière particulière de prononcer un mot signifiait quelque chose. Ce que

l'on savait d'un sujet ou d'un autre signifiait quelque chose. La culture imprégnait le monde en créant des différences, et les différences, où reposent toutes les valeurs, changeaient d'une culture à l'autre. Que les ensembles homogènes deviennent de plus en plus importants et les cultures de plus en plus semblables était une pensée accablante, en tout cas pour quelqu'un comme moi, qui adorais les différences et qui étais attiré par l'impénétrabilité. C'était ce qu'il y avait de remarquable au Japon, qui était resté isolé pendant des siècles et avait développé une culture extraordinairement singulière, quasiment hermétique pour nous, bien qu'elle existât sous nos yeux. Que cette culture se dissolve dans l'Occident et disparaisse, en devienne seulement une variante, serait une énorme perte, pareille à l'extinction d'une espèce animale. Mais le monde occidental était si puissant et de nature si expansive qu'il prendrait bientôt possession du monde entier, pas par la force, comme au temps du colonialisme, mais par des promesses. Dans une perspective à long terme, j'étais contre l'immigration, contre le multiculturalisme, contre presque toute forme d'assimilation. À plus court terme, pour ce qui concernait la réalité concrète du quotidien de là où j'habitais, Malmö, il était difficile de ne pas voir l'immigration comme un énorme réservoir de ressources, je voyais combien la ville explosait de vie et d'énergie, par comparaison avec Stockholm par exemple, où les immigrants habitaient dans des banlieues tristes et où l'on ne rencontrait quasiment que des visages blancs dans le centre-ville. Bien sûr, Malmö était délabrée, bien sûr il y avait beaucoup de pauvreté, mais, en même temps, elle palpait de tous les contraires qui devaient et pouvaient s'unir, et pour tous ceux qui y grandissaient, ce devait être un cadeau, tant d'expériences différentes, de milieux se côtoyant, cette multitude de choses à faire, à faire pour la première fois, dans l'excitation particulière et l'énergie engendrées par la nouveauté.

«Je les envie pour ça, avait dit Linda un soir, récemment,

alors que nous avions dîné dans un coin de l'immense parc et que nous rentrions nous coucher avec les petits.

— Pour quoi? avais-je demandé.

— D'être dans le parc avec toute leur famille. Les parents, les grands-parents, les enfants et les petits-enfants, les oncles et les cousins.»

Elle m'avait montré tout un groupe de personnes rassemblées autour d'un barbecue, une vingtaine environ, les vieux étaient assis sur des chaises, les jeunes gambadaient et jouaient. D'autres groupes semblables étaient dispersés sur la pelouse. Cela sentait partout la fumée et la viande cuite.

«C'était comme ça aussi ici avant, avais-je dit. Il y a trois générations environ. À la campagne en tout cas. Ma grand-mère l'a connu. D'accord, ils ne faisaient pas de barbecue dans les parcs, bien sûr. Mais ils vivaient ensemble dans de grandes familles.

— Cela semble tellement sympathique. On a l'air de quoi avec notre petite famille nucléaire? Il n'y a que nous! Imagine, si on avait été nombreux, imagine combien cela aurait été différent!

— Oui. Mais ce n'est quand même pas l'enfer, si?

— Non, bien sûr, ce n'est pas ce que je veux dire. C'est juste que...

— Tu es une romantique. Tu vois l'aura qui les entoure et tu voudrais l'avoir.»

Elle avait fait un geste de dénégation.

«Je ne veux pas *avoir* cela. Mais c'est comme si... oui, comme s'ils étaient entourés de tellement plus de vie.

— On a déjà eu ta mère chez nous. Et maman est venue souvent aussi. Tu semblais plutôt contente quand elles partaient.

— C'est vrai. Mais tout est centré sur *nous*, toi, moi et les enfants. Imagine si on avait un groupe dans lequel se fondre!»

Derrière nous le soleil était rougeoyant et pendait comme un colifichet au-dessus des toits, je retrouvais des souvenirs,

puis je regardai John pour savoir si par extraordinaire il s'était endormi contre mon épaule, mais je croisai ses yeux grands ouverts et reculai d'un pas.

— Maintenant j'en ai assez, dis-je aux filles.

— Mais papa! protesta Vanja. On vient juste de commencer!

— *Encore un peu, mon petit papa\**, supplia Heidi.

— Non, répondis-je.

Je posai John par terre pour rejoindre mon banc, quand j'aperçus Linda qui marchait vers nous à travers la place ronde gravillonnée et entourée de murets au milieu du parc.

— Maman arrive, dis-je.

Les filles dégringolèrent de la balançoire pour aller à sa rencontre, John aussi se mit à courir vers elle et elle eut un grand sourire heureux, puis elle les serra tous les trois contre elle. Pas du tout comme quand je rentrais à la maison et que, allongée dans son lit, elle ne les entendait pas crier « coucou » ou « maman ? ».

Je me rassis sur le banc et repliais mon journal pour le glisser sous le landau quand une angoisse soudaine me saisit.

Qu'est-ce qui l'avait causée?

Je regardai Linda, elle marchait vers moi, les enfants autour d'elle. Ce n'était pas à cause de ça.

Le roman.

Bien sûr. Le roman.

— Hello, dit Linda.

— Hello, lui répondis-je. Tu as un peu de monnaie?

— Non, je ne crois pas. Pourquoi?

— On pourrait aller s'acheter des glaces au kiosque là-bas. Mais j'ai seulement vingt couronnes. Peut-être qu'ils prennent la carte?

— Oui, ils le font maintenant.

— Qui veut une glace? demandai-je en regardant les enfants.

Quelques secondes plus tard, pendant que nous marchions sous les arbres vers le feu tricolore, je raisonnai mon angoisse,

me dis que je n'avais rien écrit de fâcheux sur ceux qui étaient en train de me lire, me rappelant que j'avais d'abord eu peur de la réaction d'Yngve, mais que finalement cela avait tourné au mieux.

— Comment ça s'est passé au jardin d'enfants aujourd'hui ? dit Linda.

— Bien, je crois. Je n'ai pas demandé. En tout cas ils étaient contents de me voir.

Nous nous arrê tâmes au croisement. Linda et Heidi se disputaient le droit d'appuyer sur le bouton du feu, Vanja les bouscula et le pressa triomphalement. Heidi se mit à pleurer.

— C'est toi qui appuieras la prochaine fois, lui dis-je.

— *Vanja m'a poussée\**.

— Ce n'est pas bien, Vanja, dit Linda. Mais maintenant on va s'acheter une glace.

Heidi resta sur place, tête baissée, quand nous traversâmes la route. Je revins en arrière, la pris dans mes bras et la portai jusqu'au kiosque.

— Pourquoi on porte Heidi et pas moi ? demanda Vanja.

— Parce qu'elle pleurait, dis-je. Mais je te porterai au retour.

Je passai la tête dans l'ouverture et, ne voyant personne, je fis tinter la petite sonnette brillante qui était sur le comptoir.

La réaction de Jan Vidar était celle qui m'angoissait le plus. Il avait toujours quinze ans pour moi, et je n'avais pas tout à fait montré notre monde sous son meilleur jour. Peut-être lui le jugeait-il fantastique quand il y repensait ? Peut-être avait-il enjolivé le passé ?

Une femme, une Roumaine d'après son apparence, sortit d'un petit local à l'arrière et se plaça devant moi.

— Bon, dis-je en regardant les enfants. Vous me montrez ce que vous choisissez ? Vite. » Je levai les yeux vers la femme. « Deux cafés pour commencer. Un au lait.

— Je veux... un Calippo, dit Vanja.

— Celui au Coca ou le vert ? demandai-je.

— Le vert.

— Et un Calippo aux fruits, dis-je à la femme aux cheveux noirs.

— *Moi aussi j'en veux un\**, dit Heidi.

— Deux, dis-je. Et toi, John, tu veux bien me montrer du doigt ce que tu veux?

Il indiqua un sandwich. Qu'il soit sûr de son choix, je n'en étais pas convaincu.

— Et un sandwich.

Elle récapitula, je lui montrai ma carte bancaire, elle approcha un petit lecteur et tapa sur deux ou trois touches. J'insérai ma carte, la femme disparut vers le congélateur. Sur le sentier derrière les quelques tables et chaises parut un jeune homme en surpoids avec un petit chien. Je vis que Vanja le fixait des yeux. Il était si gros qu'il avait sûrement droit à une allocation d'invalidité, pensai-je. Un short bon marché, kaki, une casquette militaire, un tee-shirt noir. Tout son corps tremblait quand il marchait, ses membres aussi ballottaient. Je tapai mon code. La femme se redressa.

— Quelle race de chien c'était, Vanja? demandai-je en validant.

— Un terrier, je crois, dit-elle.

Heidi était assise sur les genoux de Linda, sous le parasol, à l'ombre. John avait grimpé sur une chaise et essayait d'enfoncer une paille, aplatie à une extrémité, dans une fissure de la table.

— *Il n'y a plus de Calippo aux fruits\**, dit la femme. *Au Coca, ça ira\*?*

— Pas de problème.

Le petit lecteur se mit à couiner et une bande de papier sortit lentement comme d'un trou noir. La femme me tendit les trois glaces, détacha le ticket de caisse, je fis quelques pas vers les petits et donnai à chacun sa glace, et quand je revins au comptoir, elle me tendit deux tasses de café en carton et un

reçu. Je donnai une tasse à Linda, qui était en train de déballer les glaces, m'assis et sirotai mon café.

Gunnar avait été furieux à la sortie de *Ute av verden* (« Hors du monde »). Mais c'était la première fois que je publiais quelque chose, c'était un grand bouleversement, il avait dû avoir un choc en se reconnaissant dans l'un des personnages. Plus de dix ans étaient passés depuis, et le fait que mon dernier roman ait été sélectionné pour le Grand Prix de littérature du Conseil nordique avait pu changer beaucoup de choses ; je n'étais plus quelqu'un qui gaspillait son temps à des rêves d'écriture, j'étais un écrivain reconnu au niveau non seulement national mais aussi international, si l'on peut dire, le peu qui avait paru sur mes livres dans les journaux étrangers avait certainement été retranscrit dans le *Fædrelandsvennen* : l'article du *Frankfurter Allgemeine*, où mon roman était qualifié de chef-d'œuvre, et peut-être aussi celui du *Guardian*, même si ce dernier était plus ambigu. Gunnar n'allait pas aimer que j'aie écrit sur papa et grand-mère mais, dans ce que j'avais écrit sur lui, il n'y avait absolument rien de négatif, il s'en sortait bien, mes mots étaient empreints de respect.

— Je suis nerveuse à l'idée de voyager, dit Linda. Je me sens un peu angoissée.

Un homme âgé passa près de nous à vélo – quelque chose tapait dans les rayons et l'une des pédales frottait contre le garde-chaîne.

— Parce que tu vas prendre le train ? demandai-je.

— J'ai toujours été nerveuse avant un voyage, depuis que je suis toute petite.

— Qu'est-ce que tu as dit, maman ? demanda Vanja.

— Juste que je suis nerveuse parce que je vais voyager.

— Pourquoi ?

— Oui, moi aussi ça m'intrigue, dis-je. C'est plutôt bien d'avoir des papillons dans le ventre.

— Dire que je suis allée toute seule jusqu'à Hydra quand j'avais sept ans, dit-elle. Cela semble incroyable.

— Ça l'est, confirmai-je.

— De quoi vous parlez ? demanda Vanja.

— Je suis allée toute seule sur une île grecque, je n'avais pas plus de deux ans de plus que toi aujourd'hui. C'est vrai, je n'étais pas complètement seule, je voyageais avec une famille, mais il n'y avait ni papa ni maman.

— C'étaient les années soixante-dix, dis-je. On traitait autrement les enfants à cette époque.

— Mais c'était exagéré, même pour les années soixante-dix, répliqua Linda.

— Est-ce que je t'ai raconté la première fois où j'ai voyagé tout seul ?

Elle secoua la tête.

— C'était aussi dans les années soixante-dix. Mais je n'ai pas été aussi héroïque que toi. C'était ma première année d'école. J'ai raté le bus scolaire. Je pleurais et le concierge de l'école est venu me voir. Nous avons la chance d'avoir un concierge génial et nous allions le voir souvent dans son local. Bref, il m'a dit que je n'avais qu'à prendre le prochain bus. Il partait dans le sens inverse mais, comme c'était une île, il finirait à coup sûr par passer près de notre maison. Je me suis assis dans le bus. Je ne connaissais personne. Et quand nous avons tourné à gauche au lieu de tourner à droite, j'ai été pris de panique. J'ai complètement oublié ce que le concierge m'avait dit, ou alors je ne lui faisais plus confiance ; en tout cas j'ai eu si peur que j'ai appuyé sur la sonnette. Le bus s'est arrêté et je me suis retrouvé en plein milieu d'une route inconnue à au moins dix kilomètres de chez moi.

— Qu'est-ce que tu as fait alors ? dit Linda.

— Il y avait un autre garçon qui était lui aussi descendu du bus. Je lui ai dit que j'étais perdu et il m'a proposé de l'accompagner chez lui. C'est ce que j'ai fait. Une maison sombre juste

à côté de la route. Son père a téléphoné au mien et mon père est venu me chercher.» Je regardai Vanja. «Ton grand-père, lui dis-je.

— À toi et à toi aussi, dit Linda à Heidi et à John.

— Je sais, dit Vanja. Il est mort.

J'acquiesçai.

— Il est mort avant que je sois née, reprit-elle.

— Le père de maman est mort aussi, dit Heidi.

— Il est mort le soir du Nouvel An, précisa Vanja.

— C'est vrai, dis-je en regardant Linda.

Elle sourit.

— Mais tu l'as rencontré, Vanja, dit-elle.

Vanja acquiesça d'un air sérieux.

— Deux fois, dit-elle. À Stockholm.

— Moi, je suis née à Stockholm, dit Heidi.

— Tu as raison, répondit Linda en la serrant contre elle.

Le lendemain matin je me levai à quatre heures et demie, éteignis la sonnerie stridente du réveil, attrapai le tas de mes vêtements et les emportai dans le couloir pour ne pas réveiller Linda, j'allai chercher les deux journaux qui gisaient sur le sol devant la fente de la porte, je mis le café en route, lus les pages culturelles et sportives et mangeai une pomme en attendant que le café soit prêt. Puis j'en bus une tasse et sortis fumer une cigarette sur le balcon. Le ciel était brumeux, le gris de l'aube flottait encore entre les immeubles en contrebas et l'atmosphère était crue; on était déjà à la mi-août, l'automne approchait.

J'allumai une autre cigarette pour gagner le plus de temps possible avant de me mettre au travail, mais je l'écrasai à la moitié et rejoignis mon bureau, ouvris l'ordinateur, m'installai, allumai la lampe fixée par une pince à une étagère de livres, fouillai dans la pile de CD posée à côté sur le sol, choisis *Giant Steps* de The Boo Radleys, et en une seconde je fus plongé dans l'ambiance de cette époque – Bergen dans

les années quatre-vingt-dix –, je n'avais pas écouté une telle musique depuis, pour la bonne raison que je ne voulais pas être confronté à ces sentiments-là. Je restai un long moment à me demander si j'allais changer de disque ou pas, tout en ouvrant le manuscrit du deuxième roman, dont je fis défiler les pages. Non, la musique ne convenait pas. Je pêchai *1972* de Josh Rouse à la place, c'était doux et joyeux, ça rappelait la musique de gare et c'était parfait pour commencer la journée.

Une heure plus tard, j'entendis une porte s'ouvrir. J'éteignis la musique et écoutai. Quelqu'un trottinait dans le couloir. John ou Heidi sûrement. Sans que cela ait la moindre importance ; si l'un se levait, l'autre suivait aussitôt.

J'ouvris la porte et allai dans la cuisine. John me regarda, son oreiller à la main. Il était six heures moins vingt.

— C'est encore la nuit, dis-je. Va te recoucher.

— *Je ne suis plus fatigué\**, dit-il, avec de la colère dans la voix, comme si je l'accusais de quelque chose.

— Tu veux ton petit déjeuner ? demandai-je.

Il acquiesça. Je l'installai sur sa chaise haute, sortis le muesli du placard, le lait caillé aux myrtilles du réfrigérateur, versai le tout dans un bol et le posai devant lui sur la table, je lui tendis une cuiller, que par chance il accepta.

Des petits pas à nouveau. Je me retournai, Heidi se tenait dans l'embrasure de la porte.

— Bonjour, Heidi.

Elle ne répondit pas, elle me fixait de ses yeux à peine ouverts, les cheveux en bataille.

— *J'en veux aussi\**, dit-elle.

— Bien sûr.

— Hello, Johnny, lança-t-elle.

— Hello, répondit John.

Je sortis une assiette et une autre cuiller.

— Vous pouvez vous débrouiller tout seuls maintenant, non ? dis-je.

Heidi acquiesça et commença à manger. Je retournai dans mon bureau, en laissant la porte entrouverte pour pouvoir les entendre, et j'essayai de me remettre au travail. C'était plus difficile sans musique, mais quelques instants plus tard je me mis à écrire – j'écrivais sur un séjour que Geir Angell et moi avions fait à Søgne, quelques jours après l'enterrement de sa mère, à l'occasion d'une conférence à l'université populaire. Pourquoi je traitais cet épisode, je n'en avais aucune idée, mais j'écrivis sur le sentiment, inspiré par le lieu, que j'avais éprouvé cette nuit-là sous les étoiles hivernales.

— Papa, dit Heidi derrière moi.

Je sursautai et crus que mon cœur allait s'arrêter.

— Qu'est-ce qu'il y a? demandai-je en me retournant.

— Johnny veut descendre de sa chaise.

J'allai dans la cuisine et le soulevai pour le poser sur le sol. Sa couche était si pleine qu'elle pendait entre ses jambes. Je déchirai les attaches, jetai la couche dans la poubelle sous l'évier, lui dis de ne pas bouger – ce qu'il fit –, allai chercher une nouvelle couche dans les toilettes et la lui mis, le tout sous la supervision de Heidi.

— On veut un bain, dit Heidi.

— Hors de question.

— Quoi? dit Heidi.

— Pas de bain.

— Quoi? répéta-t-elle.

C'était sa dernière manie, elle disait « quoi » à tout, cela lui donnait l'air d'être un peu lente. Cela ne me plaisait pas.

— Non, répétei-je. Pas de bain pour l'instant.

Elle me regarda d'un air fâché. Puis elle se tourna vers son frère, qui s'était couché par terre près d'une plinthe et qui se livrait à je ne sais quoi.

— Viens, John, dit-elle. On va aller jouer dans le salon!

Il était six heures cinq. Les bus avaient commencé à circuler. Des bruits sourds et désagréables qui ressemblaient à des

gémissements. J'allai dans la chambre réveiller Linda. Vanja dormait à ses côtés. Elle avait gardé son habitude de se glisser dans notre lit pendant la nuit, parfois même elle y était déjà quand nous allions nous coucher. Nous l'avions bien sûr habituée à dormir dans son propre lit à la naissance de Heidi mais Linda avait pensé que c'était triste pour elle et elle l'avait laissée nous rejoindre ; à partir de ce moment-là elle avait réclamé que l'on se couche près d'elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Mais cela n'avait pas suffi et, dès qu'elle se réveillait et voyait qu'elle était seule, elle nous rejoignait.

— Il est six heures dix, dis-je. Heidi et John sont déjà debout. Tu veux bien te lever pour que je puisse travailler un peu ?

— Hmm, grommela-t-elle.

Je me remis à l'ordinateur, ouvris la boîte mail avec le sentiment que j'avais reçu un message pendant la nuit, mais heureusement ce n'étaient que les actualités envoyées par l'*Agderposten* – je les recevais chaque matin depuis que j'avais essayé de consulter leurs archives à la recherche d'articles sur papa, mais en raison d'une défaillance technique, je n'avais jamais pu y entrer, eux, en revanche, avaient enregistré mon adresse et je n'avais jamais réussi à la supprimer de leur liste. D'un autre côté, c'était agréable d'avoir des nouvelles de cette petite ville tous les matins. Je supprimai le message et tapai mon nom sur Google, rien ; je surfai un peu sans que Linda bouge d'un pouce. Je regagnai le bureau, remis de la musique et tâchai de reprendre là où j'en étais. Mais cette petite interruption avait suffi à créer une résistance. Quand je me mettais au travail le matin, les pensées dérangeantes ne m'avaient pas encore assailli, la transition entre le sommeil et le texte était fluide. Au cours de la journée, je devais rassembler plus de forces pour surmonter les résistances, et dans l'après-midi, la seule possibilité qui me restait était de dormir pour les faire disparaître avant de recommencer dans de nouvelles dispositions.

Cela me prit près d'une heure pour me remettre en route.

À peine quelques minutes après, j'entendis Linda frapper à la porte et elle passa la tête pour me demander s'il y avait des chaussettes propres quelque part ou si je croyais qu'ils pouvaient sortir pieds nus dans leurs sandales. Je me retournai pour lui lancer mon regard le plus glacial. Elle claqua la porte. Je bouillais. J'entendis leurs voix dans le couloir, Vanja et Heidi qui se chamaillaient. Je compris que Linda avait du mal à les gérer tous et en ressentis de la culpabilité, suffisamment pour que je sorte voir ce que je pouvais faire pour l'aider, mais pas assez pour la regarder dans les yeux. Je me plaçai derrière Vanja, attrapai un de ses pieds et lui enfilai sa sandale.

— *Aïe\**, dit-elle.

Ils ne disaient jamais « Aïe » en norvégien, mais toujours en suédois.

Je passai les languettes dans la fermeture puis je les repliai et les fixai sur les velcros ou je ne sais trop quoi pour les fermer.

— Tu leur as mis de la crème solaire? demandai-je.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire aujourd'hui.

— Les dents sont brossées, au moins?

— John, oui. Mais pas Vanja ni Heidi. On n'en est pas encore là.

Je fonçai dans la salle de bains, passai à toute vitesse les deux brosses à dents sous l'eau, y déposai un peu de dentifrice, ressortis, en tendis une à Linda et m'agenouillai devant Heidi avec l'autre à la main.

— Ouvre la bouche.

Elle pinça les lèvres.

Elle le faisait de temps en temps par jeu, mais pas cette fois; elle me toisa d'un œil rebelle.

— Tu trouves que j'ai été trop méchant? demandai-je.

Elle approuva.

— Je ne suis plus fâché, dis-je. Tu veux bien ouvrir la bouche? Aucun succès.

— Tu ne veux tout de même pas que je le fasse de force?

— Quoi?

— Que je le fasse de force. Que je te brosse les dents, même si tu ne veux pas.

— Quoi?

— J'ai fini! dit Vanja en faisant un sourire espiègle à sa sœur.

John essayait d'ouvrir la porte, en se hissant sur la pointe des pieds il avait réussi à attraper la poignée mais il n'arrivait pas à appuyer dessus.

— C'est maman qui va le faire, dit Heidi.

— D'accord, dis-je en tendant la brosse à dents à Linda.

Heidi ouvrit aussitôt la bouche et laissa voir ses dents.

— Bonne journée, alors, lançai-je.

Personne ne répondit.

— Tu pourrais au moins me dire bonne journée, fis-je en regardant Linda.

— Bonne journée. Mais je repasse par la maison avant de partir.

— Ok, dis-je en retournant dans mon bureau.

Je m'assis silencieusement et attendis sans bouger que l'ascenseur arrive en bas avant de cliquer sur le document, qui s'afficha immédiatement sur l'écran.

Linda revint une demi-heure plus tard. Je la rejoignis, elle proposa un café sur le balcon, nous y restâmes dix minutes en fumant une cigarette en silence.

— J'espère que tout va bien se passer ici, dit-elle en s'éloignant dans le couloir avec sa tasse.

— Nous nous débrouillerons très bien.

— Je téléphone ce soir avant qu'ils aillent se coucher, d'accord?

— Bien sûr. Essaie de te détendre un peu. Et salue Helena et...

— Fredrik. Compte sur moi.

Nous nous embrassâmes, elle ferma la porte derrière elle et j'allai consulter ma boîte mail – un message de play.com,

et rien d'autre – avant de me réinstaller à ma table et de me remettre à écrire. Je bavardai au téléphone une demi-heure avec Geir Angell, mangeai des boulettes de poisson au déjeuner, refis du café et, quand je revins du balcon, découvrai un mail de Gunnar.

L'objet était « Viol verbal ».

Pas question de l'ouvrir.

Je me levai et parcourus l'appartement, j'attrapai le téléphone au passage et m'assis sur le balcon pour rappeler Geir Angell.

— Encore toi ?

— Je viens de recevoir un mail.

— De ton oncle ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas copains ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas lu. J'ai trop peur.

— En quoi cela peut-il être dangereux ? Reprends-toi. Arrête de faire l'autruche.

— Il l'a intitulé « Viol verbal ».

— Ah ! Quand même !

— Il faut que je le lise. Autant le faire tout de suite. Écoute : si je te l'envoie, tu le lis et après je t'appelle. Ça te va ?

— Bien sûr.

Nous raccrochâmes et j'allumai une cigarette en regardant les toits. Mon cœur battait si fort que ma poitrine fourmillait.

Viol verbal.

Je bus une gorgée de café. Je songeai à aller faire un tour en ville, laisser le mail de côté un moment, m'installer dans un parc, peut-être, ou faire les boutiques. Mais je savais que l'idée de ce qui m'attendait dans ma boîte de réception allait me torturer et que je ne parviendrais pas à me détendre.

Je me levai pour aller dans la chambre, cliquai sur le message avant même de m'asseoir et le lus le plus vite possible, comme si le pire se trouvait dans la rencontre entre mes yeux et le mail, et pas dans son contenu.

Je m'étais attendu à tout, mais pas à cela.

Je croyais l'entendre crier. Il écrivait que c'était ma mère qui était l'instigatrice du roman. Elle détestait la famille Knausgaard, poursuivait-il, et elle l'avait toujours détestée. Pendant toutes ces années, elle m'avait insufflé cette haine, farci la tête au point de me faire perdre tout contact avec la réalité et de m'amener à écrire cette œuvre ordurière, dégradante, amoral et égocentrique pour se venger de cette famille et pour remplir mon portefeuille. Agir ainsi était bien pire que ce que mon père avait pu, selon moi, me faire subir dans mon enfance. La source de tous mes livres, c'était ma mère, tous étaient empreints de ses désirs de vengeance inavoués. Ils regorgeaient d'erreurs, de descriptions mesquines et révélaient une vision de l'humanité qu'il n'aurait pas pensé trouver dans sa famille. Tout ce qu'il me fallait, c'était une bonne thérapie.

Il écrivait aussi qu'il tenait le directeur de la maison d'édition pour responsable, qu'il irait porter plainte et réclamerait des dommages et intérêts si le manuscrit était publié. Le mail n'était pas signé.

Après l'avoir lu, c'est à peine si je parvins à me lever. Je n'arrivais plus à penser lucidement. Il fallait à tout prix que je parle avec quelqu'un, c'était la seule chose dont j'étais sûr ; je tapai l'adresse de Geir Angell et lui transférai le mail. Puis je me mis à arpenter l'appartement. Je me postai devant la fenêtre du salon et jetai un coup d'œil sur la place, allai dans la cuisine et examinai les toits, allai dans la chambre des enfants, regardai autour de moi, les lits superposés de Vanja et Heidi, le lit à barreaux de John, sortis de la pièce, allai dans la salle de bains, fis couler l'eau du lavabo et me lavai les mains, retournai dans le salon, ouvris la porte sur le grand balcon, le soleil avait commencé à briller et il faisait chaud, prenant appui sur la rambarde, je me penchai en avant pour regarder tous les gens qui passaient le long des façades, relâchai ma prise puis me remis à faire les cent pas, et je pris alors une décision – il y

avait une pièce jointe avec le mail, une lettre, je pouvais aussi bien la lire, de toute façon, cela ne pouvait pas être pire.

La lettre était adressée à Sissel Norunn Hatløy, ma mère. Il indiquait qu'il venait juste de lire le dernier manuscrit de «l'écrivain», donc moi. C'était un livre d'un genre tel qu'il ne trouvait pas de mots pour transcrire ce qu'il pensait de moi. Mais il le fit quand même. La pire dénonciation que l'on puisse imaginer. J'étais imbu de moi-même, j'étais un misérable patenté et j'étais mauvais. Le plus bizarre, écrivait Gunnar, était que ceux que j'avais agressés représentaient la famille Knausgaard, alors qu'elle, ma mère, s'en tirait bien. Pas un reproche à son encontre de la part de l'écrivain. Pourquoi? Lui avait une tout autre image d'elle : elle nous avait délaissés, Yngve et moi, pendant toute notre enfance, elle n'avait pensé qu'à elle et à ce qu'il appelait son ego pseudo-philosophique, que maintenant je reprenais à mon compte. Aucune considération pour les autres, seulement pour elle-même. Aucune empathie, aucune bienveillance, juste de l'égoïsme. Elle aurait dû être un guide pour papa quand nous avions le plus besoin d'elle, mais cela n'avait pas été le cas. Gunnar appelait cela de la négligence parentale. C'était là le cœur de l'affaire, l'essentiel. Je ne l'avais jamais compris, parce qu'elle m'avait retourné la tête. Je croyais tout ce qu'elle disait, et comme elle haïssait les Knausgaard, moi aussi. Il décrivait ensuite, telle que la scène apparaissait dans ses souvenirs, l'entrée de ma mère dans leur famille.

Il était alors encore un gamin, et la présence de maman avait dû lui faire forte impression, car il utilisait des mots très forts pour décrire son allure, elle était dépeinte comme si froide et si effrayante que l'on aurait pu croire que c'était une statue de glace. Selon lui, elle n'était pas chaleureuse, n'avait aucun charme, ne participait pas à la vie de famille et se mettait toujours dans un coin pour lire des revues, de temps en temps elle regardait les autres de travers tout en tétant sa cigarette.

Elle ne communiquait avec personne, et envers les petits de son entourage – il pensait sûrement à lui-même – elle n’avait jamais un mot gentil. Cela avait continué, elle ne l’avait jamais invité chez elle quand il était devenu adulte, n’était jamais venue rendre visite à ses enfants à lui, et pour ce qui était de sa propre mère, si sociable et si chaleureuse, apparemment elle ne la supportait pas. Il écrivait qu’il avait de la peine pour son grand frère qui devait vivre avec elle, il se demandait pourquoi elle était devenue comme cela, comment elle pouvait dégager une telle froideur, et il se rappelait un voyage qu’il avait fait quand il avait douze ans pour aller la voir dans sa famille à elle, dans le Vestland. Sa mère, ma grand-mère maternelle donc, il la décrivait comme autiste, pleine de complexes et manquant de confiance en elle. L’endroit où ils habitaient, il le qualifiait de taudis, une maison de paysans. Quand il avait vu ma grand-mère, il avait compris comment un besoin maladif de reconnaissance avait pu se développer chez sa fille et comment son fils, mon oncle Kjartan, avait fini par écrire des poèmes sur les corbeaux, qu’apparemment il considérait comme aussi ridicules que stupides et minables. Ma mère n’avait pas appris dans son enfance ce qu’elle aurait dû apprendre, à savoir la compassion, le souci des autres, la capacité de créer un nid douillet, et elle m’avait transmis tous ces manques, à moi qui souffrais des mêmes insuffisances.

Il lui adressait cette lettre pour souligner qu’elle était toujours responsable de celui qu’il appelait « ton fils asocial », moi, vu la façon dont j’avais perdu les pédales. Il me comparait à papa, écrivait que j’étais aussi peu fiable que lui et que je souffrais du même dédoublement de la personnalité. Puis il me comparait à maman, écrivait que j’étais aussi cynique et aussi dénué d’empathie qu’elle. Mais est-ce que cela ressortait dans le livre ? Non, justement, cette perspective, la vraie, avait été totalement gommée. La responsabilité de maman dans la débâcle de papa était pourtant évidente pour ceux qui

voulaient bien la voir, pensait-il. Papa n'avait jamais trouvé auprès d'elle ce dont il avait besoin, c'est-à-dire de l'amour, de l'intimité, de la confiance, de l'affection. Cela, il l'avait déjà constaté et déjà compris à l'âge de douze ans, mais son frère, donc papa, l'avait compris trop tard.

Pour terminer, il lui demandait de m'ordonner d'arrêter mon projet, puis de me trouver une place dans un hôpital psychiatrique. Si elle ne le faisait pas et que le livre parût quand même, il réclamerait des dommages et intérêts. Il avait bien l'intention de contrer cette agression haineuse que subissaient les Knausgaard, et dont elle était l'instigatrice, par tous les moyens possibles.

La lettre n'était pas signée de son nom mais en sa qualité de frère de mon père.

Je me couchai sur mon lit et restai là, totalement inerte. C'était la seule chose dont je fusse capable pour le moment. Dans quel état j'étais et ce que j'éprouvais, je ne m'en souviens plus, c'était il y a un an et demi, et je ne suis plus sous l'effet de cette angoisse explosive. Je peux l'analyser rétrospectivement, mais je ne peux plus la ressusciter. Quand je relis ces lettres, je suis pris d'un grand malaise, elles confirment ce que j'avais toujours su, toujours ressenti, mais en comparaison avec la violence qui m'explosa à la figure à cette époque ce n'est quasiment rien. Cette fois-là, ces jours d'août 2009, cela m'avait complètement paralysé. Si j'avais eu le moindre soupçon qu'une telle fureur m'attendait, j'aurais pu m'y préparer, et en adoucir l'effet, ou, ce qui était le plus probable, j'aurais tout simplement abandonné le roman, mais pendant que j'y travaillais, je n'avais jamais imaginé, même pas un seul instant, une réaction d'une telle violence.

Le téléphone sonna dans le couloir.

C'était sûrement Gunnar.

Lui parler était au-dessus de mes forces. J'étais dans le même

état que quand, petit, j'avais fait quelque chose de mal et que j'entendais papa ouvrir la porte. Il arrive. Il arrive.

Mais ce pouvait aussi être Geir Gulliksen ou Geir Berdahl, puisqu'ils avaient eux aussi reçu le message.

Je me relevai et me précipitai dans le couloir. Au moment où j'atteignis le téléphone, il avait cessé de sonner. Je le soulevai et consultai le journal des appels.

Le nombre « 10 » apparut.

Cela voulait dire que le dernier appel était masqué. Geir Angell le faisait toujours, ce devait donc être lui. J'avais l'habitude de dire pour plaisanter qu'il n'y avait que la police et lui qui masquaient leur numéro. Mais ce n'était pas seulement une blague, car, au fond de moi-même, je m'attendais toujours à une convocation de la police.

J'emportai le téléphone sur le balcon et appelai Geir.

— Allô, c'est Gunnar. Est-ce bien mon infâme neveu asocial? Comment oses-tu me téléphoner?

— C'est toi qui m'as appelé?

— Bien sûr. Tu es de mauvaise humeur?

— « Mauvaise humeur » n'est pas le terme qui convient. Tu as lu le mail?

— Oui. Au moins il sait manier les mots, ton oncle!

— Oui.

— J'ai bien ri.

— Je n'en doute pas.

— Allez, il est furieux contre toi. Ce n'est pas difficile à comprendre. Mais ça ne va pas plus loin. Tu n'as vraiment rien fait de mal.

— Bien sûr que si. Et il va tenter un procès. Je n'en doute pas une seconde.

— Eh bien, ce sera génial! Tu devrais même espérer qu'il fasse quelque chose d'aussi bête! Tu vas être riche comme Crésus! Tout le monde va vouloir acheter tes livres s'il y a un procès! Cela entrera dans l'histoire de la littérature. Et tu

deviendras millionnaire. Le meilleur scénario que l'on puisse souhaiter.

— Oui, c'est possible.

— Allez! Qu'est-ce que tu as fait en réalité? Tu as écrit un livre sur ta vie, telle que tu la vois. C'est un projet lié à la liberté, et la liberté ça se prend. Si on te la donne, tu es un esclave. Tu as voulu écrire sur ta vie telle qu'elle est. Cela a un prix. Tu paies ce prix maintenant. Tu n'as pas eu de scrupules par rapport à ton oncle, tu as donc été sans scrupule. Voilà ce qu'il en coûte. Oui, il est furieux contre toi. Oui, je peux le comprendre. Il a le droit d'être furieux contre toi, selon sa conception du monde. Mais ça s'arrête là. Tu comprends? Tu n'as rien écrit de mal sur lui. Tu as écrit sur ton propre père. C'est ton droit, c'est ton héritage de merde, c'est ce qu'il t'a légué. Personne ne peut te l'enlever. Ils peuvent être en colère, ils peuvent être furieux, ils peuvent te chercher des noises, à toi et à ta famille, mais ça s'arrête là. Tu n'as rien fait de mal. Je te donne mon absolution. Dommage que je ne sois pas curé.

— Oui.

— Quoi, «oui»? C'est comme ça. Reprends-toi, mec. Tu vas devenir riche. Tu dois en rire.

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

— Mais si! Quand j'ai lu son mail, j'ai compris d'où ça venait. Il n'y a pas que toi de fou dans ta famille. Vous l'êtes tous. Ton père, ton oncle et toi.

Je restai silencieux. Il chercha à me remonter le moral, en vain bien sûr, mais j'étais tout de même bien content qu'il essaie. Nous continuâmes à parler une bonne heure sur le même sujet, les messages et la nouvelle situation qui en découlait. Geir pensait que je devais assumer la situation. La morale n'avait jamais fait bon ménage avec la création, elle l'avait toujours réprimée. Or la création, c'était la vie. Pourquoi dire non à la vie?

Geir était nietzschéen envers et contre tout. Il voyait la situation de l'extérieur, c'était sa force, mais cela voulait aussi

dire qu'il était en dehors. Je m'y trouvais, moi, plongé en plein milieu, et si quelque chose ne parvenait pas à me reconforter c'était bien le vitalisme, parce qu'il s'agissait de transgression, et dans cette affaire, ce dont il était question, c'était fondamentalement la peur de la transgression.

Pendant que nous parlions, je reçus un appel. Je l'ignorai la première fois mais, après qu'il se fut répété plusieurs fois, je dis à Geir que je devais le laisser pour y répondre.

L'écran afficha d'abord seulement le signal d'appel. Je ne répondis pas, cela pouvait être n'importe qui. Mais le numéro apparut ensuite. L'appel venait d'Oslo. Pour autant que je sache, Gunnar pouvait très bien être à Oslo, mais c'était peu probable, en plus il me semblait reconnaître les trois premiers chiffres, c'étaient les éditions Oktober.

J'appuyai sur le bouton vert et portai le téléphone à mon oreille, tout en ouvrant la porte pour me rendre dans le salon.

— Allô ? dis-je en me dirigeant vers la fenêtre.

— Bonjour, c'est Geir Berdahl.

— Bonjour.

— J'ai reçu un mail de ton oncle.

— Oui.

Il rit. Je m'étais posté devant la fenêtre, le front appuyé contre la vitre fraîche.

— Il n'y est pas allé par quatre chemins.

— Non.

— Nous devons régler cette affaire proprement.

— Oui.

Je me réfugiai près de la bibliothèque et regardai les titres des livres.

— Nous devons satisfaire ton oncle le plus possible. Il faudra penser à une marge de manœuvre. Il ne doit surtout pas porter cette affaire au tribunal. Cela te pose un problème de changer les noms qui concernent la famille de ton père ?

— Pas du tout, dis-je en allant et venant dans la pièce. Non,

pas du tout. Je le lui ai déjà proposé dans le message que je lui ai envoyé.

— Parfait. Alors je pourrai lui dire que nous changerons tous les noms. Et que nous anonymiserons l'environnement autant que faire se peut.

— Oui.

— Je contacte notre avocat. Pour information. Nous devons être sûrs que ce que nous faisons est légal, tu comprends ?

— Oui.

— Mais il était sacrément furieux !

— Oui, on peut le dire.

J'allai à la cuisine et me plantai devant l'évier, jetant un coup d'œil aux placards au-dessus, dont l'un était ouvert, une de ses étagères, celle où étaient rangés les verres, était presque vide. Ils devaient tous être dans le lave-vaisselle.

— Il est également possible qu'il veuille te faire un peu peur, dit-il.

— Il a réussi.

— Oui, mais bon, Karl Ove. Continue à travailler à tes romans du mieux possible. Je te téléphonerai quand j'aurai l'avis de l'avocat.

— OK.

— Salut.

Je fonçai à nouveau dans le salon, puis dans le couloir, puis dans la salle de bains, où j'ouvris le robinet pour me laver les mains. Je sortis sur le balcon, mais je compris que je ne supporterai pas de rester là à fumer tout seul, c'était trop vide et trop silencieux, alors je pris le téléphone que j'avais laissé sur la table de la cuisine et j'appelai Linda.

— Hello.

— Tu sembles bien joyeuse, lui dis-je en regagnant le salon pour me mettre près de la fenêtre. Tu es arrivée ?

— Non, je suis encore dans le train. J'ai dormi un peu. Là, je lis. Et toi ?

— Ça ne va pas fort. J'ai reçu un mail de Gunnar. Il est dans une colère noire. Il est fou furieux.

— Ouh là! dit-elle. Qu'est-ce qu'il t'écrit?

— Tu le liras à ton retour. Il veut arrêter la publication, sinon, il dit qu'il va faire un procès.

— Il est sérieux?

— Oui. C'est horrible, tu t'en doutes.

— Oui, je l'entends à ta voix. Tu veux que je rentre? Je peux.

— Non, non. Pas du tout. Non, n'y pense surtout pas. Tu mérites bien d'avoir ces quelques jours pour toi toute seule. Ça va aller ici. C'était seulement le choc. Mais ça va passer. J'ai parlé avec Geir Berdahl, de la maison d'édition, ils vont contacter un avocat et essayer de résoudre l'affaire du mieux possible. Je suis entre de bonnes mains. Tout ira bien.

— Sûr?

— Oui.

— OK.

— Je voulais juste te le dire. Sinon tout va bien. Je t'appellerai ce soir, on pourra parler un peu plus, d'accord?

J'étais d'accord. Linda n'avait jamais rencontré Gunnar, mais elle en avait beaucoup entendu parler. Et elle avait été choquée par le fait qu'il soit resté dans le jardin de la maison de maman sans vouloir lui dire bonjour ni à elle ni aux enfants. Et qu'il ait été le seul parmi tous ceux que nous avions invités à ne pas venir au baptême de Vanja. Son comportement ne m'avait pas paru alors si bizarre; au moment de l'épisode du jardin, il traversait une mauvaise passe, quant au baptême, il n'avait pas pu venir. Maintenant je voyais tout cela sous un autre angle, celui de la haine que son message contenait. Cette haine n'avait pas pu surgir maintenant, subitement, uniquement à cause d'un livre que j'avais écrit, elle devait être là, à l'état latent, depuis de longues années. Je l'avais perçue, je l'avais toujours perçue, mais je pensai que c'était moi, avec mon angoisse paranoïaque, qui étais en cause.

Je pensais toujours que les gens ne m'aimaient pas, mais, lui, ce n'était pas la même chose, c'était différent, il s'agissait du frère de mon père, pourquoi ne m'aurait-il pas aimé? Si j'avais fait quelque chose qui lui déplaisait, n'y avait-il pas prescription maintenant? C'est ce que j'avais pensé, en combattant des impressions que je croyais imaginaires, mais, là, il n'y avait plus rien d'imaginaire dans le ton du message. Il reflétait la vérité, et cela devait durer depuis longtemps, peut-être même depuis toujours. Ce livre que j'avais écrit confirmait à ses yeux ce qu'il avait toujours pensé de moi. J'avais un ego minable, mais surdéveloppé. J'étais incontrôlable et j'étais un menteur. Je l'avais toujours senti quand j'étais avec eux. Pourquoi? S'il y avait bien quelque chose que je détestais par-dessus tout et que je rejetais de ma vie, c'était le mensonge. Or l'on me considérait justement, et je me considérais aussi, comme un menteur.

Pourquoi?

La réponse était simple. J'avais en moi quelque chose que je devais leur cacher. Quelque chose que je ne devais ni montrer ni utiliser devant eux. Et devoir à n'importe quel prix cacher quelque chose rendait hypocrites mon comportement, mon moi, ma personne. J'essayais d'être comme eux quand j'étais là-bas, de parler comme eux, d'être parmi eux, mais il avait deviné que je n'étais pas vraiment comme eux, que je n'étais pas parmi eux. C'est là que la trahison avait commencé.

Je restai un moment le téléphone à la main à regarder les maisons à travers la fenêtre du salon. J'étais incapable de travailler, incapable de lire, incapable de regarder un film. Il ne m'était pas possible non plus de sortir voir quelqu'un, puisque je ne connaissais personne de confiance à Malmö. La seule chose que je pouvais faire était d'appeler quelqu'un. Cela n'aidait pas vraiment mais rendait l'instant supportable, à condition que je trouve une personne extérieure et disponible qui veuille bien discuter avec moi sur le sujet. Pendant les deux heures dont je disposais avant de devoir aller chercher

les petits au jardin d'enfants, je restai pendu au téléphone. Je parlai avec Geir Gulliksen de ce que nous allions faire, je parlai avec Espen, qui me dit de ne rien changer au manuscrit, de ne pas renoncer à la publication, de garder le moral et de tenir bon. Je parlai avec Tore, qui savait ce que c'était d'écrire sur des faits biographiques, et comment ce pouvait être reçu par la famille, et je parlai avec Yngve. Il était bouleversé, car il entretenait de bonnes relations avec Gunnar et il craignait de se trouver pris entre deux feux. Je lui dis qu'il s'agissait de mon roman, que c'était moi qui l'avais écrit, que cela ne le concernait en rien, et que Gunnar le comprendrait. J'avais toujours su que Gunnar aimait beaucoup Yngve et qu'il avait cherché à maintenir le contact avec lui. Enfin, je téléphonai à ma mère, elle rentrait du travail, elle n'avait pas encore lu le mail, mais elle le ferait dès qu'elle serait chez elle. Il était alors trois heures moins dix. J'enfilai mes baskets blanches, attrapai les clés dans le placard, emportai la poubelle et descendis à la cave, où je jetai le sac dans un des énormes containers qui s'y trouvaient, déverrouillai la porte de derrière et passai par la ruelle pour aller au jardin d'enfants, c'est ce que je faisais toujours quand j'étais de mauvaise humeur et que je voulais éviter le regard des autres. J'éprouvais de nouveau ce sentiment quand je sortis sous le ciel brûlant et bleu profond d'août et gagnai la rue Föreningsgatan encombrée de voitures, en passant devant le petit groupe qui fumait toujours à l'intersection près du feu tricolore, puis je traversai, parcourus le petit passage encore pavé jusqu'à la rue transversale suivante, bordée d'arbres feuillus, vert foncé, à l'ombre des grands immeubles ; c'était le même sentiment que j'avais éprouvé dans les jours qui avaient suivi la mort de mon père, et dans ceux qui avaient suivi l'appel téléphonique m'accusant de viol, le sentiment que tout ce qui m'entourait était en quelque sorte anéanti, comme si je me trouvais dans une zone si tendue qu'elle supplantait tout le reste. Je vis tout, je vis les voitures, je vis le supermarché

Lidl, je vis les piétons et les cyclistes, j'enregistrai ce qu'ils portaient, essentiellement des shorts et des tee-shirts, des jupes et des robes, çà et là quelques pantalons et chemises élégants, je vis l'école Montessori de l'autre côté du carrefour, le salon de coiffure africain, l'épicier polonais et la rangée d'antiquaires, je les longuai, je vis le propriétaire d'une des boutiques assis sur une chaise sur le trottoir, comme à son habitude, avec son golden retriever, que l'âge faisait somnoler, étendu à côté de lui, mais tout cela n'avait aucun sens, n'avait aucune épaisseur, aucun poids. Et mes propres enfants, je les vis du même œil quand ils coururent vers moi dans la cour. Je me penchai vers eux, je les étreignis, parce que c'était ce qu'il fallait faire, mais même ces gestes n'avaient pas assez d'épaisseur pour m'extraire de l'état second dans lequel je me trouvais.

Deux employées, assises sur un banc, bavardaient pendant que les petits couraient et jouaient près d'elles. Toute la cour était asphaltée et donnait sur un mur borgne d'environ six étages de hauteur, qui ressemblait au rempart d'un château et protégeait du soleil la plus grande partie de la journée. Près du mur se trouvaient le bac à sable et à côté une maison pour enfants de trois mètres de haut. De l'autre côté, un appentis débordait de tricycles, vélos à petites roues, seaux et pelles, de balles et de crosses de hockey, sans compter deux cages de football et un tas de jouets en plastique qui finissaient éparpillés sur le sol à la fin de la journée. Les parents travaillaient ici une semaine par semestre, en outre ils devaient aussi gérer les questions administratives et le nettoyage quotidien. J'avais cherché à éviter tous les postes importants, je n'avais par exemple jamais siégé à la direction, jamais été responsable du personnel, ni du recrutement, ni des comptes, mais j'avais insisté pour m'occuper des tâches pratiques les moins prestigieuses, et rejoint le groupe de nettoyage. C'était un travail purement manuel, qui impliquait que je nettoie le jardin d'enfants à peu près cinq ou six week-ends par semestre. Par ailleurs, je

le nettoyait également les jours où j'étais de service. Mais cela me convenait, cela ne me demandait pas plus que les heures prévues, et après c'était fini. Le seul problème était que, quand je m'y enfermais le dimanche soir pour nettoyer, j'étais pris d'un besoin de perfectionnisme irrépressible, du coup j'y passais beaucoup plus de temps que nécessaire. C'était peut-être la raison pour laquelle on m'avait sollicité pour devenir responsable du nettoyage dès le deuxième semestre. J'avais dit oui, et je dus organiser le nettoyage de printemps, dresser la liste des tâches et veiller à ce qu'il y ait toujours des produits d'entretien, et je le fis volontiers, mais quand l'année fut écoulée et que le comité de direction annuel dut établir une nouvelle organisation du travail, je demandai à redevenir simple agent de nettoyage. Il y avait quelque chose qui me déplaisait dans le fait d'être vu comme l'organisateur des tâches, en outre c'était moi qui devais gérer les plaintes éventuelles du personnel au sujet du nettoyage effectué par les parents qui avaient fait les choses à moitié – cela s'était produit une ou deux fois, et j'avais failli mourir de honte quand j'avais dû le rapporter à des parents : c'était tout de même des adultes, n'était-ce pas incroyable que je sois obligé de leur dire qu'ils avaient mal fait leur travail et que cela ne devait pas se reproduire ? Je pouvais le faire une fois, peut-être deux, mais pas plus.

Je m'arrêtai près des deux employées, Nadje, qui avait grandi en Irak et qui menait les petits d'une main de fer, et Karin, l'une des remplaçantes titulaires, qui avait une relation privilégiée avec mes enfants.

— Comment ça s'est passé aujourd'hui ?

— Bien, répondit Nadje. Pas de problème. John a été légèrement griffé à la joue, cela l'a un peu contrarié, mais maintenant tout va bien.

— Qui a bien pu le griffer ?

— C'est Heidi. Elle a demandé pardon, dit Karin. Elle était aussi ennuyée que John.

— OK. On y va.

Je me retournai et criai leurs noms. John vint tout de suite, mais Heidi, qui faisait du vélo à une vitesse vertigineuse sur l'asphalte, avec Malou assise dans la remorque derrière elle, ne fit aucun signe montrant qu'elle m'avait entendu. Vanja était couchée dans le bac à sable, les jambes recouvertes de sable, c'était Katinka qui l'avait ensablée. J'allai vers elles.

— On s'en va maintenant.

— *Encore un peu, papa, s'il te plaît\**, dit Vanja en souriant.

— Cinq minutes alors.

Je m'assis sur une pierre en face du banc.

Mon corps était endolori, mes pensées avaient lâché Gunnar pendant quelques secondes et maintenant elles revenaient avec force. J'avais espéré que la présence des enfants me soulagerait, me changerait les idées, mais c'était le contraire, je trouvais triste pour eux, d'une certaine façon, que leur père, celui qu'ils voyaient et aimaient, ne soit pas le même que celui que j'étais en réalité, ce dont ils s'apercevraient petit à petit, quand ils seraient en âge de juger de la valeur des personnes de leur entourage en fonction de leur personnalité et de leur caractère plus que de leur présence proche. Je ne les méritais pas, mais le plus triste était qu'ils ne le savaient pas.

— Comment va Linda? demanda Karin.

— Bien. Elle s'est pris des petites vacances quelque part à la campagne. Seulement quelques jours.

— C'est courageux de garder les enfants tout seul.

— Non, non, ça va. Ce n'est vraiment rien. Non, non.

Je n'avais pas de problèmes avec les enfants parce que j'étais sévère, bien plus qu'en présence de Linda. Je ne me laissais pas faire, je ne leur donnais pas la moindre occasion de manquer de discipline. Ils l'avaient découvert rapidement et l'avaient enregistré, mais ce n'était pas une bonne chose. Les employés du jardin d'enfants ne s'en rendaient pas compte, ils ne voyaient que ce qui se passait au moment où je les déposais ou venais

les chercher et, dans ces cas-là, avec tous ces regards braqués sur moi, j'agissais en conséquence.

Nom de Dieu.

Putain de merde.

Comment avais-je pu me foutre dans une telle situation ? Pour obtenir quoi ? N'étais-je donc pas capable de garder mes horreurs pour moi, comme font les autres ? Bien sûr que non, il fallait absolument que je les crache à la figure de tout le monde et que j'entraîne les autres dans ma chute.

Gunnar n'avait rien fait, il avait juste cherché à vivre sa vie aussi bien qu'il le pouvait, et il s'était retrouvé piégé.

J'avais envie de lever les bras au ciel et de hurler de toutes mes forces, là, en plein milieu de la cour. Au lieu de cela, je restai assis à regarder Heidi faire du vélo de plus belle, John qui avait grimpé sur le banc près de Karin et qui observait le toit, Vanja qui venait de se faire enterrer les deux pieds, et j'arborai un petit sourire crispé destiné à montrer combien c'était merveilleux d'avoir des enfants.

Je me levai et marchai vers Vanja.

— Maintenant on y va. Pas question de réclamer.

— Mais je n'ai plus de jambes ! Regarde !

— Ce n'est pas un requin, là, dans le sable ? demandai-je.

— Non. Je suis née comme ça.

— Bon, alors, mademoiselle ?

— Oui ?

— Allez, maintenant on y va.

— D'accord, dit-elle en se redressant et en enlevant le sable resté sur ses vêtements.

Je retournai voir John et je le soulevai en l'air, il rit jusqu'à ce qu'il comprenne que nous nous dirigeons vers sa poussette, mais après avoir protesté un peu, il s'y installa. Il ne restait plus que le problème Heidi. Je n'avais plus la force d'utiliser la persuasion, et je lui criai de venir tout de suite, immédiatement. Comme elle ne réagissait pas, j'appuyai sur le bouton

qui commandait le portillon, poussai la poussette que Vanja tenait vers la sortie et ouvris.

— On s'en va maintenant, Heidi, criai-je, et elle arriva à toute vitesse.

— *Attendez-moi\**! hurla-t-elle. Attendez-moi!

— On veut bien t'attendre, mais tu ne viens jamais!

Elle agrippa la poussette sans dire un mot. Elle boudait un peu. Parfois il me suffisait de lui adresser une petite grimace ou de faire semblant de la regarder de travers pour que son expression offensée se change en un sourire souvent malicieux, elle était si fâchée de s'être laissé avoir qu'elle me donnait des coups mais ses yeux brillaient de plaisir. D'autres fois, son mécontentement s'aggravait. C'était justement le cas.

Nous prîmes le trottoir, le long de la rue où de nombreux cyclistes revenaient du travail. Vanja bavarda pendant tout le trajet. Je l'écoutais d'une oreille, au cas où elle lèverait les yeux vers moi pour obtenir une réaction de ma part, et je compris qu'elle parlait des avantages et des inconvénients entre deux races de chiens qu'elle avait choisies la semaine précédente. Heidi marchait en silence d'un air maussade de l'autre côté de la poussette, tandis que John avait sombré dans son état comateux habituel quand il était en poussette.

— Où est John? Est-ce qu'on l'a oublié au jardin d'enfants? dis-je en pensant que lui aussi méritait un peu d'attention pour ne pas disparaître complètement.

— *Ici! Je suis là, papa\**! répondit-il en tournant la tête vers moi.

— Mais c'est le petit John! dis-je en jetant un coup d'œil à la pizzeria du coin, où beaucoup de monde mangeait dehors, assis sous les parasols verts.

Certains après-midi, quand je passais devant avec les enfants, on aurait pu croire que se tenaient à l'intérieur de vraies réunions de la mafia. De vieux Italiens en costumes sombres avec de petits corps gras et des yeux méchants.

Je jetai un regard par-dessus mon épaule. Derrière nous, une femme vêtue d'une robe noire accourut, elle traînait un gamin d'environ neuf ans, ils nous dépassèrent et, quand ils eurent pris une avance d'une dizaine de mètres, elle le poussa contre un mur où il baissa son pantalon et se mit à pisser pendant qu'elle surveillait la rue. Je n'en crus pas mes yeux. La pisse coulait sur le trottoir.

— *Qu'est-ce qu'il fait, le garçon\**? demanda Vanja, dont le regard alla d'eux à moi.

— On dirait bien qu'il est en train de faire pipi, dis-je.

Le gamin secoua son zizi, remonta sa fermeture éclair, puis ils traversèrent la rue à toute vitesse et continuèrent leur chemin de l'autre côté, tandis que nous tournâmes à gauche près de la boutique de bicyclettes avant de descendre vers la rue Södra Förstadsgratan. Nous fîmes un arrêt près du magasin 7-Eleven, Heidi refusait de faire un pas de plus.

— *Je suis fatiguée\**, annonça-t-elle.

— Ah! Mais Heidi, tu ne veux pas marcher encore un peu jusqu'à la maison?

Elle secoua la tête.

— Je veux aller dans la poussette, dit-elle.

— Mais elle va se casser si vous vous y mettez à deux. Tu te rappelles la fois où la roue s'est détachée?

— *Je veux un fruit\**.

— Ça, c'est possible. Mais il faut attendre un peu. Tu pourras avoir une banane au magasin.

— J'en veux une de *cette boutique là-bas\**, dit-elle en montrant le chemin d'où nous venions.

— On retourne en arrière? On refait tout ce chemin?

— Oui.

Vanja, qui tenait la poussette de l'autre côté, se mit à rire.

— Vanja, dis-je. Ne t'en mêle pas.

— *Elle s'est moquée de moi\**, dit Heidi.

C'était le pire pour elle, que quelqu'un rie d'elle.

— Mais non. Maintenant on va aller faire les courses et tu pourras avoir un fruit.

Heidi me regarda. Puis elle fila en sens inverse en courant aussi vite qu'elle pouvait sur le trottoir. À mi-chemin, elle s'arrêta et me lança un regard de défi.

— Tu veux bien rester là sans bouger, Vanja? dis-je. Tu me le promets?

Vanja acquiesça et je courus après Heidi. Quand elle me vit, elle se remit à courir. Je gagnai du terrain, elle s'arrêta devant un réverbère et s'y agrippa.

— Maintenant ça suffit, les bêtises, dis-je en l'arrachant au réverbère.

Je refis le chemin inverse en la portant. Elle hurlait à pleins poumons. Les gens s'arrêtaient pour nous regarder. C'était exactement ce qu'elle voulait. Mais ils ne pouvaient pas le savoir. Ils croyaient que je l'avais battue ou quelque chose comme ça. Moi-même, c'était ce que je croyais quand je voyais des mères ou des pères penchés sur leurs enfants, et dont les comportements agressifs me donnaient toujours l'impression qu'ils étaient de mauvais parents, des gens de la pire espèce, même si je savais pertinemment ce qui pouvait se passer.

Je la reposai par terre.

Elle hurla qu'elle ne voulait pas marcher.

— Tu veux que je te porte un peu?

Elle secoua la tête.

— Qu'est-ce qu'on va faire alors? dis-je.

— *Je veux un fruit! De la boutique là-bas\*!* cria-t-elle.

Je vis rouge. Je l'attrapai sans ménagement par le bras, approchai mon visage du sien et lui chuchotai méchamment :

— Maintenant ça suffit! Plus de bêtises! Tu m'obéis! Tu m'écoutes?

Les larmes coulaient sur ses joues.

— Tu m'écoutes?

— *Je veux pas t'écouter\*!* hurla-t-elle. *Tu es bête! Tu es un méchant papa\*!*

— Qu'est-ce que tu as dit? sifflai-je en cherchant à ne pas hausser la voix pour ne pas me donner en spectacle plus que nécessaire.

— *Tu es un méchant papa\*!*

Vanja sourit.

— Il n'y a pas de quoi sourire! lui dis-je.

Elle reprit son sérieux, mais je lui souris alors de manière inattendue et Vanja éclata de rire.

— *Vous vous moquez de moi\*!* hurla Heidi qui se sauva à nouveau.

Cette fois, je la rattrapai au bout de quelques mètres, la jetai sur mon épaule et revins en courant avant de la reposer.

— Tu veux bien marcher?

Elle secoua la tête.

— Mets-moi dans la poussette!

— Je demande à John s'il veut bien marcher? Comme ça tu pourras t'asseoir dans la poussette?

Elle accepta.

John, qui avait parfaitement compris la situation, s'agrippa des deux mains à la poussette.

Je me dis que Heidi aurait peut-être un bleu sur le bras le lendemain. Je me souvins alors d'un article que j'avais lu en Norvège, le cas d'une nourrice qui avait cassé la jambe d'un enfant en le jetant dans son landau.

— Allez, John, dis-je. Je vais te porter. Comme ça Heidi pourra se mettre dans la poussette.

— C'est ma poussette, dit John.

— *Je peux le porter\**, dit Vanja.

Il voulait bien! Je le soulevai et le déposai sur le dos de sa sœur, il s'accrocha à elle, pendant que Heidi grimpait dans la poussette, et toute la troupe put se remettre en route. Vanja pouvait le porter jusqu'au 7-Eleven, mais, comme il avait déjà

renoncé à sa poussette, il ne fit pas d'histoires pour que je prenne le relais.

Heidi s'était endormie avant que nous n'arrivions au supermarché. C'était sûrement à cause de la dispute, elle tombait de fatigue. J'achetai des saucisses, un sachet de sauce Stroganoff, du riz, de quoi faire une salade, du lait, du lait caillé, une grande bouteille de Pepsi Max. Je m'en voulais d'avoir laissé ma frustration déborder sur les enfants. Mais cela ne m'empêcha pas d'être sévère avec Vanja dans le magasin. Non, lui dis-je, on ne prend pas ça. Viens, viens, je te dis ! Non, non et non ! J'avais l'impression d'exister à plusieurs niveaux, et qu'ils étaient tous devenus actifs en même temps. Un Karl Ove était obsédé par le message de Gunnar et ressentait un désarroi insensé. Un autre pensait aux achats pour le repas du soir tout en manœuvrant la poussette à travers le magasin. Un autre regrettait la façon dont il avait traité Heidi peu de temps auparavant. Un autre s'énervait du comportement de Vanja. Un autre s'en voulait de la voir obéir, parce que cela signifiait peut-être qu'elle était trop soumise. Un dernier se réjouissait qu'elle ait obéi aux ordres.

Le bras qui tenait John était complètement ankylosé quand ce fut notre tour à la caisse. Je posai mon fils pour mettre les marchandises sur le tapis roulant, il se sauva à l'autre bout et chercha à grimper – il y avait une chose qu'il aimait par-dessus tout, c'était se mettre à genoux et observer les marchandises qui glissaient sur le tapis. Je le relevai, posai les derniers achats, introduisis ma carte dans le terminal de paiement, tapai mon code, validai, repris ma carte et la remis dans ma poche.

Je rangeai les achats dans un sac, pris John sur mon bras et me mis en route pour rentrer.

— Avec qui as-tu joué aujourd'hui au jardin d'enfants ? demandai-je à Vanja, surtout pour savoir comment elle avait pris mon ton rude un peu plus tôt. Benjamin ou Katinka ? Ou Lovisa ?

— *Pas Lovisa\**, dit-elle. *Katinka et un p'tit peu Benjamin\**.

Devant la banque se tenait le plus efficace de tous les mendiants. Il était à genoux les mains tendues devant lui et il se balançait d'avant en arrière tout en foudroyant les passants du regard. Un chapeau était posé devant lui, avec un peu de monnaie dedans.

— Pourquoi il se met comme ça ? demanda Vanja.

— Il fait la manche, dis-je. Il veut de l'argent.

— Pourquoi il n'a pas d'argent ?

— Je ne sais pas. Peut-être qu'il n'a pas de travail. Il mendie pour manger.

— Pourquoi tu ne lui as pas donné d'argent ?

— Parce qu'il ne fait rien. S'il avait joué d'un instrument par exemple, je lui aurais donné quelque chose. C'est ce que je fais d'habitude. Mais cela arrive aussi que je donne à des mendiants, juste comme ça. Parce que cela me fait mal au cœur pour eux. Pas beaucoup, en général.

— Pourquoi il n'a rien eu alors ?

— Pour mon malheur, tu poses les bonnes questions, lui dis-je en souriant.

Elle me rendit mon sourire.

— Il vient sûrement d'Europe de l'Est. D'un pays loin d'ici. Ils viennent pour mendier en groupe. Une sorte de bande.

— Une bande de voleurs ? Ce sont des voleurs ?

— Non, pas vraiment. Mais ils en font presque un travail. On ne peut donc pas dire qu'ils mendient. Mais ce n'est pas un vrai travail.

Je ris de mon propre raisonnement et Vanja me regarda en souriant. J'accélérai pour passer au feu vert. De l'autre côté le vieux saxophoniste jouait son tube habituel. Maintenant j'étais obligé de lui donner quelque chose, je plongeai la main dans ma poche, en ressortis ce qui y traînait, scrutai la monnaie dans ma paume et tendis une pièce de cinq couronnes à Vanja.

— Tu veux lui donner ? proposai-je.

Elle me regarda effrayée. Puis elle accepta d'un air sérieux, s'éloigna lentement, presque à pas de loup, et jeta la pièce dans l'étui grand ouvert de l'instrument. Le saxophoniste lui fit un clin d'œil et elle se dépêcha de revenir.

Il ne restait plus que les fruits à acheter. Ils ne prenaient pas la carte, du coup j'assis John par terre et me plaçai dans la queue devant le distributeur tout en laissant mon regard glisser sur les visages autour de moi ou sur ceux qui longeaient la grande courbe de l'immeuble du fond de la place dont nous occupions le dernier étage. C'était Gunnar que je cherchais. Je savais que sa présence ici était très improbable, mais il n'y avait pas de place pour le rationnel là-dedans, seulement pour les émotions, et la violence de ces émotions était incomparable.

Une femme, cheveux courts, secs et blond filasse, lunettes, corps en forme de poire, prit son ticket et rangea sa carte dans son portefeuille en braquant un rapide regard soupçonneux dans ma direction. J'introduisis la carte, tapai mon code, demandai trois cents couronnes, jetai un coup d'œil à John pendant que la machine finissait son travail – il était en route vers l'étalage de fruits, il marchait le long du mur, petit comme une souche d'arbre.

— Tu veux bien prendre l'argent, Vanja? dis-je.

— C'est pour moi?

— Non, tu peux payer les fruits.

— Je ne veux pas.

— OK, dis-je. Bon, donne-le-moi, je vais le faire. Regarde John, tu crois qu'il a oublié notre existence?

Elle rit, il avait déjà atteint le magasin de chaussures. Je dirigeai la poussette vers les fruits, puis je courus le chercher, pris quelques bananes, mis des pommes et des oranges dans des sacs et en remplis un autre de raisins verts, tendis le tout au vendeur, qui, à mon avis, était turc ou macédonien ou peut-être albanais, il pesa le tout, le mit dans un grand sac

blanc, je payai, il me fit une remise de huit couronnes en me rendant la monnaie, je le remerciai et traversai la place avec Heidi qui dormait toujours dans la poussette, tendis le badge à Vanja, elle le posa sur la bande magnétique et ouvrit la porte. Je fis entrer la poussette et lui fis faire un demi-tour pour gravir les deux marches. La tête de Heidi balançait d'avant en arrière, sans qu'elle se réveille. John était déjà devant l'ascenseur et essayait d'atteindre le bouton.

— Tu es trop petit, lui dis-je. Tu essaieras l'année prochaine.

— *Porte-moi\*!*

C'est ce que je fis en le soulevant pour qu'il puisse voir l'ascenseur descendre en glissant par la petite fenêtre étroite de la porte.

Quand nous fûmes en haut, je fis rouler la poussette dans le couloir, car, si je réveillais Heidi maintenant, elle allait pleurer ou pleurnicher pendant au moins une heure, et je ne me sentais pas capable de le supporter. Le prix à payer serait qu'elle ne puisse pas dormir le soir.

Je mis les autres devant un film pour avoir la paix et préparer le dîner. Leur donnai à chacun une pomme, déchargeai les courses sur la table et les rangeai, les fruits dans la corbeille du placard, le lait dans le réfrigérateur, les légumes sur la table, la saucisse sur la planche à découper. J'avais pensé faire du riz, mais je changeai d'avis, il nous restait un peu de macaronis, je les pris à la place. J'allai chercher le téléphone dans le couloir, appelai Geir Angell, mesurai l'eau et le lait, versai le tout dans une casserole, délayai le sachet de sauce ; j'avais commencé à mélanger le tout quand il décrocha.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? dis-je. Tu réponds toujours immédiatement d'habitude.

— Je prenais un bain, mon livre a été mouillé et j'ai dû lui faire un brushing.

— Un brushing ?

— Oui !

J'entaillai le plastique rouge foncé qui recouvrait la saucisse, l'enlevai et me mis à la découper en petits morceaux.

— Comment ça va? dit Geir. Toujours aussi mal?

— Oui, exactement. » Je remplis une casserole d'eau et la posai sur la plaque. « Il me tient. Le pire qui puisse m'arriver, c'est qu'il se retourne contre moi. C'est un fait. Je suis terrifié. Par lui. Et par toute cette histoire. Je l'ai offensé. Il n'avait rien fait, rien réclamé. Et si je publie le livre, il ne pourra pas se défendre non plus. Il s'agit de sa mère, après tout. De vraies gens.

— Tu ne t'en étais jamais douté? dit Geir.

— Non, tu sais ce que c'est quand on écrit.

— Je sais en tout cas ce que c'est d'être le sujet d'un livre.

— Tu ne m'as pas appelé pendant deux jours. Tu me maudissais.

— Dans un premier temps. Puis j'ai réfléchi. Je pense qu'Ernst Billgren avait raison quand on lui a demandé de commenter sa présence dans *Den högsta kasten* («La caste supérieure»). Il a dit qu'il savait qu'il y avait un personnage dans le livre qui portait son nom. Cela ne convient pas dans mon cas, le personnage me ressemble trop, mais le fait est qu'il indique une échappatoire valable pour tous les personnages de roman : il y a un personnage qui porte mon nom dans ce livre.

— Mais tu es un littéraire. Je n'ai jamais vu le moindre livre chez Gunnar. Je ne crois pas qu'il lise. Et ça, ça change tout.

— Tu parles de lui comme d'un être sans défense! Bon Dieu, tu n'as pas lu la lettre qu'il a écrite? Il te présente comme un imbécile! Et il l'a envoyée à ta maison d'édition! Il veut te détruire, Karl Ove. Il n'est pas du tout sans défense. Tu ne dois pas le laisser faire. Je parie que tu t'es demandé si tu devais quand même publier tes livres.

— Oui, bien sûr.

— Dans ce cas tu laisses un comptable de Kristiansand

décider de ce qu'est la littérature norvégienne. Tu ne peux pas faire ça, tu le comprends bien.

— Je le publierai. » J'allai chercher le paquet de macaronis dans le placard, en mis une bonne portion dans l'eau bouillante, remuai l'ensemble avec une cuiller, réglai la température. « La question est : de quel droit ? Celui de la littérature ? Oui, alors je dis que la littérature est plus importante que la vie d'un individu. Et cela va plus loin, je dis que *ma* littérature est plus importante que sa vie.

— Mais il ne s'agit pas de sa vie ! Il s'agit de la vie de ton père. Il est le frère, toi, tu es le fils. Le fils est plus proche.

J'inclinai la planche au-dessus de la casserole et fis glisser les morceaux de saucisse dedans, sortis quatre assiettes du placard et les disposai sur la table, ouvris le tiroir et y pris des couteaux et des fourchettes.

— Finalement c'est le droit qui va trancher, dis-je.

— Le droit ne peut pas trancher pour la littérature.

— Bien sûr qu'il peut.

— Bien sûr qu'il le fait, dirais-je. Agnar Mykle a été condamné, mais on lit toujours son livre.

— Il y a une grande différence entre offenser la morale sexuelle d'une époque et offenser un individu. En outre, il y avait un autre aspect dans le cas de Mykle. Apparemment c'est cette raison-là qui l'a perdu. Il a écrit sur des gens qui se sont reconnus dans le texte. Et pas dans n'importe quel contexte. Toutes les femmes avec lesquelles il a couché ont pu se reconnaître dans ses descriptions, c'est ça qui a causé le scandale. Autant que je m'en souviens, Tarjei Vesaas a fait un commentaire quand il l'a compris, il a dit : « C'est assez malheureux » ou quelque chose d'approchant.

— Ha, ha, ha !

— Oui, tu peux rire. Mais Vesaas était un homme intègre. Peut-être le Norvégien le plus intègre qui ait jamais existé. S'il

dit que quelque chose n'est pas bien, alors moi, je pense que ce n'est pas bien.

— Ce n'est pas toi qui m'as raconté qu'on avait trouvé une enveloppe contenant des photos de Marilyn Monroe dans ses affaires après sa mort ?

— Oui, même dans le péché, il était intègre.

— On peut le dire.

Je sortis quatre verres du placard, éteignis deux des plaques et remplis une carafe d'eau.

— Je dois raccrocher maintenant, dis-je. On va manger.

— Tu te sens bien ?

— Oui, oui. Il s'agit juste de m'en sortir.

— De quoi as-tu peur en réalité ?

— Eh bien, tu crois sérieusement que les journaux ne vont pas en faire des articles ? Que cela va se régler sans faire de bruit ? Ça va déclencher une tempête. On va parler de moi dans tous les journaux du pays.

— Réjouis-toi plutôt de tout l'argent qui t'attend !

Sans répondre, je me dirigeai vers le salon.

— Allez, haut les cœurs ! Ça va être amusant !

— On en reparlera plus tard.

— D'accord. Salut !

— À plus tard.

Je reposai le téléphone sur sa base.

— À table, dis-je en entrant dans la pièce.

Vanja marmonna quelque chose. Je me rapprochai.

— John dort, dit-elle.

Il était affalé comme un petit coussin dans un coin du canapé.

— On dirait bien que nous sommes les deux seuls à ne pas dormir, lui dis-je.

— Hum, fit-elle, absorbée par le film, *Mon voisin Totoro*.

— À table.

— Je peux avoir un plateau-télé ? S'il te plaît ?

— D'accord, puisque tu es toute seule. Et si tu promets de ne rien renverser.

Elle acquiesça. Je repartis dans la cuisine et versai les macarons dans une passoire, en mis deux cuillerées sur une assiette, versai un peu de saucisse à la sauce Stroganoff dessus, découpai une tomate et la posai à côté pour faire joli, emportai le tout dans le salon et l'installai devant elle. Même si je n'avais pas faim, je croquai un bout de tomate en allant dans la chambre pour consulter mes mails. Rien de Gunnar, ni de personne. Mais la seule vue du nom de Gunnar et de l'objet de son message, « Viol verbal », me fit peur. Je m'étendis sur le lit et contemplai le plafond. L'angoisse et le désarroi revinrent en force. Je ne devais pas utiliser les enfants pour me remonter le moral, ce n'était pas bien, c'était eux qui avaient besoin de moi, et jamais, en aucun cas, ce ne devait être le contraire.

Je me relevai pour aller dans la salle de bains. Je pris des sacs bleus Ikea et triai le tas de linge sale pendant quelques minutes, il faudrait descendre à la buanderie demain après avoir conduit les enfants et voir si je trouvais un créneau pour m'occuper du lavage, me dis-je. J'en eus assez tout à coup, j'allai dans le couloir, m'arrêtai devant la porte ouverte et observai Vanja – elle tenait une fourchette pleine de nourriture mais ne la portait pas le moins du monde à sa bouche, fascinée par ce qu'elle regardait à la télévision.

Totoro rugissait. Un rugissement effrayant, mais en fait il était de bonne humeur, et cela faisait plaisir à voir.

Le téléphone sonna.

Je regardai l'écran.

Linda.

Je décrochai.

— Allô ?

— Hello, c'est moi, dit-elle. Comment tu vas ?

— Bien.

— Vous êtes rentrés sans problème ?

— Oui, tout s'est bien passé.

— Je peux leur parler ?

— Heidi et John dorment. Je vais demander à Vanja. » Je pressai le téléphone contre ma poitrine et allai dans le salon. « Tu veux parler à maman ?

— Tu peux mettre sur pause ?

Comme j'acquiesçais, elle tendit la main vers le téléphone.

— Allô, dit-elle en quittant la pièce.

Je cherchai la télécommande, la trouvai sur l'étagère, appuyai sur pause et sortis derrière elle. Elle était allée dans sa chambre. Quand elle me vit, elle ferma la porte.

Elle était devenue une grande fille qui voulait avoir la paix quand elle était au téléphone !

Je jetai un coup d'œil à Heidi qui continuait sa sieste dans la poussette. Je vérifiai que tout allait bien pour John, il dormait aussi. J'ouvris la porte du balcon, allumai une cigarette, en tirai une bouffée, l'aspirai puis repartis. Aucun endroit ne me convenait, aucune destination.

J'allai me verser un verre d'eau dans la cuisine, le vidai d'un trait. Je refis du café et le bruit du liquide qui coulait dans la cafetière agit sur moi comme un tranquillisant, je l'avais entendu toute ma vie et l'avais toujours associé à quelque chose de positif.

J'aurais seulement voulu être couché près de quelqu'un qui me caresserait les cheveux et me dirait que tout allait s'arranger.

Je n'avais pas désiré cela depuis l'enfance.

À l'époque, il n'y avait eu personne pour me faire ça. Maintenant ce serait possible, avec mon autorisation. Mais je ne l'avais jamais donnée. Il y avait quelque chose d'indigne, de presque dégradant dans cette scène.

C'était pourtant ce que je désirais.

Je retournai dans le couloir et ouvris la porte de la chambre des enfants. Vanja, qui avait grimpé sur la table, bavardait debout.

— Tu voudras bien me passer le téléphone quand tu auras fini de parler avec maman ? demandai-je.

— J'ai fini. *Au revoir, maman.*

Elle me tendit le combiné.

— C'est encore moi, dis-je en passant dans le couloir. Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

Linda rit.

— Elle m'a seulement raconté ce qu'elle avait fait aujourd'hui.

— Tu sais, elle ne m'en a pas dit un mot. Et pour parler avec toi, elle a préféré être toute seule, comme si elle ne voulait pas que j'entende.

— C'était super de discuter avec elle. Elle a grandi.

— Oui, c'est vrai.

— Comment tu te sens ?

— Pas terrible. Mais ça va passer. Tu me manques.

— Tu me manques aussi. Je te rappelle ce soir ?

— Oui.

— Je pense qu'on va faire un barbecue. Mais on peut s'appeler vers vingt-deux heures ?

— C'est parfait. À plus tard.

— Salut.

Je raccrochai. Vanja avait remis le film en route toute seule. Elle n'avait pas touché à son repas.

— Tu devrais manger un peu, dis-je.

Elle soupira, prit deux bouchées, et repoussa son assiette.

— C'est tout ?

— Je n'ai pas faim.

— Mais tu ne vas pas tarder à faire des histoires pour avoir des tartines. C'est meilleur pour la santé que tu prennes ton dîner.

— Je n'ai pas faim, je te dis.

À mon tour de soupirer. Je repris l'assiette et la rapportai à la cuisine, la posai sur la table – elle pourrait la manger plus tard –, et sortis sur le balcon, regardai la place, rentrai, allai

voir l'heure dans la cuisine, il était cinq heures et demie, je retournai dans la chambre pour consulter les mails. Rien. Je parcourus quelques sites de journaux, l'*Aftenposten* et le *Dagbladet*, regardai NRK, et lus quelques blogs littéraires que je suivais à moitié. Je m'intéressais un peu à l'un de ces sites car j'avais été moi-même invité à y participer, j'avais refusé mais je lisais ce que d'autres écrivaient. Une foule d'auteurs de premiers romans et de temps en temps un auteur un peu plus connu. Ceux qui commentaient les textes se comportaient tous comme des écrivains désireux de publier leurs livres, ils s'intéressaient particulièrement à l'écriture et à tout ce qui concernait l'édition. Leur point de vue sur la littérature et ce qu'ils écrivaient sur les auteurs étaient dans l'ensemble infantiles, ils s'énervaient pour un rien et se considéraient visiblement comme des gens très importants, capables d'analyses profondes.

Il me vint à l'esprit que c'était exactement ce que Gunnar pensait de moi.

Presque mot pour mot. Mon ego était minable, mais, à mes propres yeux, extraordinairement développé, c'était ce qu'il avait écrit.

Donc j'étais un individu minable, mais je ne m'en rendais absolument pas compte et au contraire je pensais que j'étais important et mon œuvre essentielle.

J'acceptais d'être un minable, mais je nourrissais de grandes espérances, non pas pour moi, mais pour ce que j'avais fait ou allais faire. Cette œuvre, je le pensais dans les moments optimistes, apparaîtrait peut-être grande un jour. Mais comment un individu minable pourrait-il créer quelque chose de grand? La grandeur extérieure ne devait-elle pas dépendre de la grandeur intérieure?

Comment osais-je juger insignifiants les commentateurs des blogs? En me plaçant au-dessus d'eux, j'étais en fait exactement comme eux : important à mes propres yeux.

À mes propres yeux, j'étais un écrivain bien meilleur que la plupart des autres. Rares étaient ceux que je lisais dont je pensais : voilà le niveau que je ne réussirai jamais à atteindre. Après mes débuts, je croyais que ce que j'avais fait, écrire le plus intimement sur moi-même, tout le monde pouvait le faire, il ne s'agissait que d'écrire. Dès mon deuxième roman, j'avais non seulement écrit à la troisième personne mais raconté une histoire aussi éloignée que possible de moi et de ma réalité d'alors. Cela m'avait ouvert des perspectives. Le niveau que je n'avais pas pu atteindre était étroitement lié à la personne qui avait écrit. Thomas Bernhard, par exemple, tout ce qu'il avait fait et écrit était hors de portée pour moi. Même chose pour Jon Fosse. Mais ce n'était pas le cas pour un écrivain comme Jonathan Franzen. À lui, je pouvais me comparer, et certainement le dépasser. De même que Coetzee, lui aussi un écrivain à qui manquait ce don spécial de la personnalité qui permettait de pousser la littérature à l'extrême. Ce qu'il avait écrit était à ma portée, et pourtant il avait eu le prix Nobel. La question était de savoir si l'excellence n'était pas liée à la personnalité. Si c'était ce qui rendait l'exceptionnel exceptionnel. Et quel serait l'intérêt d'atteindre le niveau juste en dessous de l'excellence, le niveau de bon écrivain, parfois même d'écrivain reconnu dans le monde littéraire, tant qu'existerait le niveau d'excellence? Parce que la valeur réside dans le travail, pas dans le jugement sur ce travail. Quelle que soit la nature de ce travail, on s'engage à le faire de son mieux. Si l'on est charpentier, on doit bâtir des charpentes aussi bien et aussi minutieusement que possible. Là se trouve la satisfaction du devoir accompli. Si l'on est un charpentier ordinaire, qui fait des charpentes normales, sans panache, qui part au travail chaque matin et qui s'occupe de sa famille l'après-midi et le soir, doit-on être contrarié par l'existence quelque part, loin en Autriche, d'un charpentier hors normes, du charpentier des charpentiers, qui réalise les charpentes les plus fantastiques du

monde, et doit-on s'interroger sur l'intérêt de ses propres charpentes, certes correctes et solides, mais jamais spectaculaires? Faut-il abandonner le marteau et les clous à cause de ce maître charpentier là-bas, en Autriche?

Non, il ne faut pas abandonner. Il faut continuer à faire des charpentes selon ses capacités. Et peut-être même se réjouir d'être au moins meilleur charpentier que ce charpentier auquel le journal s'est intéressé récemment, parce qu'on le connaît, il n'est pas aussi bon que tout le monde le dit. D'accord, cela semble bon à première vue, mais à y regarder de plus près, c'est du travail bâclé. Rien à voir avec son propre travail bien solide!

Toute la valeur résidait dans le travail, pas dans le jugement porté sur le travail.

Aux yeux de Gunnar, je n'étais pourtant qu'un parvenu qui croyait être quelqu'un, un neveu bouffi de prétention qui aurait marché sur son cadavre pour se mettre en valeur.

À ses yeux, mon œuvre n'avait aucune valeur.

Or l'écriture était si fragile. Ce n'était pas difficile de bien écrire, mais c'était difficile de faire vivre son écriture et, dans un même mouvement, d'ouvrir le monde et de le resserrer. Quand cela ne marchait pas, et cela ne marchait jamais vraiment, pas vraiment, je restais là comme un idiot prétentieux, pour qui me prenais-je à vouloir écrire pour les autres? Peut-être étais-je plus malin qu'eux? Avais-je accès à une vérité secrète qu'ils ignoraient? Mes expériences étaient-elles particulièrement dignes d'intérêt? Ma conception du monde particulièrement renversante?

Gunnar m'avait pointé du doigt. Il avait dit : je te connais. Tu crois être quelqu'un. Mais tu n'es qu'un petit merdeux. Et tu t'es mêlé de ce qui ne te regarde pas, et que tu ne comprends même pas. Si tu maintiens ton projet, je te traînerai au tribunal. Et il y aura du sang. Je t'écraserai. Toi, espèce de petit merdeux de neveu.

Tel était son message.

## AU CŒUR DE LA VIE D'UN ÉCRIVAIN

«Entre vingt et trente ans, cette décennie effroyable, j'avais essayé de prendre part à la vie autour de moi, à la vie normale, à ce que tout un chacun vivait, mais sans y parvenir, et ce sentiment d'échec était si fort, cet éclair d'indignité si intense que peu à peu, sans en être conscient, je me focalisai sur autre chose, me plongeai plus profondément dans la littérature, sans que cela ait l'air d'une retraite, d'un refuge, mais au contraire d'un élan fort et triomphal, et, avant même de m'en rendre compte, c'était devenu ma vie.»

Âgé de quarante ans dans ce récit, Knausgaard est à l'aube de sa gloire internationale. Il partage son quotidien entre l'écriture de ce qui sera son grand œuvre et l'éducation de ses trois enfants en bas âge. Sa vie à Malmö est réglée comme du papier à musique. Jusqu'à ce que son oncle s'oppose à la publication de son premier ouvrage autobiographique. Un interdit qui va le plonger dans une grande angoisse et déséquilibrer profondément sa vie d'homme et de père.

*Fin de combat* est une réflexion bouleversante sur les rapports de Knausgaard à son père et à sa famille. De sa voix singulière, il interroge les textes littéraires et politiques les plus emblématiques du <sup>xx</sup>e siècle, d'À la recherche du temps perdu à *Mein Kampf*, pour comprendre la relation mystérieuse qu'entretiennent l'écriture et la vie.

Né en Norvège en 1968, Karl Ove Knausgaard vit aujourd'hui à Londres. Considérée comme une entreprise unique en littérature, *Mon combat*, son incroyable autobiographie divisée en six volumes et dont *Fin de combat* est le dernier volet, l'a fait accéder à une reconnaissance internationale.

Traduit du norvégien par Christine Berlioz et Laila Flink Thullesen, Jean-Baptiste Coursaud, Marie-Pierre Fiquet et traduit de l'allemand par Brice Germain.



Fin de combat  
**Karl Ove Knausgaard**

Cette édition électronique du livre  
*Fin de combat* de Karl Ove Knausgaard  
a été réalisée le 29 juillet 2020  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782207136089 - Numéro d'édition : 307747).

Code Sodis : N85161 - ISBN : 9782207136102.

Numéro d'édition : 307749.